

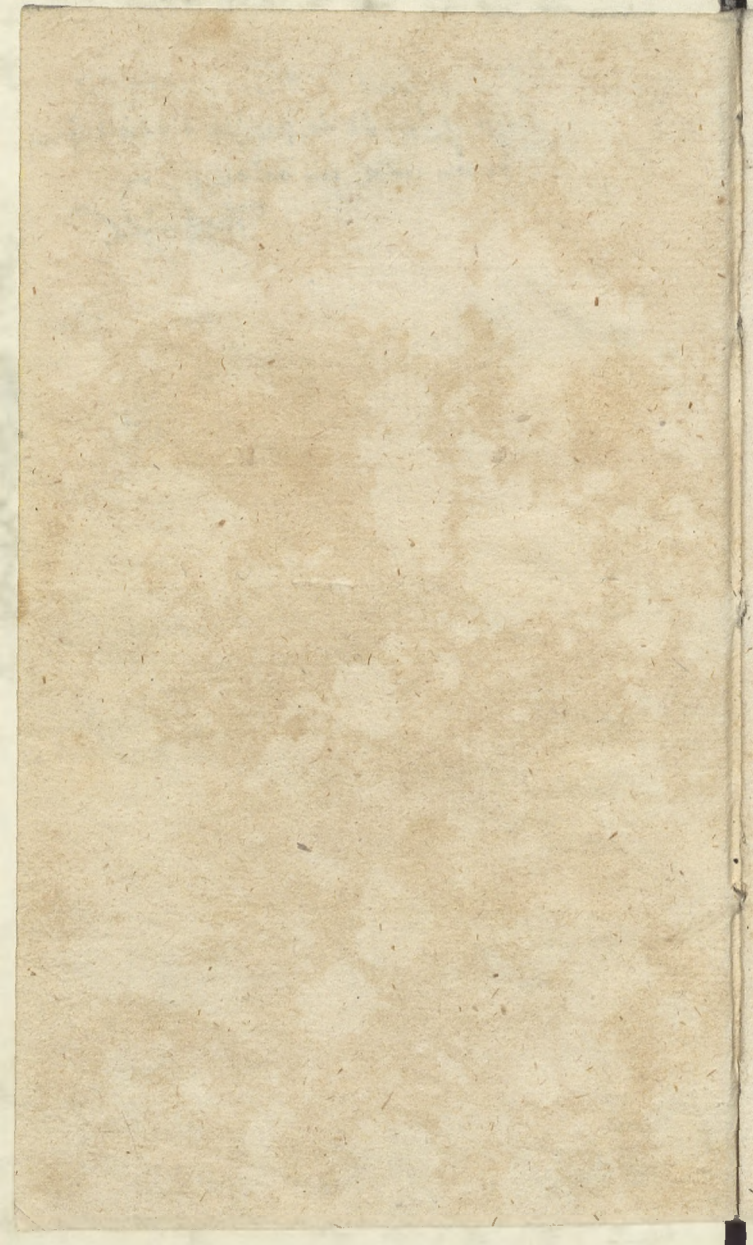
§ 14099a



J'ai conservé ce livre, par lequel  
est sorti de la petite bibliothèque  
de ma mère feu mère.

Thérèse



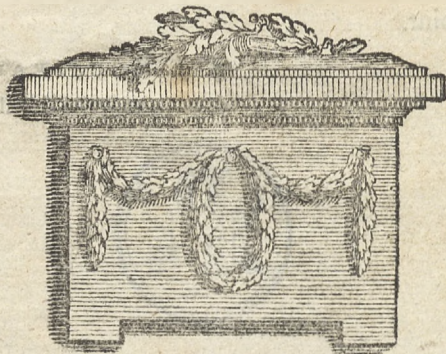




LETTERES  
TAÏTIENNES

---

PAR  
MADAME DE MONBART.



---

A BRESLAU,  
CHEZ GUILLAUME THEOPHILE KORN,

1784.

900060 I

... Il est des impressions éternel-  
les que le tems ni les foins n'effacent  
point,

J. J. ROUSSEAU,  
dans la nouvelle Héloïse.




St 2238

SZ-2006/  
789/6



[120,3]

15.09.2006



## AVERTISSEMENT.

---

*Ces Lettres font-elles originales? les ai-je composées à plaisir? Lecteur, que vous importe, si elles vous amusent: le héros n'est point un Être de raison, vous le verrez trop aux défauts qui ternissent son caractère. S'il y a plus de plaisir à prendre les hommes tels qu'ils devroient être, il y a plus d'utilité à les montrer tels qu'ils sont.*



*Je ne dirai rien en faveur  
du stîle ; il seroit peut-être aisé  
de demander grace pour deux  
jeunes gens simples, qui ne  
doivent avoir eu d'autre maître  
que la nature, mais je m'en  
dispenserai pour plusieurs rai-  
sons : si le public accueille l'ou-  
vrage, il sera jugé, et je n'ap-  
prendrai point sa décision sans  
intérêt.*





## INTRODUCTION.

*L'*Isle de Taïti à laquelle on avoit donné le nom de nouvelle Cythère, avant de savoir celui qu'elle recevoit de ses habitans, est dans la mer du Sud, et, quoique située entre les deux tropiques, un de plus doux climats de l'univers.

*Des montagnes escarpées, couvertes jusqu'aux sommets d'arbres toujours verts, la defendent des brûlantes ardeurs du midi: des vents doux, et frais, qui y soufflent périodiquement, conservent à la verdure cette nuance délicate qu'un soleil trop ar-*

## Introduction.

*dent terniroit: milles sources limpidés, après avoir lentement serpenté, pour fertiliser ces belles contrées, viennent se réunir en napes de cristal dans l'intérieur de l'Isle, ou retombent en colonnes argentées le long des rochers qui la bordent.*

*Des arbres de toute espèce, couverts d'une multitude d'oiseaux courbent mollement leurs branches enlacées, pour embrasser de riantes cabanes, qu'ils dérobent à la vue et rendent inaccessibles aux rayons du soleil.*

*Des hommes heureux habitent cette Isle fortunée: ils sacrifient au Dieu des plaisirs, et leur innocence épargne son culte: l'amour est leur passion dominante, ou plutôt ils n'en connoissent point d'autre: tous les momens de leur vie lui sont consacrés, l'Isle entière est son temple, les gazons ses autels,*



## Introduction.

*autels, et la bonne foi le garant de ses sermens.*

*Le Dieu qui leur donna la faculté d'aimer, n'oublia pas pour eux le don plus difficile de plaire: la beauté sçait à Taïti donner des grâces à la parure, et n'y defigure pas la beauté, car elle est comme leur cœur, elle laisse deviner les charmes qu'elle enferme.*

*L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cet heureux coin de la terre. Leurs loix simples sont gravées au fond de leur ame et leur code est la nature. Ils ne recompensent point la vertu parce qu'ils sont tous bons. s'ils punissent le vice \*), c'est que les exemples en sont rares, et les frappent.*

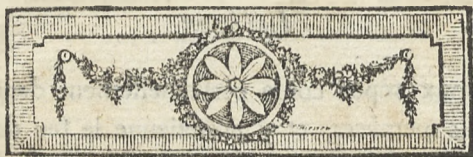
*Aimant*

*\*) Les Taïtiens immolent les malfaitteurs à une divinité inférieure, c'est tirer un genre d'utilité d'une coutume atroce.*

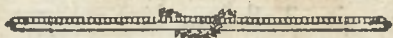
## Introduction.

*Aimant le repos sans être paresseux, ils goûtent lentement le plaisir d'être, dans les douceurs d'une vie tranquille, mais non désoccupée, et après en avoir joui sans chagrin, ils la quittent sans terreur, et regardent la mort comme un doux sommeil.*






# LETTRES TAÏTIENNES



*Lettre première.*

ZULICA à ZEÏR.

---

ue béni soit à jamais, mon cher Zeïr,  
l'honnête François qui m'apprit  
l'art de fixer mes pensées, et de faire  
passer jusqu'à toi les mouvemens de mon  
ame, que jamais le poison de l'indiffe-  
rence ne glace dans ses bras la beauté  
qu'il aura choisie pour rendre hommage  
au bienfaisant *Eatoua* \*) qui nous dispen-  
se la santé et les plaisirs, que jamais le  
travail ne fatigue son corps, et qu'un  
doux

\*) Nom d'un Dieu des Taïtiens.



doux repos coule perpétuellement dans ses membres, et y entretienne le feu de la jeunesse. Que ferois-je devenue dans ton absence, mon cher Zeïr, à qui dire mes regrets? quand les plaisirs m'environnent, à qui confier mes peines? Lumière de ma vie, il est donc bien vrai que l'on peut s'attacher à un être au point de devenir indifférent pour tous les autres? Zeïr, mon cher Zeïr, ta tendre Zulica fait retentir de ses cris ce rivage où elle te vit s'éloigner d'elle, j'y cherche l'empreinte de tes pas, j'arrose de mes larmes l'endroit où tu me dis adieu. J'étends mes bras vers toi, et dans le transport qui m'agite je voudrois franchir l'espace immense qui nous sépare. Est-il bien vrai que le nouveau païs que tu vas habiter est à plus de distance de nous que mon imagination ne peut en concevoir? Quand je demande à quelques-uns de ces Etrangers qui sont restés dans notre Isle, si leur France est beaucoup plus éloignée de nous que l'Isle où se borne le terme  
de

de nos pêches, ils rient et paroissent étonnés de ma simplicité.

Qui pourra donc me donner une idée juste de l'éloignement où nous allons vivre? Zeïr, on me promet de te faire parvenir mes Lettres — éclairci mes doutes, dis moi je le veux, quelle distance va nous séparer, ma pensée la franchira pour unir mon ame à la tienne. Ah Zeïr, pourquoi m'avoir quittée? où trouveras-tu plus de plaisirs, des femmes plus tendres, un ciel plus pur! Toutes nos belles Taïtiennes pleurent ton départ; la douce Zaïra, la vive Dalila ont oublié le soin de leur parure, et ta tendre Zulica couchée sur des gâçons fleuris n'entend plus qu'avec frémissement chanter *l'Hymne sacrée*. \*) Reviens Zeir, s'il en est tems encore, abjure une vaine curiosité qui t'a séduit, que cherche tu? Le repos? tu l'as quitté; les plaisirs? tu les fuis; le bonheur? tu le trouvois dans mes  
A 2 bras!

\*) Espece de chanson que chantent les Taïtiens pendant l'union de deux Amans.

bras! Vain espoir qui m'abuse, tu n'entends point mes gémissimens, l'écho ne te porte plus mes soupirs, j'erre inutilement dans ces bois. si souvent témoins de mon bonheur! Pourquoi ces Etrangers aborderent-ils dans notre Isle? Pourquoi les fîmes-nous participer à nos plaisirs? Les cruels! ils nous ont fait connoître la douleur pour prix de nos bienfaits; injustes et avides ils voudroient pour eux seuls un bonheur que nous leur permîmes imprudemment de partager; ils ont porté le trouble dans ces paisibles contrées; c'est eux, c'est leurs fatals conseils, qui t'arracherent à mon amour: ils allumerent dans ton sein cette funeste curiosité qui t'entraîne loin de moi; sans eux mes jours paisibles auroient coulés dans les plaisirs jusqu'au moment où un doux sommeil auroit fermé mes paupieres. Mon cœur n'eut connu que l'amour; il n'eut point éprouvé tous les mouvemens qui l'agitent et auxquels il ne me seroit pas possible de donner un nom.

Dis-



Dis-moi Zeïr, d'où vient l'amour, ce sentiment si doux, si naturel; ce présent sacré d'une divinité bienfaisante, est-il devenu pour moi un sentiment douloureux et pénible; pourquoi cette flamme pure qui sembloit le principe de ma vie quand je la puisois dans tes yeux, n'est-elle plus qu'un feu dévorant qui me consume?

Mes compagnes pleurent aussi ton absence, mais elles peuvent encore se livrer au plaisir, elles te regretent, mais elles sont encore heureuses; \*) elles ne t'aimoient donc pas comme moi? Ah si cela est, quelles femmes te cheriront comme Zulica!

Mille idées confuses se dévelopent dans ma tête; je regrette mon ignorance au milieu de ce cahos, quand je ne savois que te plaire, et t'aimer; j'étois bien plus heureuse; j'admire cependant cet art ingénieux qui me donne la faculté

A 3

de

\*) La pluralité des hommes et des femmes est également permise à Taïti.

de fixer mon ame sur ce papier, et d'offrir à tes regards toutes les sensations qui l'agitent. Si une fleur que tu m'avois cueillie m'étoit autrefois si chere, combien ces lignes que ma main a tracé ne te feront-elles pas délicieusement tressaillir.

Une seule chose m'afflige, c'est qu'en te peignant ma douleur, je crains de la faire passer dans ton ame. Zeïr, si je te rendois malheureux, si tu sentoies ce que j'éprouve en t'écrivant, je serois cent fois plus infortunée.

Plus j'y songe, et plus je trouve que l'écriture ne peut avoir été inventée que par des amans malheureux. Que pouvoient s'écrire ceux que rien ne separe, qui toujours ensemble n'ont besoin que de leurs yeux pour s'exprimer ce qu'ils sentent. Leurs cœurs s'entendent et se répondent même sans le secours de la parole; leurs jours heureux sont terminés par des nuits plus fortunées: tel fut longtemps, mon cher Zeïr, et ton sort et le mien.

mien. Vas tous ces arts que nous avons tant admirés, ils n'ont été inventés que pour cacher, ou diminuer le malheur; devions-nous jamais les connoître? imprudens nous avons cherché des remèdes à des maux que nous n'avions pas! Reviens Zeïr, reviens, nous pourrons encore retrouver le bonheur, et nos peines s'effaceront comme un songe pénible que dissipe un réveil agréable.

~~XXXXXXXXXX~~



---

*Lettre seconde.*

ZULICA à ZEÏR.

---

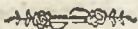
Les jours passent et je ne te vois plus, ils reviennent et je ne t'ai point vû : il auroit falu avoir une idée du tourment que j'endure pour le craindre. Qu'ai-je fait, qu'as-tu fait toi même ? Comment suporterois-je la douleur qui m'accable ? Chaque instant semble l'accroître et emporter avec soi une partie de l'espoir qui me soutenoit ; les plaisirs me sont odieux-ils me rappelleroient l'idée de mon bon, heur ; où est-tu, que fais-tu ? Si je pouvois du moins me former une idée des lieux que tu habites, mon œil attentif t'y suivroit dans le détail de tes moindres occupations, mon ame comme un nuage léger erreroit autour de toi, et semblable à la vapeur déliée de nos plus délicats parfums elle pénétreroit jusqu'à la tienne,

ne, pour lui communiquer la tendre émotion qui l'agite.

Heureux Zeïr, ton imagination peut te transporter encore dans cette Terre délicieuse, que tu n'aurois point dû quitter, tu peux nous suivre dans le cours de notre paisible vie, tandis que moi malheureuse je n'ai nulle consolation; mon ame fatiguée a beau s'élancer vers toi, elle ne te voit jamais, que dans des régions inconnues, et ton image fuit devant elle comme ces objets qu'on apperçoit dans le lointain et qui s'éloignent, ou disparaissent à mesure qu'on se croit plus près d'eux.

Il ne me reste que le triste plaisir de t'écrire, puissai-je ne l'avoir jamais connu, puissai-je n'avoir eu besoin que de mes yeux pour t'exprimer mon amour, et de mon cœur pour te le prouver! Nous étions si heureux, Zeïr! Que peut-on désirer après le bonheur? Puisse-tu ne pas trop amèrement regretter celui que tu as perdu! puissent les nouveaux objets qui vont frapper tes regards, por-

ter à ton cœur ces sensations délicieuses  
qui nous font bénir notre existence, que  
le souvenir de ta Zulica te soit agréable  
comme la douce odeur de nos prés au  
matin de l'année, et que tout le bonheur  
qu'elle a perdu puisse être ajouté au  
tien.





---

*Lettre troisieme.*ZULICA à ZEÏR.

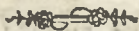
---

Que m'a-t-on dit, que viens-je d'apprendre? quoi Zeïr, mes Lettres ne te parviendront que quand tu seras au terme de ton voïage, que quand des espaces immenses nous sépareront, que quand peut-être il ne sera plus possible de nous réunir? Cruels! vous nous avés trompés, vous avés abusé de notre simplicité; aurois-tu quitté Zulica, si l'on t'a dit qu'il falloit ne plus la revoir? aurois-tu abandonné cette terre qui t'a vû naître, ce pere vénérable qui prit soin de ton enfance, tes amis, tes compagnes? Que de biens les barbares t'ont ravi, qui pourra jamais les remplacer dans ton cœur! Ah ce n'est plus sur moi que je pleure, c'est sur toi, c'est sur ta crédulité; que vas-tu devenir quand tu apprendras ce fatal secret. Cependant ces Etran-

gers

gers sont venus chés nous, le hazard ou la curiosité les y amena, l'amour seroit-il moins ingénieux? Pourquoi ne pourrois-tu pas ce qu'ils ont pû? Peut-être n'ont-ils voulu que m'effraïer pour jouir de mon inquiétude. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'apperois que ce peuple léger peut se faire un jeu cruel des peines de ses semblables. Le croirois-tu Zeïr, ces François si doux, ces François auxquels nos plus belles Taïtiennes se sont empressées d'offrir le bonheur, par la plus noire des ingratitude, ont maltraité basement ceux de nos compatriotes auxquels la beauté et la jeunesse donnoient le plus de droit à la concurrence! Nos femmes épouvantées ont refusé à la violence ce que l'usage leur prescrit d'accorder à l'amour, alors ces fiers et jaloux Etrangers, oubliant les droits sacrés de l'humanité, ont osé violer l'azile que nous leur avions accordé; ils ont souillé de sang ces gâsons consacrés aux plaisirs. Pour la première fois l'horreur et la consterna-

sternation se sont rependues dans notre Isle; ni la jeunesse, ni la beauté n'ont été respectée; la contrainte regne sur tous les visages, la désolation est au fond de nos cœurs. J'ai oublié ma propre douleur, je ne pense plus qu'à mes amis. Que feras-tu, bon Zeïr, au milieu de ce peuple de méchans? Oh reviens, franchi tous les obstacles, reviens! mes larmes effaceront de ta vie tous les instans que tu auras passés loin de moi!





*Lettre quatrieme.*

ZULICA à ZEÏR.

**Z**ëir, mon cher Zeïr, mes larmes ne coulent plus, mon ame est flétrie; l'horreur et l'effroi sont au fond de mon cœur. Ecoute et frémi en voïant à quels hommes tu t'es livré!

J'étois hier sur le rivage, mes yeux fixés sur la mer suivoient aussi loin que ma vue pouvoit porter, la route que je vis prendre à ton vaisseau, le jour où je reçus tes funestes adieux; quand tout à coup je crois le voir encore dans le lointain, je tressaille, un frémissement universel circule dans mes veines, j'approche le plus près qu'il m'est possible et prêtant une oreille attentive, je n'ose même respirer; plusieurs coups de canon me confirment dans mon erreur, je jette les yeux sur l'endroit où se tiennent les François, je vois avec surprise que leur vais-

vaisseau n'est plus à la même place, considérant alors plus attentivement l'endroit d'où part le bruit, j'apperçois le vaisseau françois, j'en distingue un autre dont les couleurs me semblent différentes, la mer étoit calme, l'air ferein me laissoit voir le feu épouvantable du canon; tous nos habitans accourent, les plus anciens délibèrent sur le parti qu'il faut prendre pour séparer les deux vaisseaux; quand des cris horribles redoublent notre attention, à l'instant le vaisseau ennemi du françois disparoit et s'engloutit dans les flots. Nos plus vigoureux Taïtiens s'élancent dans la mer, pour tâcher de secourir quelques-uns de ces malheureux, les autres se jettent dans des pirogues; mais tous leurs efforts ont été inutiles, il n'ont pu sauver que douze hommes de près de deux cents qui composoient l'équipage. Ces Etrangers se nomment *Anglois*, ils parlent une autre langue, mais leur chef entend la françoise, et je lui fers d'interprête; il paroît reconnoissant de  
mes

mes soins, et au milieu de la douleur qui m'accable je ne suis pas insensible au bonheur d'être utile à un infortuné. La plûpart des François sont morts, ou mourants, nous avons oublié leurs insultes depuis leur malheur, tous nos compatriotes s'empressent à leur procurer les soulagemens qu'ils désirent; mais malgré nos soins et ceux de quelques hommes vraiment merveilleux qu'ils nomment *Chirurgiens*, il en meurt tous les jours quelques-uns.

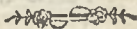
Mon ame, cher Zeïr, n'avoit point d'idée de tant d'horreur, dirois-tu que c'est de sang froid que ces malheureux se font assassiner! Ils ne se haïssoient point, c'est pour plaire à leurs maîtres reciproques qui sont brouillés, qu'ils s'égorgeoient à deux mille lieues d'eux. Aujourd'hui ils se témoignent de la bienveillance, de la pitié, ils sont touchés des maux mutuels qu'ils se sont fait; s'étoit par *convention*, par *devoir* qu'ils se battoient. J'ai voulu me faire expliquer quel-



quelques - uns de ces termes, mon esprit s'y perds, mon cœur se refuse à la persuasion et tout mon être répugne à l'idée de détruire tranquillement son semblable.

Fui ces hommes dangereux qui érigent les crimes en vertus, renonce à leur sciences destructives, à leurs inventions dangereuses. Reviens construire de riantes cabanes à ta Zulica, tandis que sa main teindra l'étoffe \*) dont tu te pare, de ces belles couleurs que le soleil laisse après lui, et dont il nous offre l'image; rappelle toi ces jours heureux, où ces douces occupations nous délassoient du repos, regrette les quelques fois, — — mais non, songe plutôt que tu pourras les voir renaître, les regrets flétriroient ton ame, ils te rendroient malheureux, ah j'en serois plus misérable!

\*) Les Taïtiens ont l'invention de la plus belle couleur de pourpre.



---

*Lettre cinquieme.**ZEÏR à ZULICA.*

---

Que le divin Eatoua verse sur toi ses plus doux présens, ma Zulica, que ton teint conserve toujours la fraîcheur d'un beau matin; et que ta bouche vermeille ne s'ouvre que pour chanter l'hymne d'amour. C'est en arrivant que je m'empresse de t'écrire, et de saluer cette terre qui m'a vu naître et qui renferme aujourd'hui tout ce qui m'est cher.

Te le dirois-je ma Zulica soit pré-sen-tion pour ma patrie, soit regret de t'avoir quittée. L'air me semble ici moins pur que dans nos climats, j'y respire plus difficilement, mon cœur oppressé a peine à retenir les soupirs qui s'échappent de ma poitrine; je ne suis que depuis deux heures dans cette ville \*) et le bruit qu'on y entend m'étourdit et me fatigue; au moment où je t'écris une impatience

invo-

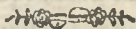
\*) Marseille.

involontaire me fait maudire le vacarme qui m'empêche de me recueillir, et de rentrer au fond de mon ame pour te la montrer toute entiere. Cependant je remarque dans les François un air empresfé qui me flate en m'embarassant, je ne sçais si c'est à la considération que l'on a pour notre digne chef, ou à ma qualité d'étranger que je dois ces obligeantes attentions, mais quoiqu'il en soit, j'y suis sensible, malgré ce ton brüant, auquel je m'accoutumerai sans doute. Cette bonne nation me plait et m'interesse.

Je veux étudier les mœurs et m'y conformer, car je me souviens que lorsque j'étois encore à Taïti, le mépris que quelques François ont montré pour nos respectables coûtures m'avoit déplü, je t'avouerai cependant une chose qui me fâche sans que je sache trop pourquoi, c'est l'air curieux avec lequel on examine ici ma mine et mes habits; il me semble qu'on devroit faire peu d'attention à l'écorce d'un arbre, mais plutôt considérer

si son abri peut nous être utile ou agréable.

Je veux soigneusement m'informer de tous les usages du païs, pour n'en blesser aucuns et ne pas tomber dans la faute que j'ai blâmée; la connoissance de la langue me fera pour cela d'un grand secours, je ne saurois surtout trop bénir l'invention de cet art qui à des milliers de lieues de toi me donne la faculté de t'exprimer mes pensées; l'on dit qu'il arrive bientôt un vaisseau, sans doute que tu m'auras écrit. Adieu chere Zulica, puisse le plaisir et la paix entretenir longtemps sur tes joues les brillantes roses de la jeunesse et puissai-je te voir encore à mon retour la plus belle de toutes les Taïtiennes, comme tu en seras toujours la plus aimée.





---

*Lettre sixieme.*ZEÏR à ZULICA.

---

La douleur, ô la plus belle des femmes, a passé dans mon ame, je viens de les recevoir ces caracteres chéris que tu as trempé de tes larmes, je les ai posé sur mon cœur et les yeux tournés vers la terre que tu habites, j'ai prié l'Etre bienfaisant, que nous servons, de rendre la paix à ton tendre cœur.

Jamais, non jamais je ne t'eusse quittée si j'avois pû prévoir que mon absence te coûteroit tant de larmes, je me repens de mon imprudence; je déteste une vaine curiosité. Zulica, ma tendre Zulica, au nom de l'amour qui gémit au fond de mon sein, modere ta douleur, tu reverras Zeïr — — qui pourroit m'arrêter, ne suis-je pas libre? ne crains rien de l'espace qui nous sépare, je saurai le franchir pour te revoir. Mais

ciel que m'apprends-tu de ces François que je croiois si doux, cacheroient-ils la noirceur et la barbarie sous des dehors charmans? ils ont pu verser le sang de leur semblables et profaner par le meurtre ces lieux consacrés à l'amour. Je commence à me repentir de ma témérité et tous les jours j'ai lieu de juger par ma propre expérience que ce peuple n'est pas ce qu'il m'avoit paru d'abord; je m'y perds quand je le vois dans le même instant passer de la douceur à la cruauté, ne ferois-ce pas que le François est trop léger pour garder une impression durable; le caractère de ces hommes indéfinissables me paroît ressembler à ces monceaux de sable qu'on trouve au bord de la mer, et auxquels nous voïons prendre les formes les plus bizarres, suivant les differents vents qui les agitent.

Je n'ose encore porter de jugement sur rien, je crains d'être injuste, cependant la scene que tu me racontes m'a fait frémir d'horreur: je me représente nos

cam-

campagnes rougies de sang, nos compatriotes égorgés et leurs jeunes amantes fuyant la fureur effrenée de leurs meurtriers, que faisois-tu alors douce Zulica? est-tu devenue la proie de quelques-uns de ces lâches assassins, ont-ils osé porter leurs sanglantes mains sur tes innocens appas, auroit-tu été forcée d'accorder à la violence ce qui ne doit être que le prix du pur amour? Comment la terre ne s'est-elle pas entreouverte sous les pieds de vos persécuteurs, innocentes victimes; comment vos pleurs n'ont-ils pas désarmé les barbares; ils ont donc osé violer les droits sacrés de l'hospitalité et arracher à main armée des faveurs que la beauté leur offroit.

Nous partons dans un mois pour Paris. C'est la ville principale du Roïaume; l'on m'en raconte des merveilles, malgré cela je quitte celle-ci à regret par la commodité que j'ai de t'écrire journellement, je sçais que tu n'en reçois pas mes Lettres plutôt, que peut-

être elles ne te parviendront que toutes à la fois ; mais je t'écris, ce plaisir trompe ma douleur, il me fait oublier pour quelques instans que je suis loin de toi, et lorsque je m'en souviens, je considère si non sans chagrin, du moins sans désespoir, l'espace immense qui nous sépare, que sont les obstacles à qui a dû courage ?

Je veux lier quelques connoissances avant de quitter Marseille, et je te dirai mes remarques sur la nation. Je ne te parlerai guere de la beauté, de l'étendue et de la commodité des bâtimens que cependant je trouve admirables en les comparant aux nôtres, mais c'est que je suis persuadé qu'il entre une raison de nécessité dans le soin que les François ont pris pour perfectionner ces arts. Quelle apparence s'ils avoient un ciel aussi pur que le notre, et une pareille égalité de saisons, qu'ils préférassent leurs palais dorés qui borne leur vûe, et les emprisonnent à ces riantes cabanes, d'où nous pouvons découvrir le soleil dans toute sa pompe,



pompe, sans être incommodés de ses raïons. La meilleure preuve que je ne me trompe pas dans mes conjectures, c'est qu'ils cherchent à imiter à force d'art les beautés que la nature nous prodigue.

Les broderies, les peintures, dont ils décorent leurs appartemens, représentent toujours ou l'émail des fleurs, ou le verd des prairies, ou les différentes nuances du ciel: se procureroient-ils avec tant de peines ce qu'ils pourroient avoir si facilement.

Eh bien le croiras-tu chere Zulica, ces beautés factices me séduisent malgré moi, j'admire l'industrie de ce peuple ingénieux, et je suis souvent tenté de me prosterner devant des hommes qui ne sont que mes semblables, mais dont le savoir prodigieux n'altère.

Du reste je trouve beaucoup d'analogie entre leurs mœurs et les nôtres, tout respire ici le plaisir, les campagnes sont riantes et je les vois couvertes d'une multitude de gens qui les rendent presque

aussi bruiante que les villes. Nous sommes dans le tems de la récolte, chacun recueille à présent ce qui doit servir à sa subsistance toute l'année, c'est à-peu-près comme chés nous; mais ce qui m'étonne c'est qu'il n'y a qu'une partie de la nation, qui soit chargée de ces fonctions utiles. J'apprends tous les jours quelque chose, mais je suis si peu au fait des usages, que je ne puis encore me rendre compte à moi-même de ce nouveau tourbillon d'idées, qui se succèdent dans ma tête.

Je crois que la vie unie et paisible que nous menons à Taïti dès l'enfance, influe sur nos ames, comme sur nos corps: car de même que le François est plus délié et plus agile que nous dans ses mouvemens, de même son esprit reçoit plus vite les sensations, et compare plus rapidement les idées qu'elles font naître.

La langue de ce païs bien plus étendue que la nôtre prouve ce que j'avance,

vance, ce ne peut-être que la nécessité d'expliquer plus d'idées, qui leur aie fait inventer plus de mots; cependant ils ont une espece de jargon dans la même langue, qui paroît à l'usage des gens de distinction, que je trouve vuide de sens; peut-être est-ce faute de le comprendre, je ne sçais si c'est encore prévention, mais notre langue me paroît et plus douce, et plus expressive: il m'est plus agréable de te dire, que je t'aime, dans cette langue si molle, dont tous les sons sont aussi doux, que les sentimens qu'elle exprime; il me semble que nous avons cessé de nous entendre, depuis que nous parlons un langage étranger; néanmoins cultive la langue des François, aime-la, ma Zulica, puisque c'est à elle que nous devons le bonheur de nous entretenir, et crois, que dans quelque idiome que tu t'exprime, mon cœur repondra toujours au tien.

*Lettre*

---

*Lettre septieme.*Z E Ï R à Z U L I C A.

---

En vérité, ma Zulica, les femmes sont ici charmantes, tout me confirmeroit dans l'idée, que les Françoises ont le même culte que vous, si leurs manieres bizarres et contradictoires, ne faisoient à chaque instant naître de nouveaux doutes dans mon esprit.

Avec les graces prévenantes des Taïtiennes, leurs agaceries, ces coups d'oeils enflammés qui sont chés nous le signal du bonheur, les Françoises ont la manie singuliere de défendre ce qu'elles viennent de nous offrir; avec une fierté qui m'a glacé de crainte au premier hommage que j'ai voulu rendre à une de ces enchanteresses.

Ce n'est, m'a-t-elle dit, qu'à ma qualité d'étranger, et à l'ignorance où je suis des mœurs du païs, qu'elle a pardonné

ma



ma témérité. Conçois-tu, qu'une femme s'irrite de ce que je la trouve belle? Il est vrai, que tant que je me suis contenté de louer ses charmes, elle a paru sensible à mes éloges; elle m'écoutoit avec complaisance et sourioit finement à quelques-unes de mes expressions, ses beaux yeux fixés sur les miens étoient pleins de cette douce langueur que je vis si souvent dans les tiens, et que tu m'appris à préférer aux regards expressifs de la vive Dalila. Quelques fois elle les baïssoit comme s'ils eussent été fatigués par le poids du plaisir. Accoutumé à prolonger ces instans délicieux, mes yeux parcouroient lentement ses charmes, quand à la fin étonné de sa tranquillité, je voulus la serrer dans mes bras et chercher sur ses levres cette ame que je vois peinte dans ses yeux. Juge de mon étonnement, quand je vis la fraîeur succéder à l'amour. Julie, c'est le nom de cette jolie Françoisse, me repoussant avec force, m'ordonna de la laisser d'un ton qui  
m'ancan-

m'anéantit, craignant de lui avoir déplu par trop de lenteur à lui prouver mon amour, j'allois me justifier, quand prenant un visage plus sévère, elle me dit d'un air de mépris, que je ne vis jamais sur le visage d'aucune femme: C'est donc là ces mœurs simples que l'on m'avoit vanté, et ce cœur honnête dont j'avois crû voir l'expression sur une figure trop aimable pour devoir être celle d'un vil suborneur: jeune et sans expérience, j'ai crû avoir trouvé en vous l'amant, qu'il falloit à mon cœur, séduite par l'expression de vos regards je vous ai crû une âme, je vois que les Taïtiens rassemblent à tous les hommes et qu'ils n'ont que des sens; allés Zeïr chercher des femmes plus faciles, et ne m'entretenez jamais d'une passion que je déteste, puisqu'elle a pû vous dicter un crime, et vous porter à me faire le plus sanglant affront.

Interdit et confus, je ne savois que répondre. Comment me justifier d'une faute que je ne concevois pas, et quelle  
m'avoit,

m'avoit, pour ainsi dire, forcé à commettre; piqué d'ailleurs, de l'air et des paroles dures dont elle avoit accompagné ces reproches, je sentis éteindre dans un instant ces vifs transports que ses yeux venoient d'allumer en moi, rassurés vous, lui dis-je à mon tour avec toute la froideur dont peut être capable un Taitien méprisé, je me suis sans doute trompé au langage de vos yeux, si j'avois crû que ma personne vous fut odieuse, quelque belle que vous m'aïés paru, je ne me serois exposé à un refus humiliant: Les usages de mon país qui vous paroïssent si ridicules, m'ont appris que le plus *sanglant affront* que puisse recevoir une femme, c'est de rencontrer de la froideur dans l'homme qu'elle a choisi pour le combler de ses bontés; nos femmes n'en connoissent point d'autre: tendres, et formées pour le plaisir, elles choisissent librement l'amant qui leur plait, et quand leurs yeux l'ont nommé, il ne craint plus de se méprendre,

dre, ou de leur déplaire par un excès d'amour.

Qui vous dit, me repliqua Julie d'un ton radouci, que votre amour m'offense, ce sont seulement vos étranges manieres qui m'ont choquée; jurés moi de ne plus me manquer, et vous oublier à ce point, ajouta-elle, en me tendant la main.

Julie me regardoit alors de maniere à me faire retomber dans la faute que je venois de commettre; mais mon amour propre cruellement blessé de ses premiers refus l'emporta, je ne repondis rien; voyant que je ne m'avançois pas même pour prendre la jolie main quelle m'offroit, elle la retira en rougissant, puis éloignant son siège d'un air de dépit, en vérité, me dit-elle avec un souris forcé, les hommes de votre pays sont d'étranges créatures, il falloit bien que je fusse folle, quand j'ai osé me livrer au sentiment que vous m'inspirés.

Ces mots étoient clairs, ils firent évanouir mes résolutions dans un instant.

je



je me précipitai à ses genoux, et saisissant une de ses mains que je baisois avec ardeur, pourquoi donc, lui dis-je, belle Julie, si je ne vous suis pas odieux, m'avoir repoussé avec tant d'horreur? Pourquoi? Mais en vérité la question est bonne, me dit-elle, est-il possible, que vous soyés si peu au fait de nos mœurs, pour ne pas savoir que vous m'offensés, et que vous m'offensés encore par la posture, dans laquelle vous vous tenés devant moi. Que penseroit-on, si l'on vous trouvoit à mes genoux?

L'on penseroit que je vous adore, lui répondis-je avec véhémence, que je rends hommage à l'ouvrage le plus parfait, qui soit sorti des mains de la divinité, et si nous étions à Taïti, et que vous m'aimassiez comme vous le dites, toute la nature prendroit part au bonheur de deux amans; le Dieu que nous y servons recevrait l'hommage de nos plaisirs, comme l'offrande la plus agréable que puissent lui offrir des créatures qu'il

aime, et auxquelles il ne communiqua une étincelle de sa divinité, que pour leur donner la faculté de goûter des plaisirs célestes.

Je remarquai alors avec quelque surprise, que Julie vouloit me cacher l'émotion que lui causoit mon discours; levés vous Zeïr, me dit-elle d'une voix altérée, vos usages sont si differents des nôtres, que je vous pardonne une conduite que vos principes justifient; mais si vous m'aimés véritablement, il faut me promettre de renoncer pour jamais à des manieres qui me revoltent, et prendre ma façon d'aimer; j'y consens, lui dis-je, si elle est plus propre à vous exprimer ce que vous m'inspirés.

Julie dans cet instant, entendant monter sa mere, n'eut que le tems de reprendre un ouvrage, qu'elle avoit quitté, et de me défendre de dire un mot de ce qui venoit de se passer entre nous, si je ne voulois l'exposer aux plus grands malheurs, et moi à celui de ne plus la revoir.

revoir. Je promis de me conformer à ces ordres, et Madame de St. Val entra conduite par le Comte de Brunoi, notre aimable Chef.

Bonjour Zeïr, me dit la mere de Julie, quoi tête à tête avec ma fille? Que lui disiez-vous donc? Et tout de suite, sans attendre ma reponse, en vérité Comte, dit-elle à Mr. de Brunoi, qui m'avoit déjà embrassé avec bonté: je lui trouve un air tout à fait françois, c'eût été bien dommage qu'il fût resté à Taïti, vous devriez me le laisser pendant le petit voïage, que vous allés faire à Paris, je le menerois à la campagne, et à votre retour il seroit plus en état d'être présenté.

Je le veux bien Madame, dit le Comte, si Zeïr y consent. Je ne répondois rien, tant je craignois de blesser encore quelque usage, et tremblant à chaque instant d'avantage de m'exprimer dans une langue, où je m'aperçois qu'il ne faut pas dire tout ce qu'on pense.

Voïant que j'hésitois, Madame de St. Val me dit en me frappant doucement sur l'épaule : eh bien mon fils, ne voulez vous pas passer quelques mois avec nous, et nous faire le sacrifice de l'aimable société du Comte? — Madame, lui repondis-je : je me suis accoutumé depuis longtems à vivre avec Monsieur, comme je vivois à Taïti avec un bon pere que j'aime tendrement, et dont la présence étoit aussi agréable à mon cœur que l'est à la terre celle du soleil après un epais brouillard ; mais j'ai quelques fois quitté ce pere chéri, pour jouir de la société d'une maîtresse aimable. En disant ceci mes yeux se tournoient sur la belle Julie, et il me sembloit alors, ajoutai-je : que j'avois autant de joie qu'une plante deséchée par les ardeurs du midi doit en ressentir aux premières gouttes d'une fraîche rosée qui vient humecter son sein. J'entends votre réponse mon cher Zeïr, me dit le Comte avec un sourire affectueux, demeurez, je vous



vous reverrai bien-tôt, et j'espère que dans quelques mois d'ici vous pourrés me suivre dans la Capitale.

Comme il vint des visites, la conversation en demeura-là. Je te rendrai compte de tout ce qui m'arrivera de nouveau, ma chere Zulica, car je sçais que le tendre intérêt que tu prends à moi te fera partager mes peines, ou mes plaisirs; puissai-je trouver dans Julie un cœur qui ressemble au tien, et puisses-tu choisir dans mon absence un ami aussi tendre que je le suis pour toi.

~~1105-5011~~

---

*Lettre huitieme.*

Z E Ï R   à   Z U L I C A.

---

L'étrange chose, ma Zulica, que les femmes de ce païs, les mœurs des habitans, leurs coûtures, et le genre de leur bonheur. Je crois qu'un genie malfaisant souffle ici les maux, la contradiction et la discorde sur tout ce qui respire; je me croirois transporté à *Enoua-motou*.\*) Si ce n'étoit la prodigieuse distance où je suis de Taïti, je ne me reconnois plus au milieu de l'inquietude étrangere qui m'agite.

Ces désirs autre fois la source de mon bonheur me consomment aujourd'hui sans s'éteindre, un feu sourd circule dans mes veines, et fait bouillonner mon sang, chaque femme que je vois se fait  
un

\*) Isle deserte que les Taïtiens regardent comme le lieu de leur enfer.

un jeu cruel d'allumer en moi des transports qu'elle rebute; la bifare Julie evite de me voir feul, et m'a défendu de lui parler de mon amour devant qui que ce soit. Sa mere m'observe, et me boude fi je me place auprès de la fille plus volontiers, ou que je lui donne la main de préférence à la promenade; elle dit que je manque à ce que je lui dois, et aux égards, qu'on nomme ici *la politesse*; le Comte de Brunoi est parti, je n'ai personne à qui confier mes peines ou qui puisse m'instruire des finguliers usages de ce peuple bifare. Madame de St. Val s'amuse quelques fois de mon embarras et je m'apperçois que mon air étranger divertit tous ceux qui m'observent. L'on rit en m'examinant; mais ce ris n'est point de bienveillance, il est de moquerie. Ces remarques m'affligent, elles m'humilient, \*) Ce peuple

C 4

vain

\*) Il n'est point de païs où l'on pardonne moins l'air étranger qu'en France.

vain me fait un crime de n'être pas né François, ne sçait-il donc pas que tout ce qui est nouveau nous paroît singulier, sans que le ridicule subsiste ailleurs que dans nos yeux? L'on dit que le frere de Julie arrive bien-tôt. L'on assure que c'est un jeune homme aimable et sensé; je ne sçais encore trop quel sens on attache à ce mot; mais il m'a paru un éloge.

Si le jeune St. Val est tel que l'on me l'a peint, je veux en faire mon ami et le consulter sur mille choses qui m'inquietent: je lui dirai mon goût pour sa sœur, la bisarerie de sa conduite, la mauvaise humeur de sa mere quand je montre trop d'empressement pour Julie, en un mot je l'attends avec autant d'impatience que j'en avois de te revoir, lorsqu'après une courte absence je te préparois une nouvelle cabane avec des branches fraîchement coupées, et que je t'y arrangois un trone de gazon, parsemé de



ces fleurs odoriférantes que je cultivois pour toi seule. Doux souvenirs de mon bonheur vous faites encore tressaillir délicieusement mon ame; non tous les raffinemens du luxe, ces lits en broderie, ces apartemens tapissés des plus riches etoffes, ne me feront point éprouver une sensation si voluptueuse qu'une prairie émaillée de fleurs nouvellement écloses, et couronnée par ces bosquets que la nature se plût à semer dans notre île fortunée pour servir d'azile à d'heureux amans.

O douces mœurs de mon païs, aimable ingénuité de mes belles Compagnes, que je regrette les plaisirs purs et faciles que vous m'offriés, et que mon imprudence m'a fait perdre.

Nous allons dans quelques jours à la campagne, Julie m'a dit à la derobée que nous y serions plus libres et moins observés; mais à quoi nous servira cette liberté si elle se croit obligée de s'im-

poser à elle même la plus austere contrainte.

Son frere sera du voïage, on l'attend sous peu de jours, peut-être qu'alors je serai plus tranquille. Le Comte de Brunoi en partant m'a vivement recommandé à Madame de St. Val, il m'a laissé une bonne quantité de ce métal que tu connois sans lequel on ne fait rien en France: l'on s'en sert pour échanger les choses utiles à sa vie et généralement pour se procurer tout ce qui est nécessaire ou agréable.

Je ne conçois pas bien que l'on donne quelque chose de vraiment utile, pour un morceau d'or qui ne peut servir ni à se vêtir ni à se nourrir, l'on m'a dit que c'étoit pour faciliter les échanges, et que cela revenoit parfaitement au même, cependant ce métal que la France ne produit pas peut s'épuiser, il n'en est pas de même des fruits de la terre que l'activité des habitans pourroient multiplier, surtout

tout s'il est vrai comme on l'assure qu'une grande partie du païs est inculte.

J'ecoute beaucoup et ne comprends pas grande chose, bien des François m'ont paru dans le même cas et cela me console.

Il y a ici une autre sorte de commerce réservé pour ceux qui n'ont ni or, ni terre; car il y a des malheureux auxquels l'état n'a rien donné pour vivre, ceux-là se vendent et pour telle ou telle quantité de ce précieux métal, il se donnent à un de leurs semblables qui acquiert le droit de les emploïer aux travaux les plus pénibles.

Il y a un troisieme usage qui me paroît plus naturel: c'est que l'homme le plus industrieux vend à son voisin paresseux l'art d'embellir sa maison, ou sa personne d'une foule d'ornemens, ou de commodités auxquelles l'œil s'accoutume insensiblement, et qui sans être peut-être plus agréables que notre simplicité, deviennent

viennent peu-à-peu aussi nécessaires par l'habitude que nos besoins les plus réels.

Il me tarde plus que je ne peux te le dire de causer avec quelqu'un qui puisse et me comprendre, et me répondre; car jusqu'ici soit défaut de m'exprimer, soit ignorance de ceux que je consulte, la plus-part des gens auxquels je m'adresse ou me répondent des choses qu'ils n'entendent point eux-mêmes, et auxquelles malgré toute mon attention il m'est impossible de trouver un sens; ou m'avouent franchement qu'il n'ont jamais réfléchi sur les questions que je leur propose.

Les femmes sur-tout, autant que j'ai pu le remarquer, ne savent parler que d'une chose, ôtés-les de ce sujet, elles sont sur tout le reste d'une ignorance que je ne puis accorder avec l'activité de leur imagination; et malgré cela l'amour ce sujet favori de toutes leurs conversations paroît être bien plus dans leurs têtes  
que



que dans leurs cœurs. Car enfin si elles étoient aussi tendres que nos Taïtiennes, pourquoi mettroient-elles tous leurs soins à desoler les hommes qui les entourent.

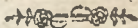
Je me perds au milieu de tant de contradictions ; mais je ne puis cesser de croire qu'elles ont tacitement le même culte que vous, je me le persuade d'autant plus aisément, que cette Julie si réservée quand on nous observe, est bien plus tendre quand j'ai le bonheur de la rencontrer seule.

Chaque femme parle ici de l'amour avec un feu, un enthousiasme propre à l'exciter dans l'ame la plus froide, et par un caprice que je ne puis concevoir, elle se défend toutes de connoître ce sentiment dont elles commentent si bien les effets.

Avec toutes ces singularités elles sont adorables, c'est un mélange de langueur dans leurs regards et de vivacité dans leurs

leurs actions, des manieres si obligeantes, une politesse si affectueuse, une gaieté si séduisante, que l'on est à chaque instant tenté de leur dérober un de ces baisers que leurs yeux semblent demander au moment où leur bouche les refuse.

Depuis la leçon de Julie et la retenue que je vois aux autres hommes, je suis devenu plus réservé, j'observe avec attention persuadé que ce beau país ne peut pas être privé des douceurs de l'amour, pourroient-ils ignorer ce bien suprême? Non ma Zulica n'en doutons point, s'ils ne rendent pas au grand *Eatoua* le même hommage que nous, il ne doit différer que dans la maniere.



---

*Lettre neuvieme.**ZEÏR à ZULICA.*

---

Il est arrivé cet aimable François, le frere de ma chere Julie, je l'ai vue se livrer sans contrainte aux doux mouvemens de son cœur, qu'elle étoit belle dans cet instant! elle a ferré dans ses bras cet heureux frere, et pour la première fois de mes jours j'ai senti un mouvement d'envie à la vue du bonheur d'un autre; je te fais cet aveu dans la honte de mon cœur, Zulica, j'ai rougi de cette bassesse et j'ai fait la résolution de fuir plutôt cette dangereuse fille que de lui donner le pouvoir de me rendre méchant.

J'ai eu bientôt reconnu mon injustice et pour la reparer, j'ai fait au jeune St. Val toutes les amitiés dont j'ai pu m'aviser, la mere qui m'a présenté à lui, lui a tant fait mon éloge qu'il a répondu à  
mes

mes caresses avec une franchise et une cordialité que je n'ai encore vu à aucun de ses compatriotes. Dès la première soirée nous nous sommes trouvés ensemble comme si nous y avions toujours été et pour la première fois depuis que je suis en France je me suis senti délivré de cette gêne inséparable de la crainte d'avoir malfait.

Mr. de St. Val est âgé d'environ vingt-six ans, d'une figure intéressante, et de la gaieté la plus aimable; mais cette gaieté paroît être l'expression d'une ame paisible et satisfaite, au lieu que celle de la plupart de ses compatriotes ressemble aux mouvemens tumultueux d'une ame mécontente d'elle, qui cherche à s'étourdir ou qui veut en imposer aux autres.

Nous partons enfin dans deux jours pour la campagne, je m'en rejouis pour plus d'une raison, il me semble que ces idées que j'ai tant de peine à placer  
dans



dans ma tête, s'évaporent au milieu de ces *grands Cercles*, dans lesquels je ne trouve personne à qui les communiquer.

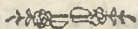
Je n'ai encore vu presque aucunes des choses que les étrangers s'empressent, dit-on, le plus à visiter; ce sont des hommes que je veux voir, et je trouve qu'il faudroit être insensé, pour être venu de si loin considérer des pierres posées de telle façon ou des arbres rangés de telle manière.

Un coup d'œil donné en passant sur ces objets a suffi pour me convaincre que nous sommes à une prodigieuse distance de l'industrie française.

Je ne sçais trop encore si les soins qu'il a dû en coûter pour porter ces différents arts à ce degré de perfection, sont préférables à la vie tranquille que nous ont transmis nos ayeux; mais il est vrai que je me sens humilié de notre ignorance, et il s'en faut peu

qu'au prix du plus pénible travail, je ne désire d'acquiescer ces talens qui m'at-  
terent.

Ah Zulica, Zulica, pourquoi ai-je  
quitté nos fortunées contrées, où l'on  
ne connoit ni l'envie, ni la honte! je  
me reproche le premier sentiment, et  
le second pèse à mon cœur. La na-  
ture m'avoit accordé ses vrais dons;  
tu m'en donnois le prix, qu'avois-je  
encore à désirer.



---

*Lettre dixieme.*Z E Ï R à Z U L I C A.

---

**M**algré mon empressement à questionner Mr. de St. Val sur mille choses, il faut attendre que ses anciens amis lui laissent le tems de s'occuper d'un nouveau.

Depuis vingt-quatre heures qu'il est ici, il n'a pas eu deux minutes à lui, il est caressé, poussé, porté par la foule de ses connoissances; chacun lui parle à la fois, le questionne en même tems, lui proteste qu'il est son ami, du ton le plus propre à dire une chose qu'on ne voudroit pas persuader; enfin il est si visité, si fêté, si caressé, qu'à peine a-t-il le loisir de dire un mot obligeant à chacun.

Malgré ce bruiant qui m'étourdit, j'aime l'air caressant de cette aimable nation; en vérité quand il n'y auroit de vrai que la moitié des protestations qu'on

a coutume de se faire réciproquement ici, l'on auroit encore lieu d'en être content.

Dans le nombre des amis de St. Val y en avoient qui m'avoient déplû par leur extrême vivacité, aujourd'hui je leur pardonne tout en faveur de l'empressement qu'ils montrent à cet aimable jeune homme; mais j'aime encore mieux l'air affectueux avec lequel il se prête à leurs caresses.

La sensibilité qui éclate dans leurs demonstrations paroît être concentrée dans son âme, et on l'y cherche avec plaisir. Sa mere seule paroît le voir avec un indifférence qui m'a choquée; lui adresse-t-il la parole, c'est avec un respect qui tient de la contrainte et me met moi-même à la gêne. Si elle lui parle ce n'est qu'avec distraction et comme par hazard.

Elle est encore plus froide pour sa fille et l'on jugeroit à l'observer qu'elle est fâchée d'avoir des enfans si aimables. Qu'est-ce que le contraste qui régné ici  
dans

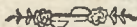


dans les caractères? Me faudra-t-il faire une étude particulière de tous ceux avec qui je vivrai? Cette M<sup>de</sup>. de St. Val si obligeante, si tendre même, pour moi, est d'une froideur inconcevable pour des enfans charmans! Julie que j'aime tant, cette Julie qu'après ma Zulica je trouve ce qu'il y a de plus parfait au monde, n'a de même qu'un genre de sensibilité qui me déplaît, toutes ses affections paroissent être uniquement placées dans sa tête.

Sa brillante jeunesse, la vivacité de ses yeux, le colorit de son teint, porte bien le feu dans mes sens; mais mon ame n'est point délicieusement émue comme lorsque le son de ta douce voix vient frapper mon oreille, je n'éprouve point auprès d'elle ce calme heureux que m'inspire ta présence; au contraire une inquiétude étrangère m'agite, je me sens oppressé, je respire avec peine — bientôt une partie de ces maux vont cesser, bientôt, du moins je l'espère, la douce

amitié me consolera des peines de l'amour.

O toi que j'offense peut-être par mes plaintes Dieu des plaisirs, divinité de mes ancêtres, dis-moi par quel crime j'ai mérité ta colère? Ne régnerois-tu point sur ces climats malheureux et seroient-ils privés des biens que tu prodigues à tes enfans.



---

*Lettre onzieme.*Z E Ï R à Z U L I C A.

---

Non ma Zulica, non je ne m'étois pas trompé, les François rendent hommage ainsi que nous au Dieu des plaisirs, ces alcoves solitaires, ces voluptueux réduits, qui en se derobant aux yeux semblent vous offrir une retraite sure, et tranquille, ce sont autant de temples consacrés à ses misteres. Tout parle ici de l'amour. Ces peintures que j'admirois hier avec des regards stupides, aujourd'hui ont pris de la vie, et du mouvement à mes yeux; ce sont autant de trophées élevés au tendre amour, St. Val en m'en expliquant les sujets, sourioit de la joie que je témoignois à chaque nouvelle découverte, qui paroissoit rapprocher les mœurs françoises des nôtres.

Après qu'il eut contenté ma curiosité sur bien des sujets, apprenés moi

donc, lui dis-je, pourquoi les femmes s'offensent ici de ce qui les honore le plus à Taïti? Elles ne s'en offensent point, Zeïr, me répondit-il, mais elles sont forcées de le feindre pour éviter le mépris que l'opinion publique imprime sur celles qui sont trop faciles à nous accorder ce que nous désirons le plus; c'est un raffinement de volupté plus que de tyrannie, qui tourne au profit des deux sexes: Croïés moi, Zeïr, cet obstacle loin d'en être un à notre bonheur l'anime et le fixe, votre facile félicité ne vaut point ce passage continuel de la crainte à l'espérance et de l'espérance au bonheur.

J'admire la simplicité de vos mœurs, je les crois propres à entretenir cette douce égalité d'ame qui seroit le bonheur, si l'homme pouvoit être content de son sort; mais cette inquiétude qui lui est naturelle prouve que son cœur veut être remué, et que les passions lui sont nécessaires.

Ce



Ce sont elles qui diversement excitées produisent chés nous ces vertus que vous admirez et ces talens qui vous étonnent, elles seules peuvent nous élever au dessus de nous-mêmes.

Le premier état de l'homme est l'ignorance, et la stupidité, dans cet état semblable aux brutes, il ne connoit que les plus urgents besoins de la nature, et ces besoins satisfaits il n'a plus ni peines, ni plaisirs.

Le second degré des connoissances humaines est celui où vous êtes parvenus; quelques passions douces occupent votre vie, le repos la remplit, et vos jours sont plutôt exempts de peines que marqués par le bonheur.

Enfin le troisieme degré est celui où nous sommes parvenus, et après lequel les hommes ont toujours retrogradés; il est un terme, au delà duquel l'on s'égare, et il est à craindre que nous n'aïons atteint ce terme.

Une délicatesse outrée annonce la décadence du goût, le génie s'éteint, le faux esprit prend sa place et prépare peu-à-peu ces bouleversemens qui font retomber les peuples les plus éclairés dans les ténèbres de l'ignorance.

Vous passerez comme nous par ces différents états, et les mœurs de votre île ne sont pas, comme vous le croîés sans doute, l'état le plus parfait de la nature; mais seulement un des périodes des différentes gradations que vous parcourrez pour parvenir au point où nous sommes, et retomber ainsi que nous dans le premier état que je vous ai dépeint.

A mesure que St. Val me parloit, une douce lumière pénétrait dans mes sens à-peu-près comme les premiers rayons du jour, lorsqu'ils viennent frapper des yeux, longtems apesantis par le sommeil.

Je l'écoutois avec avidité, il me sembloit que toutes ses paroles et les idées qu'el-

qu'elles faisoient naître dans ma tête, s'y placoient distinctement, et par ordre; profondément occupé, je l'écoutois encore qu'il avoit cessé de parler.

Eh bien Zeïr, me dit-il, qu'est devenu la joie que vous montriez tout-à-l'heure, vous aurois-je attristé quand je n'ai voulu que vous donner les moïens d'être heureux dans notre païs en vous consolant de la perte du votre: l'amitié, ce présent sacré des cieux, est-elle ignorée chés vous, n'y connoîtroit-on que les tumultueux transports de l'amour?

Non, lui répondis-je vivement, l'amitié est un sentiment aussi naturel et plus sacré encore à nos cœurs que l'amour. Mon ame, cher St. Val, a prevenu la vôtre et du moment que je vous ai vû, je vous ai souhaité ce caractère de franchise, et d'aménité, qui forme et entretient chés nous ces liaisons heureuses que le tems fortifie, et qui sont notre consolation dans l'âge qui succède à celui des amours.

St.

St. Val après m'avoir affectueusement embrassé, me fit plusieurs questions à son tour sur les mœurs de Taïti, et malgré la prévention trop marquée pour son pays, il ne put s'empêcher de s'écrier à plusieurs reprises : heureuse nation, aimable simplicité que n'est-il possible de t'allier avec ces connoissances précieuses qui embellissent notre vie ! Zeïr, me dit-il ensuite, conservez chèrement cette candeur de sentiment que vous avez apporté de votre île, et joignez-y ces agrémens que vous aimez dans les François, vous ferez par ce moïen le plus aimable et le plus heureux des hommes.

Je vous instruirai de nos mœurs, je vous dirai avec une franchise qui n'est pas permise ici, tout ce que je pense de nos loix, et les opinions de votre esprit sain et non encore asservi aux préjugés seront des traits de lumière pour le mien.

En



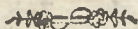
En attendant étudiés ma nation dans la partie que l'on observe le moins et qui pourtant la caractérise: C'est dans nos campagnes au milieu de ces païsans qu'on méprise qu'il faut chercher le caractère national. C'est-là que vous retrouverés la gaieté, la franchise, et la noble fierté du François. C'est sur-tout dans ces provinces reculées où les vices de la capitale n'ont pu pénétrer que vous pouvés encore voir le caractère de notre nation tel qu'il fut avant que nous eussions joint à notre légéreté naturelle, les vices de nos voisins.

Voilà ma chere Zulica une partie de ma première conversation avec cet honnête François, je t'ai pour ainsi dire copié ses propres paroles, je me les rappelle avec plaisir et je sens une joie inexprimable en songeant que tu liras ceci avec intérêt.

Je ferai exact à t'écrire le précis de nos conversations et j'y trouverai le double

ble avantage de m'instruire, et d'entretenir ce que j'aime.

Que n'es-tu ici ma bien-aimée, que ne puis-je joindre les transports de l'amour aux douceurs de l'amitié. O Zulica que je sens cruellement ta privation et que les regards de la belle Julie me dédommagent foiblement de tes naïves caresses. Adieu, Zulica, adieu, un nuage de tristesse se répand autour de moi toutes les fois que je prononce ce mot funeste.



---

*Lettre douzieme.**Z E Ï R   à   Z U L I C A.*

---

Il faut renoncer à Julie, il faut l'oublier ma Zulica, l'honneur me l'ordonne, je trahirois mon ami, je perdrois sa sœur, et je forcerois St. Val au triste devoir de m'arracher la vie si je réussissois dans le plus cher de mes souhaits!

Conçois-tu quelques choses à cet honneur bisare? Si j'aimois une autre que Julie, St. Val me serviroit au péril de ses jours; et parceque mes vœux s'adressent à une femme dont le bonheur doit lui être cher, il s'y oppose, *l'honneur le veut*, et ce barbare honneur lui prescrit de m'assassiner pour un crime dont il eut été complice, s'il eut eu une autre que sa sœur pour objet.

Chaque femme appartient ici en propre à un homme, et en se donnant à lui elle jure de renoncer à tout autre

tre amour : Caprices, mauvais traitemens, violation du même serment de la part de son époux, rien ne peut la relever de cette indiscrete promesse : les filles qui ne l'ont point encore faites, doivent se conserver pour celui que leurs parens leur destine, car le plus souvent elles ne le choisissent pas.

Si avant d'être engagées on peut les convaincre d'avoir eu un amant, elles demeurent sans état et vouées au mépris public.

Ne crois pas que des loix si sévères soient pour cela mieux observées, on les viole tous les jours, au péril des plus grands malheurs. La nature victorieuse triomphe de tous les obstacles, et les filles exceptées que la crainte de n'avoir point d'époux retient presque toujours, les femmes sont ici aussi faciles qu'à Taïti.

J'ai l'obligation de cette découverte à St. Val, tout le secret consiste dans beaucoup de discretion de la part de l'amant,  
et



et l'art de persuader à sa maîtresse que ce n'est qu'à l'amour qu'elle cède. J'ai remarqué à la gloire des François que plus délicats que nous ils veulent être aimés pour eux-mêmes, ils savent peu de gré à une femme voluptueuse d'avoir cédé à l'attrait du plaisir. L'inconstance est aussi un crime, mais ce n'est que pour les femmes; les hommes se sont réservé autant de liberté que nous, non par la loi, mais par l'opinion bien plus forte qu'elle. Ils n'ont qu'une femme, mais ils peuvent changer de maîtresse à leur gré sans qu'on en glose, pourvu qu'ils gardent certains ménagemens d'usage, et une sorte de silence après la rupture qui est un aveu tacite d'un bonheur qu'on est convenu de ne pas publier; en général malgré les égards qu'on témoigne ici aux femmes, elles y paroissent uniquement destinées au bonheur des hommes et l'on voit que les loix ont cherché à tirer d'elles tout le parti d'utilité ou de plaisir qui

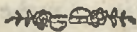
pouvoit convenir au bien-être de l'autre sexe.

Elles s'en apperçoivent et on les en console par une espèce de souveraineté dont elles abusent, dit-on, souvent; en vérité, toutes ces nouveautés m'amuse et sans la clause cruelle de renoncer à Julie, je me rejouirois de la singularité de ces usages: ils ont, comme dit St. Val, je ne sçais quoi de piquant que je ne connus jamais. Plus je réfléchis et plus je vois que la sincérité n'est pas une vertu de ce païs, et qu'il faut nécessairement y être faux avec ses meilleurs amis.

Quelque éloignement que j'aie pour la dissimulation je ne sçauois m'empêcher de me repentir d'avoir fait à St. Val l'aveu de mon amour pour sa sœur, j'aurois dû ne croire qu'à elle, j'ai perdu par ma faute une victoire que ses yeux me promettoient: d'un autre côté, s'il est vrai que je l'exposasse à quelques périls, eussai-je voulu d'un bonheur qui lui eut coûté le repos de sa vie? Je te dirai

dirai plus; depuis que par le moïen de St. Val j'ai eu lieu de me convaincre que les Françoises seroient bien-tôt accoûtumées à nos mœurs, j'ai moins d'amour pour Julie, ses yeux me paroissent aussi beaux, mais ils me semblent dépourvus de cette voluptueuse langueur que j'ai retrouvé dans quelque-une de mes nouvelles connoissances.

Je ne sçais si c'est une ruse de St. Val pour me faire oublier sa sœur, mais elle ne pouvoit être plus obligeante et je suis résolu de lui faire le sacrifice entier de mon goût pour Julie. Que ne puis-je oublier à tes pieds tous les chagrins que m'a déjà causé cette fiere et singuliere beauté.



*Lettre treizieme.*

ZEÏR à ZULICA.

Est-ce de l'amour, est-ce de la folie? Ecoute Zulica et juge de ce bizarre sentiment par les effets qu'il peut produire?

Julie, que je négligeois depuis quelque tems, piquée de mon indifférence, a mis en usage pour me ramener à elle, cet art qu'une femme de ce país n'emploie jamais inutilement. Je n'avois que trop de penchant à succomber; promesses, devoir, crainte, tout avoit disparu. J'étois à ses pieds dans un de ces momens heureux que les femmes savent ici prolonger par une molle résistance qui vous fait cent fois toucher au bonheur avant de l'atteindre. Déjà accoutumé aux usages du país je menageois la délicatesse de Julie. Lorsqu'une colere égale à la première vint encore m'arrâcher à ce délire,



délire. Outré de me voir une seconde fois le jouet d'un enfant, le dépit me fit oublier ce que je lui devois, je lui demandai assés durement ce qu'elle prétendoit donc faire de moi? Mon amant, me répondit-elle froidement, et du ton dont on diroit la chose du monde la plus indifférente; mais un amant délicat et respectueux qui n'exigeat d'autres preuves de ma tendresse que l'assurance que je veux bien lui en donner, et qui me méprisât même si j'étois un jour assés foible pour lui en donner d'autres. Un amant qui mit tout son bonheur dans l'union de nos ames et réalisât pour moi cet état d'enchantement dont je me suis fait l'idée.

Dites cet état de folie, s'écria St. Val en ouvrant brusquement la porte et la regardant avec un souris moqueur: en vérité Julie, continua-t-il, je suis aussi étonné de vos extravagantes idées que de l'oubli que vous faites de tout ce que vous vous devés. Et vous, me dit-il assés

séchement, vous que je croiois mon ami, vous avés donc oublié les promesses que vous m'aviés fait et trompé ma confiance ?

J'étois aussi confus que Julie et je me sentoie plus coupable, mais incapable d'avoir recours à la feinte, j'avouai mes torts avec une franchise qui désarmâ St. Val. Je connois la force des passions, me dit-il, et l'empire qu'elles peuvent prendre sur l'homme le plus vertueux ; mais vous Julie, vous dont l'ame ne participe point aux sensations de votre tête, comment avés-vous pu de sang froid préméditer votre deshonneur ? Fille sans principes, ou amante sans foi, comment avés-vous pu envisager ou votre honte ou le supplice de celui que vous aimés ?

Julie sanglotoit, la colere étoit peinte sur son beau visage et la defiguroit, elle avoit peine à articuler quelques mots ; St. Val, touché de sa douleur, s'approcha d'elle, et voulût lui parler avec plus  
de

de douceur, mais cette fille extrême en tous ses sentimens le répoussa avec hauteur, allés Monsieur, lui dit-elle, votre sèche reprimande ne sortira point de mon Esprit; mon ame pure comme le jour qui m'éclaire, ne se sent point flétrie par vos odieux soupçons: oui j'aime Zeïr, je le lui ai dit, je vous le répète; mais cet amour n'a pas couté un remord à ma vertu.

Heureux de mon sort, aïant une souveraine horreur pour m'assujettir à un homme en me mariant, j'étois décidée à faire mon bonheur d'une tendresse qui eut toujours été innocente, si l'on m'eût aimée comme je voulois, et croïois l'être.

Tout est changé pour moi, je vois que tous les hommes se ressemblent et je les méprise, je renonce à un monde, dont le faux éclat ne me séduisit jamais, dès demain un cloître me sauvera la honte de rougir à vos yeux et la douleur de voir quelqu'un qui n'a pas senti le prix

du cœur que je lui offrois. A ces mots Julie sortit malgré les instances de son frere.

En vérité, me dit St. Val, plus l'on s'éloigne de la nature et plus l'on s'égare, voilà le fruit des sévères leçons que l'on a donné à Julie et des extravagantes romans qu'on lui a laissé lire. A force de parler de devoir et d'honneur à nos jeunes filles l'on exalte leurs têtes et l'on fomenté en elles une sensibilité factice qui fait le malheur de leur vie et le tourment de ceux qui les entourent. On leur a donné tant de leçons jusqu'ici sur la nécessité de n'avoir point d'amour, ne leur en donnera-t-on jamais sur la façon de se conduire quand elles en ont? J'ai eu, ajouta-t-il, une maîtresse du caractère de Julie: après deux ans d'assiduités j'en obtins enfin le prix de ma constance, mais mon bonheur lui coûta tant de l'armes, que le prémiér jour de ma félicité en fut aussi le dernier.

J'ai



J'ai juré de fuir à jamais ces caractères romanesques, auxquels le ciel semble n'avoir accordé que le ton de s'affliger.

Il me semble, dis-je à St. Val, qu'une maîtresse de ce caractère n'en est plus une, c'est une âme tendre, dont la présence nous est agréable et à laquelle il est doux de conter son bonheur.

Détrompés vous Zeïr, me dit-il, ce sont les plus exigeantes, et les plus jalouses de toutes les femmes; n'aimant qu'elles mêmes, c'est à leur orgueil plus qu'à la vertu qu'elles font le sacrifice des plus doux mouvemens de la nature et du supplice de leur amant; vaines d'une ardeur qu'elles savent entretenir par une espérance bien menagée, elles comptent leurs triomphes par les pleurs qu'elles nous font répandre; et cependant Zeïr, voilà les femmes qu'on honore, voilà celles que les mères proposent ici pour modèles à leur filles, celles qui sont les plus heureuses et souvent les mieux aimées.

Je souhaite que vous ne tombiés jamais entre les mains d'une de ces dangereuses Sirenes, et sur-tout qu'elle ne joigne pas le manège de la coquetterie à l'art d'être maîtresse de ses sens! Julie n'est que romanesque, c'est la nature qui prend le change et le besoin d'aimer qui se fait sentir en elle avant d'avoir un amant. Je me reproche de l'avoir traitée avec trop de sévérité, il faut tout craindre de ces caractères extrêmes, je serois sur-tout inconsolable si un moment de dépit l'engageoit à s'enterrer dans un cloître.

Donnés moi, dis-je à St. Val, une idée de ces retraites dont j'ai entendu parler tantôt avec admiration, tantôt avec mépris. Tel est, me répondit-il, le caractère de notre nation — tel blâme ce qu'un autre approuve, chacun ne suit que ses propres idées, et la raison qui devrait être une, prend ici la forme, et la teinte des différentes opinions. Nos écrits sur-tout portent l'empreinte de cette inégalité.

La

La religion est le grand sujet de nos éternelles disputes, car quoiqu'assujettis à la même croïance, la nation est cependant composée de trois sortes de gens : ceux qui croient de bonne foi, et le nombre en est petit. Ceux qui par état paroissent croire, et ceux enfin qui font profession de ne rien croire du tout.

La première classe pourroit se diviser encore en une infinité d'autres qu'il seroit trop long de vous détailler, c'est ce qu'on appelle *les devots*; parmi ceux-là il y en a beaucoup qui affectionnent particulièrement une vertu et négligent toutes les autres; c'est-à-dire, qu'il feront l'aumône, qu'ils se priveront d'une partie de leur bien pour secourir l'indigent, mais en même tems il ne se feront nul scrupule de se procurer les moïens de satisfaire à leur libéralité par les voies les plus illicites sous le specieux prétexte qu'ils font un bon usage de leurs richesses, d'autres qui peu propres aux plaisirs de l'amour déclament contre cette passion,

passion, tandis qu'ils se livrent à des goûts plus chers à leurs cœurs, et plus pernicieux que ceux qu'ils condamnent, enfin il est rare qu'on trouve dans cette classe un vrai homme de bien.

La seconde est composée des ecclésiastiques, des magistrats, et des gens, qui par leurs places doivent l'exemple au peuple, parmi ceux-là, il s'en trouve des très estimables qui sçachant distinguer des opinions utiles de celles qui ne sont qu'absurdes, tolèrent par une vertueuse indulgence quelques abus pour ne pas nécessiter des crimes. Ceux au contraire qu'un intérêt particulier rend bassement hypocrites, usent durement du pouvoir que la loi leur confie, pour sonder jusque dans les replis des consciences, et tourmenter ceux que leur ministère expose au malheur de dependre d'eux.

La troisieme classe enfin est composée des sçavans, des beaux esprits,  
et



et de ce qu'on nomme généralement *philosophes*; ceux-ci seulement d'accord sur l'incrédulité, ont autant de diverses opinions que leur intérêt ou l'envie de démentir un de leur confreres peut leur en suggérer.

N'estimant qu'eux et leur savoir ils ne respectent ni loix, ni mœurs, ni souverain, ni religion. Si quelques fois le gouvernement sévit contre leur audace, la punition consiste à condamner le livre au feu, tandis que l'on pensionne l'auteur.

Voilà mon cher Zeïr une legere esquisse du caractere de ma nation: la légèreté, l'inconséquence, en sont le fond; mais la bonté, la franchise et sur-tout l'honneur contrebalancent ces vices, et rendent le François à l'âge de maturité, le plus aimable des Européens.

Après ce que je viens de vous dire vous concevés facilement la source des différentes opinions que vous avés remarqué au sujet de ces cloîtres qui  
rece-

recelent la plus belle jeunesse du païs; l'origine de ces institutions, ouvrage du fanatisme, entretenu par la politique, seroit trop long à vous détailler; il faut d'ailleurs connoître la constitution du royaume, pour bien concevoir l'espece d'utilité que l'état croit trouver dans leur conservation. Quelque jour nous pourrions revenir sur cette matiere, en attendant je cours dissuader ma sœur de l'horrible dessein de s'ensévelir toute vive, et empêcher que ce projet ne vienne à la connoissance de Madame de St. Val, qui ne manqueroit pas d'y donner les mains pour plusieurs raisons, dont il en est une que vous n'ignorez pas. St. Val m'a regardé finement en achevant ces mots et m'a quitté.

Qu'il devine s'il peut, quand à moi je me suis bien promis de ne plus le choisir pour confident, quand mes amours auront pour objet quelqu'un de sa famille. Le sort de Julie m'inquiete, je n'aurai l'ame tranquille, que quand je la  
sçau-

ſçaurai pleinement diſſuadée de ſon finiſtre projet. Tu frémirois pour elle ſi tu ſçavois ce que c'eſt que ces pieuſes priſons qu'on nomme ici *Cloîtres*.

L'on y vit ſeparé du reſte des humains et l'on s'engage en y entrant par un redoutable ſeriment de renoncer au plus doux vœux de la nature, de reprimer les mouvemens d'un tendre cœur, comme autant de crimes, l'on jure de ne plus rien aimer, Zulica conçois-tu de tourment pareil? — Adieu ma tendre amie, j'oublie tous mes maux en t'écrivant, mais la reflexion cruelle vient m'arracher à cet éclair de félicité. Un vaiſſeau qui met à la voile ſe charge de mes dernieres Lettres, les premières doivent déjà t'être parvenues. Elles feront un inſtant dans tes belles mains, tes yeux daigneront en fixer les caractères. Ah Zulica que ton amant envie leur ſort et que le ſien eſt affreux loin de toi.

---

*Lettre quatorzieme.*ZULICA à ZEÏR.

---

Que tout le plaisir que j'ai éprouvé à la lecture de tes Lettres mon bien-aimé puisse passer dans ton ame quand tu liras ceci; un saisissement délicieux a si violement agité mon ame lorsqu'on m'a remis ce précieux paquet que mes forces m'ont abandonnée, et que j'ai été plusieurs instans sans pouvoir en briser le cachet. Idole de mon cœur jamais ta présence chérie ne fit couler un plaisir si vif dans mon ame que la vue de ces caractères sacrés qui m'assurent de ton existence et de ton amour. Avare de mon bonheur j'ai lû lentement chacune de tes lettres et par un sentiment contraire j'aurois voulu pouvoir en parcourir toutes les lignes à la fois, quoique je craignisse d'en avoir trop t ôt achevé la lecture.

Elles



Elles sont à présent sous mes yeux, j'en relis chaque mot, j'en étudie chaque expression; les plus tendres, celles qui m'assurent de ton amour, sont celles que j'ai le mieux retenues. Ah Zeïr! elles ne s'effaceront point de mon ame; ce que tu me dis de tes peines ne m'intéresse pas moins vivement, je hais ta Julie pour avoir refusé de faire ton bonheur. Zeïr que n'a-t-elle mon ame, \*) tant d'amour te rendroit sans doute heureux! cependant il faut que je te l'avoue avec cette franchise qui ne me permet pas de te cacher le moindre de mes sentimens; par un mouvement que je ne puis définir, quelque cher que me soit ton bonheur, quoique je fusse prête à sacrifier ma vie pour l'assurer, je serois fâchée qu'une autre peut t'aimer autant que moi, je me plais à disputer cet avantage.

\*) Tant de générosité doit étonner nos Européennes, je crois cependant cet amour de tous pays.

tage à toutes mes compagnes, et je ferois au désespoir si j'avois ainsi qu'elles faculté de goûter du plaisir loin de mon amant. Pour toi Zeïr sois heureux, sois le autant que tu pourras l'être, ne pense même à Zulica qu'autant que son idée portera à ton ame une sensation agréable, songe seulement quelques fois qu'au milieu de ces femmes qui s'empresferont sans doute de faire ton bonheur, aucune ne t'aimera comme elle.

J'ai lû avec intérêt les détails que tu me donnes au sujet des mœurs françoises, je trouve ainsi que toi ce peuple aimable, mais je le crois faux. S'il ne pouvoit que gagner à être connu, pourquoi ne se montreroit-il pas tel qu'il est? Cette dissimulation m'est suspecte, Zeïr conserve ta simplicité, l'honnêteté de ton ame, va, ces sentimens sont de tous les païs.

Les François qui sont dans notre île, ces hommes si prompts à ridiculiser tout ce qui n'est point — eux respectent  
notre

notre innocence et envient notre bonheur. Quoiqu'en dise St. Val, pourquoi, s'ils avoient atteint l'état de perfection, une inquiétude involontaire les forceroit-elle à retrograder? Ses maximes sur le bonheur me semblent également fausses : j'en appelle à toi-même, n'étois-tu pas plus satisfait ici où tout t'offroit une félicité paisible que tu ne l'es en France, où le plaisir qu'on te présente fuit et t'échappe quand tu crois le saisir.

N'est-ce pas plutôt l'impossibilité d'être heureux, jointe à l'envie de le devenir qui produit chés les François cette inquiétude perpétuelle?

Quand on est content de son fort, on n'est pas pressé d'en changer : tu te citeras pour exemple et tu n'auras pas raison pour cela : Zeïr, quand tu voulus quitter ce país, sans doute tu n'étois pas heureux, un désir curieux de t'instruire avoit pris dans ton cœur la place de cet amour tendre qui le remplissoit avant. Il falloit me résoudre à te voir vivre

triste et mecontent près de moi ou consentir à ton départ.

Ton bonheur avoit cessé, je renonçai au mien dans l'espoir de te le rendre. La nature m'a appris que la suprême félicité consistoit uniquement dans la facilité de satisfaire ses desirs; apparemment que les François ont eu l'imprudence d'en irriter trop à la fois dans leur cœur, et qu'ils n'ont pas songé aux moyens de les satisfaire.

Moi qui n'en connus jamais d'autre que celui de te posséder, j'ai tout perdu en te voyant t'éloigner de moi, et si je puis quelques fois prendre le changé et goûter quelques instans de plaisir, ce n'est plus que par des objets relatifs à ta propre satisfaction.

Non obstant ce que je viens de te dire, j'aime le caractère de St. Val, et je me réjouis de le savoir ton ami. Zeïr, mon cher Zeïr, rien de ce qui t'est cher peut-il m'être indifférent. Si ta jolie Françoisse cesse de te tourmenter, je l'aimerai

rai



rai aussi. Privée de toi, doux charme de ma vie, j'ai mis mon bonheur dans le tien, et je serai heureuse ou misérable à proportion que tu seras l'un ou l'autre.

Je n'aime pas Madame de St. Val; une femme insensible aux plus doux mouvemens de la nature n'est pas digne de sentir l'amour. Elle doit d'ailleurs avoir passé l'âge où on l'inspire, que veux-tu faire d'elle? Et puis, si ce sentiment est un crime en France et qu'il plonge les femmes dans de si grands malheurs, ne manques-tu pas plus essentiellement à St. Val dans la personne de sa mere que dans celle de sa sœur? Encore un mot Zeir, si St. Val est ton ami, comment peux-tu te résoudre à seindre avec lui et à lui cacher quelque chose pour en faire une qui doit l'offenser; seroit-ce ainsi qu'on aime au païs où tu vis? Ces reflexions m'attristent, ô bon Zeir, suis ces mœurs qui indifférentes, sans doute, pour les naturels du païs, sont peut-être aussi dangereuses pour toi

que l'air pur de notre île l'est aux étrangers qui se livrent inconsidérément aux plaisirs qu'on y goûte.

Ne trouves-tu pas cette lettre plus facile que celles que je t'ai déjà écrites ? L'étude presque continuelle que j'ai fait depuis ton départ de la langue des François me l'a rendue aussi familière que la mienne, cependant soit, comme tu dis, prévention, soit ignorance des termes, il me semble aussi que cette langue si abondante, si claire quand il ne s'agit que de t'expliquer les idées qui naissent dans mon esprit, devient sèche et stérile quand je veux t'exprimer les sentimens de mon cœur.

Le feu qui consume mon ame ne coule point dans mes expressions, je suis affligée de te dire si mal que *je t'aime* quand je le sens si bien.

J'écris ces mots mille fois dans la journée, mes larmes l'effacent autant de fois, je l'écris encore, et des pleurs nouveaux coulent de mes yeux. Mes

jours

jours se passent dans cette triste occupation, et la nuit un sommeil pénible m'offre ton image. Non plus comme autre fois heureuse et satisfaite, me remerciant de ton bonheur ou le sollicitant encore, mais baignée de larmes et t'arrachant de mes bras comme le jour cruel où je vis s'éloigner de moi le navire fatal qui emportoit mon espoir et ma joie.

Tels sont loin de toi, mon cher Zeïr, et mes jours, et mes nuits; ne me souhaite plus le bonheur, toi seul peux me le rendre. J'attendrai patiemment ton retour, j'aurai le courage de ne le point solliciter, si tu te plais dans les heureuses contrées qui te possèdent; mais jusqu'au moment où mes yeux reverront les tiens, le sourire de la joie n'habitera pas sur mes lèvres.

Adieu, puisse l'Etre bienfaisant que j'implore donner mon ame à toutes celles que tu choisiras pour lui rendre hommage, quant à moi mes pleurs l'offenseroient au sein des plaisirs, je renonce à

ses dons qui me furent sacrés tant que tu  
pouvois me les rendre chers, et je n'irai  
disputer le prix de la beauté que quand  
mon amant pourra me le donner. . . .  
Ah Zeïr mon cher Zeïr!





---

*Lettre quinzieme.*ZEÏR à ZULICA.

---

Il n'a pas encore reçu la précédente.

C'en est fait, l'infortunée Julie, fidelle à ses indiscrettes promesses — vient de quitter un monde, dont elle eut fait l'ornement. Son frere au désespoir de cette étrange et trop précipitée resolution a mis tout en usage pour la fléchir, elle a obstinément refusé de le voir ainsi que moi, et sa barbare mere a prêté les mains avec joie à ses desseins. Je me reproche mon amour et j'en detesterai à jamais les suites malheureuses, St. Val se repent de sa sévérité, et peu s'en faut qu'il ne me fasse un crime de mon indiscrete confidence pour Julie; afin de s'ôter à elle même les moïens de changer, et à nous ceux de la fléchir, elle a demandé la dispense des épreuves usitées

en pareil cas, et sa dénaturée mere qui pouvoit seule reclamer contre cette précipitation allegue pour prétexte de sa coupable indifférence sa soumission au volonte de Dieu. Oui ma Zulica ce peuple si doux qui a la méchanceté en horreur, c'est fait un tiran de la divinité qu'il sert.

On la représente aux jeunes gens avide de sang et de larmes, jalouse de leur bonheur et leur defendant d'une voix sévère tous ces plaisirs dont elle mit l'attrait dans leurs cœurs.

La credulité naturelle à l'homme prend le teint des différents esprits, et multiplie ici les châtimens sans prévenir les crimes, les cloîtres sont peuplés de ces innocentes victimes d'un zèle indiscret.

La superstition les y conduit, la loi les y retient; et cette loi favorable à l'ambition des parens, leur donne la facilité de sacrifier plusieurs de leurs enfans à l'espoir de faire à un seul une fortune considerable.

Je

Je connois peu encore ces institutions, mais tout ce que j'en apprens revolte mon ame et la pénètre d'horreur, en recevant les jeunes filles qui se destinent à l'état *des vierges du Seigneur*. On leur fait faire le serment affreux de renoncer à tout et à elles-mêmes.

Etrangères à leur patrie, perdant le plaisir d'aimer leurs semblables, le bonheur plus grand encore de leur être utile, on les condamne à demander pardon à Dieu des crimes qu'elles n'ont point commis dans les langueurs d'une mort anticipée. Ah Zulica, est-ce là ce peuple hardi qui sçait commander aux Etemens et pénétrer jusque dans nos climats reculés en dépit des mers orageuses qui nous séparent? Sont celà ces hommes qui sçavent mesurer les cieux et demander compte à la terre de ses mouvemens?

Quel mélange de grandeur et de bassesse, d'inconséquence et de raison, ou plutôt quelle mollesse d'ame, car je le vois, je le sens, la moitié de la nation gémit

gémît de ces abus sans avoir la force de s'élever contre. C'est un vieux arbre qu'on voudroit abâtre, mais personne n'a le courage de tenir la coignée.

Je n'ose questionner St. Val, c'est aggraver ses douleurs et rappeler mon crime. — Cependant qu'ai-je fait que je doive me reprocher? J'ai dit à une fille aimable qu'elle l'étoit; j'ai désiré le prix d'un sentiment qu'elle m'a paru partager, un usage cruel me fit abandonner cet espoir, et cette Julie qui devoit me savoir gré de ma soumission m'en punit aujourd'hui en me reprochant ma froideur, St. Val me rend responsable des extravagances de sa sœur, sa mere s'offense de ma tristesse, et pour comble de maux mon propre cœur m'accuse de tous ceux auxquels j'ai livré mes amis. — St. Val me fait appeller, peut-être apprendrai-je quelque heureuse nouvelle. Adieu Zulica, jamais mon cœur ne fut plus agité.

*Lettre*



---

*Lettre seizieme.*ZEÏR à ZULICA.

---

Il n'y a plus d'espoir, le fatal serment est prononcé, j'ai vû Julie, mais une barriere éternelle est élevée entre nous. Ah Zulica, qu'elle étoit belle le jour qu'elle a consommé ce funeste sacrifice. La veille, c'étoit le jour où St. Val me faisoit appeller, je fus forcé d'interrompre ma lettre, il me remit un billet de sa part qui contenoit ce peu de lignes :

„Si vous voulés demain accompagner mon frere et ma mere au couvent de . . . vous m'y verrés réparer une faute dont je n'ai point assés de vertu pour me repentir, mais dont j'aurai le courage de me punir.“

Un tremblement universel me saisit en achevant ce billet, je le remis à St. Val, qui par la tournure de sa lettre

se doutoit de ce qu'il pouvoit contenir, il le lut et me regardant plus tranquillement que je ne l'aurois imaginé, soit qu'il eut pitié de mon état, ou que l'amitié l'emportât dans cet instant sur la tendresse fraternelle, il m'embrassa avec bonté et me consolant lui-même, Zeïr, me dit-il, il faut oublier, vous une maîtresse qui ne pouvoit que vous rendre malheureux, et moi une sœur que son extravagance rend presque digne de son sort, où je m'y connois peu ou Julie a un de ces caracteres chimeriques qui ne sont pas faits pour le monde. Peut-être trouvera-t-elle dans l'état qu'elle choisit le genre de bonheur qui lui est propre.

La piété remplira son cœur tendre, et la dévotion fixera cette tête exaltée, je lui procurerai au surplus tout ce qui pourra contribuer à rendre sa retraite supportable; mais vous, vous sentés vous le courage d'assister à la cérémonie où elle vous invite, serés vous assés maî-

tre

tre de vous pour respecter le lieu et les témoins de ce douloureux sacrifice?

J'assurai St. Val que je serois attentif à cacher tous les mouvemens, qui sans doute déchireroient mon ame et que je répondois de ma fermeté quoiqu'il put arriver.

Ce tendre frere qu'un reste d'espoir animoit encore, ne voulut point attendre sa mere qui devoit aussi se trouver à la cérémonie et conduire la victime à l'autel. Nous partîmes donc de grand matin et nous rendîmes au couvent de Julie. Aïant demandé à la voir on nous refusa de sa part; mais St. Val aïant insisté elle lui fit enfin répondre, qu'elle consentoit à le voir seul, il fallut m'éloigner, j'entrai dans un cabinet attenant au *parloir*, c'est le nom qu'on donne à ces chambres extérieures; et je me plaçai de façon que je pouvois tout entendre sans être vû.

Julie

Julie parût, après les plus tendres démonstrations d'amitié son frere lui fit la peinture la plus effraïante de la vie qu'elle alloit embrasser. Prieres, représentations, serment de la proteger contre la tyrannie de sa mere, jusqu'au consentement tacite de ne plus s'opposer à sa passion; tout fut vainement employé de la part de ce généreux frere.

J'avoue que tant d'obstination me surprit, et m'indigna même, j'entrai brusquement dans le dessein d'éprouver une dernière fois l'ascendant de l'amour sur cet esprit fier et entêté; mais Julie qui se craignoit sans doute, m'évita en se sauvant avec précipitation dans l'intérieur du Couvent.

L'instant d'après on vint nous avertir qu'il étoit tems de nous rendre à l'église. L'on nomme ainsi le lieu consacré à la divinité. Julie y étoit déjà. Une parure des plus brillantes relevoit ses charmes, une douce modestie tempéroit l'éclat de ce regard si fier, et une teinte  
affés



assés visible de tristesse donnoit à ses yeux cette langueur que j'aime.

Peu s'en falut qu'à ce spectacle je n'oubliaffe l'univers entier pour me précipiter à ses genoux, et lui reprocher sa barbarie envers elle-même; mais la vue de son frere qui se tenoit auprès d'elle, les yeux humides de pleurs me contint.

Un homme, grotesquement vêtu, élevé au dessus de nous par une espee de trône, commença un long discours entremêlé de beaucoup de phrases prononcées dans une langue que je n'entends point, et dont personne ne se sert ici: il vanta les agrémens de la vie que Julie alloit embrasser, en homme païé, pour le faire croire, et parut ne persuader personne.

Le discours fini, Julie se leva pour s'approcher de celui qui alloit recevoir ses sermens; mais une paleur subite couvrit son teint, ses genoux plierent, elle fut obligée de s'appuyer sur son frere qui

lui donnoit la main. Cet aimable jeune homme voulut se servir de cet accident pour faire suspendre la cérémonie; mais Madame de St. Val arracha brusquement un bouquet de fleurs qui paroît le sein de Julie, en disant que c'étoit l'odeur de ces fleurs qui lui avoient porté à la tête et en même tems elle entraîna sa fille vers l'autel.

Julie la paleur de la mort sur le visage et les yeux levés au ciel y prononça d'une voix tremblante le redoutable serment qui devoit à jamais la séparer du reste des humains.

Alors les portes du couvent s'ouvrirent et Julie après avoir pour la dernière fois embrassé son frere et sa mere vit renfermer sur elle ces portes sepulcrales.

Ne me demande pas ce que je devins après ce triste spectacle, j'errai plus de deux heures comme un forcené, et St. Val après m'avoir cherché long-tems

tems me rendit enfin à moi en me disant que Julie vouloit me voir.

Malgré la résolution que j'avois prise de la fuir, je ne pus résister à l'envie de lui faire un dernier reproche, son frere à qui je dis mon intention me supplia de prendre sur moi et de n'en rien faire. Le mal est désormais sans remede, me dit-il, gardés vous de detruire des chimeres qui peuvent faire son bonheur. Il n'est plus tems de combattre l'erreur qui l'a séduite, puisse-t-elle durer autant que sa vie.

Je n'ai pas voulu lui refuser la satisfaction de vous voir pour ne pas renouveler par une privation trop dure le regret de ce qu'elle a perdu, mais j'attends de votre amitié que vous tâchiés d'éteindre en elle par une absence bien ménagée, un sentiment qui ne peut plus que la rendre misérable.

Je promis tout ce que St. Val voulut et me laissai conduire vers Julie: une robe noire, et un voile de même

couleur, c'est une piece d'étoffe très claire qui cache une partie du visage, relevoient encore l'éclat de sa peau; ce triste ajustement loin de rien dérober de ses charmes, leur prêtoit au contraire un intérêt touchant. Son frere nous avoit laissés seuls, et je ne m'en étois pas encore apperçu; mais d'inébranlables barres de fer, qui nous séparoiént, rendoient cette liberté bien inutile. Je les parcourrois dans un morne silence quand Julie le rompant me dit d'un ton de voix qui me parut calme:

Zeïr, votre émotion me touche — vous me fûtes trop cher pour que je puisse être indifférente aux marques de votre attachement; mais tout est changé pour moi, je vois aujourd'hui de sang froid le précipice dans lequel j'étois prête à tomber, et je bénis la main qui m'arrache à l'illusion qui m'avoit séduite. Le dépit m'a conduite ici, la réflexion m'y a retenue et le plus grand de mes regrets, c'est d'avoir vecû si long-

tems





tems dans un monde que j'ai toujours méprisé.

Je fixois Julie avec attention, l'air de sérénité que je voïois briller sur son visage s'étoit communiqué à mon ame, j'aurois craint de troubler par mes reproches la tranquillité que je lui supposois. Etes-vous heureuse, me contendois-je de lui demander? Oui, me répondit cette fille singulière avec une assurance que la scène de l'église sembloit démentir.

Je le souhaite, Madame, lui dis-je un peu ému, et oubliant presque à l'instant mes résolutions: Eh quoi Julie, continuai-je avec véhémence, avés-vous pu être maîtresse de vous même à ce point si vous m'aimés comme vous le dites? Mon image peut-elle être si-tôt effacée de votre cœur? Ne vous suivra-t-elle pas au fond de votre retraite pour vous reprocher mes tourmens et vos malheurs? Amante trop craintive ou plus-tôt abusée, vous avés foulé aux pieds le doux in-

flinct de la nature pour embrasser une vertu farouche.

Vous avés porté le désespoir dans le sein de votre amant desolé, d'un frere qui vous aime, sans trouver le repos que vous cherchés: Julie, est-il bien vrai qu'il n'est plus tems de vous retracter, vous ai-je pour jamais perdue . . . ? Ici les sanglots me couperent la parole, quelques pleurs que Julie cherchoit à me dérober redoublant mon désespoir, je secouai les grilles avec une fureur qui la fit tressaillir.

Il n'est que trop vrai, me dit-elle en me regardant avec tendresse, que je ne peux plus vous écouter sans crime, et que je n'aurois pas dû m'exposer à vous revoir, je me croïois moins foible et vous moins touché — — Peut-être ne ferois-je pas ici, si j'avois été aussi convaincue de votre amour que je le suis dans ce moment, je n'en bénis pas moins l'erreur qui m'y a conduite, dans nos  
princi-

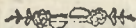
principes nous ne pouvions que nous rendre mutuellement malheureux.

Oubliés moi, et ne cherchés plus à me voir, c'est la seule et dernière preuve que je vous demande d'un sentiment qui eut dû faire mon bonheur.

J'avois eu le tems de rentrer en moi-même, j'insistai cependant sur la permission de voir Julie, elle fut inflexible. Je lui demandai sa main pour dernier gage de son amour, elle me la refusa encore, en m'assurant, qu'elle ne pouvoit sans se rendre coupable m'accorder cette légère faveur.

Je la quittai étonné de sa fermeté et le cœur navré de l'idée que je ne la verrois plus; rien ne me rassure sur le sort de cette infortunée victime de l'amour et de l'erreur. L'on dit que ces exemples ne sont pas rares et qu'il est même des filles qui trouvent dans ces retraites un bonheur qu'il est bien difficile de fixer.

Ce sentiment est maintenant bien loin de mon cœur, un vuide affreux s'y fait sentir, si j'y rappelle l'amour ce n'est que pour gémir sur le sort de Julie, ou pour pleurer ton absence. Adieu ma Zulica, adieu la maîtresse élue de mon cœur. Ah crois qu'au milieu des inquiétudes qui me devorent, ton souvenir sera toujours la plus douce de mes pensées.





---

*Lettre dix-septieme.*Z E Ï R à Z U L I C A.

---

Ta lettre, ô la plus aimable des femmes, vient de rendre la vie à mon ame abatue, j'ai lû avec respect ces caracteres chéris, fideles interprètes du plus tendre cœur qui fut jamais. Je te bénis ma Zulica pour tout le bonheur que tu as fait couler dans le mien. Ta douce voix a rendu le calme à mes sens agités et le prémier regard que je porte sur moi est un regard de confusion et de repentir.

Depuis quinze jours que j'ai perdu Julie, j'errois comme un insensé autour de sa ratraite: ni les prieres de mon ami, ni les reproches de sa mere n'ont pû m'arracher de ce funeste lieu. Ta lettre vient de me rendre à moi-même, je rougis de mon égarement, je n'a-

vois pas encore d'idée d'une pareille situation.

Mon ame peu accoutumée à des secousses si violentes n'avoit ni le pouvoir, ni la volonté de s'élever au dessus d'elle-même. L'affreuse certitude d'avoir perdu Julie, quand je respire le même air, quand pour ainsi dire je la vois, je la touche encore, et que les plus foibles barrières nous séparent, porte le désespoir dans mon cœur, et m'a fait déjà mille fois maudire ma pénible existence.

Le croiras-tu, Zulica, j'ai voulu attenter sur mes jours, où les tiens sont attachés, sans toi, sans ta douce image ton amant ne seroit plus qu'un forcené, chargé de tous les crimes.

Depuis quinze jours mon esprit n'a conçu que des projets funestes; j'ai voulu mettre le feu à l'habitation de Julie, l'enlever de ce séjour d'horreur ou mourir dans ses bras au milieu de la flamme qu'eut allumé ma coupable main.

Zulica

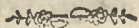
Zulica que ne puis-je fuir de ce fatal païs! l'air qu'on y respire est contagieux, mon ame épouvantée cherche en vain à se replier sur elle même, le remord y est entré avec l'idée du crime.

Je veux fuir du moins le voisinage de Julie, c'en est fait, je ne verrai plus ces murs, dont l'aspect fait bouillonner mon sang, je n'entendrai plus cette cloche funebre dont les lugubres sons reveillent la rage assoupie dans mon sein. O Zulica, que St. Val avoit raison, quel degré d'activité les passions! n'acquierent-elles pas ici par les obstacles! Cette Julie que ton souvenir seul m'eut fait oublier, que je trouvois moins belle que toi, dont je comptois les défauts, à laquelle enfin j'eusse renoncé facilement quand elle m'aimoit, aujourd'hui je donnerois ma vie, cette vie qui t'appartient puisque tu la rendis si longtems heureuse, pour la posséder un seul instant.

N'importe, je sçaurai me vaincre, puisque je me suis livré aux vices des  
Euro-

Européens, je ſçaurai imiter leurs vertus.

St. Val que j'aime, ce St. Val dont l'eſtime m'eſt ſi chere, me repete tous les jours qu'il eſt indigne d'un homme de ne ſçavoir pas commander à ſes paſſions; il me cite la fermeté de ſa ſœur, cette fermeté cruelle qui cauſe tous mes maux: eh bien, j'imiterai ſon exemple, j'acquerrai des vertus factices puis-que j'ai perdu les véritables, mais ſi l'amour eſt ici un crime — jamais ma Zulica, non jamais ton amant ne voudra s'en corriger.





---

*Lettre dix-huitieme.*Z E Ï R à Z U L I C A.

---

Je ne suis pas consolé, mais je ne suis plus forcené. Les sages conseils de St. Val et la douce certitude d'être aimé de toi m'ont rendu la faculté d'être heureux. Je songe à mon pays, aux plaisirs que j'y ai goûté à tes innocens appas et des pleurs d'attendrissement humectent mes paupieres.

J'ai repris mon ancienne maniere de vivre, j'examine tout, je cherche à m'instruire, et l'étude rend insensiblement à mon ame le calme qu'elle avoit perdu. Nous visitons St. Val et moi toutes les campagnes des environs, la nature est ici dans toute sa pompe, elle est aussi belle et plus variée que chés nous.

La gaieté et la franchise se peignent sur le visage de ces bonnes gens. Leur joie naive, leurs danses rustiques me  
rappel-

rappellent l'aimable ingénuité de nos bons Taïtiens. Ils ne sont pas tous si heureux, ni si gais, et l'on dit que le caractère du François diffère de province à province. Ce que l'on nomme ainsi, est une portion de terre aussi grande que notre île, et l'on en compte trente deux dans le royaume, qui toutes dépendent du même maître. Quelle idée un tel état ne donne-t-il pas de la puissance de son *Eri*. \*) Chaque province a ses loix particulières et le peuple ses usages. Les habitans des provinces méridionales, c'est-à-dire, ceux qui sont plus près du soleil sont plus vifs, plus agiles et plus spirituels que le reste de la nation. On les croiroit formés d'une partie de la matière qui compose ce grand astre, leur esprit a la vivacité de son éclat et leur ame sa chaleur.

Les Etrangers se plaisent dans ce beau climat et viennent y chercher la  
santé

\*) *Eri* nom du Roi en langue Taïtienne.

santé quand il l'ont perdue. A quelques abus près je les comparerois aux nôtres, au travers de plusieurs vices, dont j'accuse leurs loix, l'on retrouve la franchise et la bonté nationale.

Leurs cœurs tendres sont susceptibles des plus vives impressions, on dit, qu'ils sont amis chauds et amans passionnés, mais la légèreté qui fait le fond du caractère françois, ternit souvent ces heureuses qualités.

Aimant leur roi jusqu'à l'enthousiasme, il n'a point dans ces états de plus zélés défenseurs, mais aussi ne trouve-t-il point de sujets plus fiers et même plus rebelles quand il veut toucher aux privilèges qu'ils se sont réservés. Les *Earracés* \*) moins durs ici, ou bien plus bornés dans leurs prérogatives, que dans le reste de l'Europe et même à Taïti, n'ont point avili la moitié de la nation; dans les tems de récoltes l'on les voit  
se

\*) *Earracés* nom des Seigneurs Taïtiens.

se mêler après les travaux avec les cultivateurs et ne pas dédaigner de partager leurs rustiques amusemens.

J'ai sous les yeux deux exemples frappant de l'influence qu'a le caractère des maîtres sur le bonheur et la vertu des vassaux: Madame de St. Val, fiere et arrogante, comme le sont, à ce qu'on dit, ceux qui ont passé leur vie à la cour, dédaignant de prendre part à rien de ce qui peut intéresser ceux qui ont le malheur de dépendre d'elle, est trompée et haïe de tous ces qui l'entourent. Ni la peur des plus sévères châtimens, qu'elle multiplie pour se faire craindre; ni la fraïeur qu'inspire sa dureté; rien ne peut empêcher les desordres qui se commettent journellement dans ses terres. Ses *Tata-cinous*, \*) malheureux et courbés sous le poid du travail maudissent sa tyrannie et l'éluent par autant de supercheries dont ils peuvent s'aviser. Son fils

au

\*) Païsans Taktiens ou plutôt vassaux.



au contraire, chargé par elle du soin d'une autre terre plus modique, par son ingénieuse bienfaisance a trouvé le moyen d'enrichir les siens en leur distribuant des travaux utiles à l'amélioration de son bien.

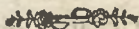
Il est un de ceux que j'ai vu se mêler le plus familièrement parmi ses bons *Towtow* \*) et chanter d'aussi bon cœur leurs innocentes chansons que les plus beaux airs de leurs *Héavas*. \*\*) Je suis à présent seul avec lui, nous avons quitté sa mere et le voisinage de Julie; la vue de cette femme dure contristoit mon ame. Je ne puis oublier la scene du bouquet, et quoique je la trouve belle encore, je doute que je sois jamais tenté de lui offrir l'hommage qu'elle paroît désirer.

Dût-

\*) Nom de gens du commun à Taïti.

\*\*) Pièces de Theatre.

Dût-elle être la première femme  
qui essuia de moi un refus, j'en de-  
mande pardon à *Eatoua*, mais tout  
mon être se revolte à l'idée de sa  
méchanceté.



---

*Lettre dix-neuvieme.*

Z E Ï R à Z U L I C A.

---

La douce paix rentre dans mon ame avec l'air pur que je respire, l'innocence et les plaisirs m'environnent, si je te possédois ma Zulica, je me croirois encore à Taïti. Madame de St. Val a consenti à mon départ à ce que je crois pour m'éloigner de sa fille, nous sommes seuls, St. Val et moi, dans cette petite terre dont je t'ai parlé. Le climat est moins brulant et le sol plus fertile que dans la province que j'ai quittée, \*) c'est le même caractère dans les habitans; mais les femmes sont plus jolies, le langage plus doux, et le patois du peuple est un jargon charmant auquel je trouve plus de molesse qu'au François. Les Languedociens

\*) Il quittoit la Provence et il étoit alors en Languedoc.

ciens ont des chansons délicieuses dans cette langue et leurs femmes ont toutes des gosiers divins. \*).

Elles sont généralement brunes comme les Taïtiennes; mais elles ont la peau incomparablement plus belle que les Provençales, qui en cela ressemblent plus à nos femmes, leur vivacité a je ne sçais quoi de tendre que je n'ai point trouvé dans la petulance marseilloise, quoique les deux Provinces se touchent. Tout diffère jusqu'à la parure des femmes, que je trouve plus élégantes: je parle de celles du peuple, car les *Tédouas* \*\*) se mettent également par tout le royaume. En vérité je suis enchanté des Languedociennes, mais malheureusement St. Val a le défolant caprice de m'interdire le commerce de ces jolies *peïssannes*, c'est le nom qu'on donne en France aux habitantes  
des

\*) Les femmes Languedociennes sont les plus agréables chanteuses de France.

\*\*) Femmes de condition.



des campagnes, avec autant de sévérité qu'il a contrarié mon goût pour Julie.

Les *Tédouas*, dit-il, ont mille moïens pour couvrir ou reparer ces tendres complaisances qu'on est convenu de regarder ici comme autant de tâches à la vie d'une femme; tandis que les païssannes n'ont d'autre bien dans leur pauvreté, que cette ignorance du plaisir que les Françoises nomment du mot générique de *vertu* et qui paroît suppléer pour elles à toutes les autres.

Admire la force des premières impressions que nous recevons dans notre enfance. St. Val pense comme moi sur l'article de l'amour, il me l'a dit et sa conduite me l'a cent fois prouvé, cependant il se prive d'une foule de plaisirs, et s'impose mille privations pénibles, par respect pour une chimere.

Cet homme si raisonnable, si sensé n'en est pas moins soumis à des opinions qu'il méprise! Quant à moi je suis résolu à suivre ses avis, et peut-être à fuir l'a-

mour tant que j'habiterai ces contrées. Ton image, ma Zulica, cette image adorée, suffira à mon cœur et désormais je veux borner mes plaisirs à l'espoir de te revoir.

Je relirai tes lettres, elles me serviront de préservatif contre les périls qui me menacent. St. Val, à qui j'ai communiqué la dernière, a été étonné qu'une Taïtienne peut s'exprimer aussi facilement dans une langue étrangère, mais ce qui m'a un peu humilié, c'est qu'il a paru encore plus surpris de la netteté, et de la justesse des idées que de la pureté du langage.

Un des défauts de ce peuple est d'être trop prevenu en faveur de lui-même; à entendre le François il n'y a que lui dans l'univers qui a saisi la vraie manière d'être; ils vous disent cela avec un ton d'assurance qui le persuade à ceux-mêmes qui sont les plus intéressés à le nier. Leurs voisins paroissent le croire, car ils les imitent en tout.

Il faut convenir que ces airs de suffisance sont accompagnés de qualités si aimables, qu'on leur pardonne ces légers ridicules presque sans s'en appercevoir.

St. Val qui pourtant est de meilleure foi sur les défauts de sa nation, m'a dit, que les autres Européens avoient des genres de ridicules à eux encore moins supportables et par dessus celui de copier les François. Il m'assure que ce goût gagne, et qu'aujourd'hui chaque peuple à force de vouloir imiter son voisin n'est plus rien par lui-même.

Béni soit cent fois l'éloignement de nos climats qui nous a permis de conserver nos saintes coutumes dans leur primitive simplicité, car je pense avec toi que nous sommes justement dans l'état où il faut demeurer pour être heureux.

Si trop d'ignorance en nous privant des commodités de la vie est nuisible aux plaisirs, trop de sçavoir l'est à coup sûr au bonheur. J'en juge par les gens qui m'entourent: je n'ai vû ici la joie naïve

et les signes de la félicité, que dans la dernière classe du peuple, parmi ceux qui sont ignorans par état. J'ai questionné les autres, je n'en ai pas trouvé un seul qui s'avouât parfaitement heureux.

Si ma mère mourait, me disait, il y a quelque tems, un *petit maître*; c'est une espèce d'homme qui paraît tenir le milieu entre les deux sexes, je serois le plus heureux des hommes, je vendrois tout ce que je possède dans la province, j'acheterois un marquisat, car il faut un titre dans le monde; et j'irois à Paris mener une vie divine, mais la vieille bonne femme avec les ménagemens qu'elle prend pour sa santé vivra encore dix ans.

Je regardai cet homme avec mépris, et m'avancant vers un autre qui paroissoit l'écouter avec le même sentiment, je lui demandai ce que c'étoit que cette légère figure? C'est, me répondit l'homme raisonnable, un fat ambitieux qui foule aux pieds les vrais biens, et se croit mal-



malheureux, parcequ'une mere sage l'empêche de courir à sa perte, l'insensé, il néglige les seuls moïens d'être heureux. Frappé de ses paroles et du ton avec lequel elles avoient été prononcées, je ne doutai point que cet homme si sage ne fût heureux et je le lui demandai avec empressement; comment, Monsieur, me dit-il, est-ce que vous ignorés que je viens de publier un livre qui a pour titre *du bonheur* et pour but de rendre tous les hommes heureux: c'est la fleur des plus excellentes maximes de l'antiquité, car je me flatte de posséder mon *Epictète* mieux qu'une personne et je travaille aujourd'hui à mettre en latin les meilleurs auteurs françois.

Je suis étranger, lui repondis-je, je n'ai point lû *Epictète*, mais vous m'obligeriez de me prêter votre ouvrage. Volontiers, me dit-il en tirant le livre de sa poche, je l'ouvris et il se mit en devoir de m'en faire remarquer les plus beaux endroits.

Un jeune homme qui nous observoit rioit malicieusement et d'un air de finesse, qui me donna envie de l'interroger à son tour. De quoi riés vous? lui demandois-je en m'aprochant de son oreille. Du plaisir que vous venés de faire à ce pauvre auteur, me dit-il, en lui demandant un ouvrage, dont personne ne veut, et qu'il vient de se ruiner pour faire imprimer.

Comment, repris-je avec étonnement, cet homme qui veut enseigner aux autres l'art d'être heureux ne l'est pas lui-même! Voulés-vous le sçavoir, repliqua le jeune homme? remettés-le sur le chapitre de son ouvrage, vous aurés le plaisir de lui voir distiller son fiel contre le genre humain.

Quelques phrases du livre et l'air soucieux de l'auteur m'avoient fait passer l'envie de le questionner, quand se rapprochant il m'en fournit l'occasion pour ainsi dire malgré moi. Eh bien Monsieur, me dit-il, comment trouvés-vous ce  
file?

stîle? Cela n'est-il pas bien frappé? L'amour de l'étude, le mépris des richesses, les dangers de la volupté — j'oserois presque dire que ces trois chapitres sont des chefs d'œuvres. Tachés en les lisant d'entrer dans mon sens, de vous pénétrer de mes idées, je suis sûr que vous en serez ravi. L'on n'écrit plus comme cela aujourd'hui, tous nos auteurs modernes se sont gâté le goût: la belle antiquité est négligée, l'on ne fait plus que des brochures licencieuses qui corrompent le cœur et énervent l'esprit. Diriez-vous qu'il ne s'est pas vendu un seul exemplaire de mon ouvrage; c'est une chose affreuse — mais j'ai une satire toute prête qui doit me venger de mon siècle, c'est un morceau de poésie achevée et justement dans le goût de Juvenal. Le préférés-vous à Perse ou bien aimés vous mieux Martial?

En vérité, lui dis-je, je ne connois pas même ces noms là. Eh qu'avés-vous donc lû, me demanda avec mépris mon  
savant

savant discoureur, est-ce que vous ne parleriez pas latin? Non Monsieur repondis-je en baissant le ton. En ce cas, ajouta-t-il avec dédain, vous n'aviés que faire de me questionner; en finissant ces mots il me tourna le dos assés brusquement; en ce moment un homme d'une figure aimable, que sa blonde chevelure éparse avec grace sur ses épaules me fit reconnoître pour un de ceux, auxquels l'administration de la justice est confiée, \*) s'offrit à ma vue. L'air d'aménité répandu sur toute sa personne, je ne sçais quoi d'obligeant dans ses manieres m'engagea à m'approcher de lui, encore affecté de l'impolitesse de mon savant, je lui demandai ce que c'étoit que cet auteur qui paroissoit si enorgueilli de sa science?

C'est un fou, me dit-il, inutile à l'état, et à charge aux Grands qu'il assomme de ses fades productions; il s'imagine

\*) Les conseillers au parlement portent en France les cheveux épars sur les épaules.



imagine que la cour lui doit de grandes récompenses quand il a chanté des actions que d'autres ont fait : qui s'occupera de lui quand on l'~~ai~~ssé dans l'oubli de dignes magistrats qui ont exposé leur vie et sacrifié leur fortune pour soutenir la cause du peuple, dont ils sont les peres. \*)

Il ne me convient pas de me citer, mais j'étois avocat général du parlement de — — j'ai perdu ma place pour ne pas me souiller d'une l'âcheté, et vous me voiez prêt à porter ma tête sur un échafaud plutôt que de me deshonnorer par une basse condescendence aux volontés de la cour. Voilà, j'ose le dire, ceux qu'il faudroit récompenser.

La fermeté du jeune magistrat me plût, et quoique je n'eusse que trop de sujet de voir par la vivacité de ses discours qu'il étoit plus content de lui que de son sort, j'admirai cette fierté mâle  
qui

\*) Les parlemens sont en France les représentans du peuple.

qui l'avoit porté à sacrifier sa fortune à la douce idée de faire son devoir dans un païs où la fortune est tout.

Tel est le propre de la force d'ame qu'elle en impose avant qu'on sache si l'action quelle nous porte à commettre est juste ou non.

Je réfléchissois à cela quand j'aperçus de nouveau celui qui avoit ri de mon premier dialogue avec l'incivil auteur, je le joignis, et la tête encore pleine de ce que venoit de me dire le magistrat, je lui avouai que j'étois frappé de son courage heroïque, et de la grandeur d'ame qu'il denotoit. Bon, me dit l'officier, car s'en étoit un, appellés vous cet entêtement grandeur d'ame? Il faut obéir à ses maîtres quand on n'a pas eu le bonheur de naître libre, et garder sa fermeté pour combattre leurs ennemis, le plus grand capitaine que la France ait produit, \*) ne s'est jamais consolé d'avoir

\*) Le grand Condé.

voir été rebelle à son roi, et trente cinq ans de repentir et de gloire n'ont point lavé sa vie de cette tâche ineffaçable.

Croïés-moi, cette révolution n'en imposera qu'aux étrangers qui ne peuvent pénétrer les raisons secrètes de cette opiniâtre résistance dont l'intérêt des peuples n'est que le prétexte et l'ambition des particuliers le motif. Ils admireront l'union de ces corps réunis pour la cause commune, parcequ'ils ignoreront les menées sourdes, les intrigues basses, que les chefs ont mis en œuvre pour exalter les jeunes têtes et les attacher à leur parti.

Pourquoi se revolte-t-on contre la prétendue basesse attachée au paiement que le roi affecte aux nouveaux magistrats, afin qu'ils rendent la justice gratis, c'est qu'il étoit plus doux de taxer soi-même ses honoraires et de juger au poid des facultés des cliens.

Sur quoi seroit fondée cette fausse délicatesse, un officier par sa naissance et ses services ne vaut-t-il pas bien un magistrat?

gisnat? Le sang qu'il verse pour sa patrie n'est-il pas aussi précieux que quelques discours qui ne sont pas toujours prononcés en faveur de l'innocence?

Cependant on nous paie et nous n'en rougissons point, souvent on nous oublie et le prix de quarante ans de travaux est une vieilleesse misérable.

En sommes-nous moins zélés pour notre souverain? Quel est l'homme de cœur qui ait refusé de suivre ses drapeaux, quelque mécontentement particulier qu'il ait pû avoir, voilà le véritable honneur. Chaque état a ses vertus: quelque sublime que soient peut-être ces caractères inflexibles, ils sont dangereux et punissables dans une monarchie.

Les parlemens ne plieront point aujourd'hui parceque le ministère est trop foible, et l'autorité royale se conservera en dépit des parlementaires, parceque dans le fait il importe peu au peuple destiné à être gouverné, que les parlemens aient plus d'autorité que le roi,

ou



ou le roi plus que les parlemens ; mais seulement que l'une de ces deux autorités ne puisse anéantir l'autre ; afin que mutuellement occupées elles n'emploient point un loisir dangereux à fouler ces peuples, aujourd'hui prétexte de ces divisions.

J'avois écouté l'officier avec attention et je penchois de son côté malgré ma prévention pour le magistrat, quand je m'avisai de lui demander s'il étoit heureux.

Comment le serois-je, me répondit-il avec vivacité ? J'ai vû dix de mes camarades passer devant moi, parce qu'un frere inhumain m'a refusé les moïens d'acheter de l'avancement. Plusieurs blessures dangereuses m'ont déjà fait craindre de mourir avant d'avoir eu l'occasion de me distinguer. Mais n'importe, mon sang est à ma patrie, et mon cœur à mon souverain malgré son ingratitude.

J'admirai la façon de penser de ce brave François, et je conclus que je ne

trouverois pas moins de mécontents dans les autres classes de l'état, puisqu'on laissoit dans l'oubli et la misere un sujet si zélé. Je le quittai en lui témoignant ce que je pensois, il me remercia avec une sensibilité qui me fit bien augurer de la bonté de son cœur et de la vérité de ce qu'il venoit de me dire. J'ai eu depuis l'occasion d'interroger beaucoup d'autres gens qui ne m'ont pas paru plus heureux, je serois tenté de croire que l'inquiétude et le mal-aise sont des propriétés du climat. Malgré cela un charme secret m'y attache, j'aime ces belles contrées et je les préférerois je crois à Taïti, si tu n'y étois encore.



---

*Lettre vingtieme.*ZULICA à ZEÏR.

---

J'ai reçu tes dernieres lettres, mon bien aimé, et un instant de joie s'est fait sentir à mon ame en apprenant que la tranquillité est rentrée dans la tienne; mais par une bisarerie inconcevable du sort qui nous poursuit il semble que mes maux augmentent à mesure que les tiens diminuent.

Au chagrin de t'avoir perdu se joignent mille desagrémens dont j'ai negligé de t'instruire, espérant que mon sort changeroit, et ne voulant pas ajoûter à tes malheurs le recit des miens. Cependant le danger augmente et dans ce péril pressant, chere ame de ma vie, je ne puis m'adresser qu'à toi pour me donner les avis qui me sont nécessaires.

Tu te souviens peut-être, Zeïr, du cruel désastre dont je t'instruisis quelque

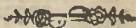
tems après ton départ, et des violences auxquelles les François se portèrent envers nos paisibles concitoïens.

Nous n'avons fait depuis que changer de tirans : les Anglois, ceux-mêmes, que nous avons recueillies dans notre île après leur naufrage, autorisés par ce premier exemple de violence ou plutôt par leur ferocité naturelle, ont tenté de renouveler ces scènes d'horreur : leur chef épris de mes foibles charmes a voulu s'autoriser des usages de Taïti pour me forcer à me donner à lui : mes larmes, ma repugnance, le serment que je t'ai fait et que je lui ai allégué, mes continuels et humilians refus, rien n'a pû rebuter sa folle passion ; ma résistance a irrité ses desirs au point qu'il m'a fait les plus effrayantes menaces.

Nos chefs épouvantés ont traité ma résolution de caprice, et m'ont durement reproché les malheurs de mes compatriotes. Tout le monde me blâme et m'abandonne, mes compagnes me raillent,  
mes



mes persécuteurs m'effraient; mais un sentiment vainqueur de toutes nos loix me fait trouver de la raison et de la justice dans ma fermeté. Cependant que de tems s'écoulera avant que je puisse avoir ta reponse! que d'outrages n'aurai-je peut-être pas éprouvé jusque là! — — Ah Zeïr! quoi qu'il m'arrive, rien ne pourra détacher mon ame de la tienne, ce sentiment qui me fait vivre est indépendant du sort et de mes ennemis.



---

*Lettre vingt-unieme.**ZULICA à ZEÏR.*

---

C'en est fait Zeïr, la malheureuse Zulica est devenue la proie d'un monstre : ni mes cris, ni mes larmes n'ont pû toucher mes barbares compatriotes, mon innocence n'a pû me sauver de l'artifice.

Les Taïtiens ont violé envers moi toutes les loix de l'humanité, j'ai été trainée de force dans la tente de ce farouche Européen, et par un excès de lâcheté que tu auras peine à concevoir l'on m'a pour jamais livré à cet odieux tiran.

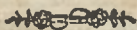
Je n'ai plus d'amis, plus de parens, plus de patrie; en un mot je ne m'appartiens plus; ah Zeïr! je suis toujours à toi, dans les fers de mon persécuteur mon ame ne subit point le joug qu'on ose lui imposer.

O qui viendra désormais à mon secours, quand mes plus chers amis m'ont abandonné . . . trahi ! Toi seul qui m'aimes encore, que ne peux-tu savoir ce que je souffre ? pourquoi m'as-tu quitté ? Tu m'aurois défendu, ou l'on ne m'eût arraché que morte de tes bras.

Que deviendras-tu quand tu apprendras mes malheurs ? Où serois-je peut-être moi-même ? Le cruel Johnston se prépare à quitter cette île barbare, il a païé ma liberté d'une partie de ses dangereux trésors et mes lâches compatriotes, séduits par de faux biens, s'applaudissent de leur trahison.

Ne reviens plus dans cette île malheureuse, tous les vices des Européens y sont entrés avec eux : la bonne foi, le désintéressement en sont bannis ; la débauche a pris la place de l'amour, et nos Dieux irrités en ont retiré les plaisirs.

C'est peut-être la dernière lettre de moi qui te parviendra — j'ignore où l'on va me conduire, je n'aurai plus la douceur de t'écrire, je ne recevrai plus tes lettres, tout m'est ravi à la fois, mais mon amour me reste. Crois que tout ce qu'il peut je le tenterai pour me réunir à toi, ou que dans quelque coin du monde que j'acheve de vivre le dernier battement de mon cœur sera pour celui qui eut son premier soupir.





---

*Lettre vingt-deuxieme.*ZEÏR à ST. VAL.

---

Nous voici dans cette ville brillante, dont je ne m'étois fait qu'une imparfaite idée. Mon ame, cher St. Val, a peine à se rendre compte des divers mouvemens qui l'agitent. Promenades, spectacles, cercles, je voudrois pouvoir tout parcourir à la fois; un enchantement perpetuel me fait douter si je dors, ou si je veille, ce tumulte en fatiguant mes yeux commence à plaire à mon cœur, vous me manqués cependant, cher Ami, et au milieu du tourbillon qui m'entraîne je regrete nos doux entretiens de T. . . nos promenades champêtres, mais sur-tout la présence de l'ami qui les embelloit. Après cet aveu sincere il faut que je vous en fasse un autre qui me coûte sans en savoir trop le motif. De mes jours je ne me sentis si ravi, si transporté que je le

fuïs de tout ce que je vois ici. Le Comte de Brujoi rit de mon embarras et de ma simplicité, tandis que je ne m'accoutûme point à l'air d'indifférence, d'ennui même qu'il conserve au milieu de ces scènes d'enchantement.

Vous même, mon ami, vous ne m'aviés pas parlé de Paris avec l'enthousiasme qu'il doit inspirer, c'est ici vraiment le centre de cette politesse que j'adore dans les François. Quelle honnêteté dans leurs manieres, quelle bienveillance dans leurs discours? Et les femmes, ah St. Val, dites moi donc si l'on a réuni tout ce qu'il y en a d'admirable dans le royaume pour en faire l'ornement de la capitale?

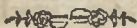
J'ai vû de belles femmes à Taïti, j'en ai vû de ravissantes dans votre Province, mais nulle part qui approchassent des Parisiennes. Outre qu'elles me paroissent toutes dans la première jeunesse, elles ont des graces qui vous ravissent

sent avant d'avoir songé à examiner, si elles étoient belles.

La seule chose qui me repugne un peu, c'est l'usage où l'on est ici, de faire de la nuit le jour. J'aime la lumière du soleil, et il me semble que ces femmes que je n'ai vû qu'aux bougies seroient cent fois plus belles au grand jour qui ne déroberoit à la vue rien de leur fraîcheur. La fleur nouvellement éclosé n'est jamais plus belle qu'aux premiers raïons du jour. \*)

Adieu mon cher St. Val, mille affaires m'empêchent de vous écrire plus longtemps, mais rien ne peut m'empêcher de dire et de sentir que vous êtes l'ami que j'aime le mieux au monde.

\*) O bon Zeïr! crains ces enchanteresses dont les cœurs sont aussi fardés que leurs visages.



---

*Lettre vingt-troisième.*

ST. VAL à ZEÏR.

---

Je reconnois à vos expressions, mon cher Zeïr, l'enthousiasme d'une imagination ardente qui embellit tout ce qu'elle touche, en prêtant aux objets qui la frappent le charme qui est en elle.

J'ai senti comme vous cette espèce de délire, les plaisirs de Paris ont séduit mon ame, comme ils enchantent la vôtre, mais l'illusion n'a pas duré, heureusement que le charme a cessé avant qu'il ne put me devenir funeste. L'amitié me donne le droit de vous avertir du danger et ma propre expérience m'en fournit les moïens.

Il m'est aisé d'appercevoir que Paris ne vous a frappé que par le côté qui devoit le moins mériter votre attention. Votre jeunesse et votre inexpérience vous  
ont



ont abusé, et vous n'avez saisi dans le monde nouveau qui vient d'être offert à vos regards, que ce qui devoit exciter votre mépris, et ce qui tôt ou tard produira en vous le dégoût.

Paris a des charmes, Zeïr, j'en suis peut-être plus convaincu que vous : il est le centre de l'esprit, des talens, de la politesse, et sur-tout des graces ; mais en revanche il est le tombeau des mœurs, et de presque toutes les vertus ; devoir, honneur, génie, tout y est moqué, ridiculisé par des hommes persifleurs qui font profession de ne rien être, et tiennent parole.

Depuis la cour jusqu'à la bourgeoisie vous trouverez une différence totale dans la maniere de penser de ces François que vous aimez dans nos Provinces. Tout parlera à vos sens, tout amusera votre esprit, rien n'intéressera votre ame jusqu'à ce que votre cœur blasé sur-tout revienne enfin aux vraies sources du bonheur.

J'ai

J'ai peine à me resoudre au rôle que je fais : votre âge demande une morale moins sèche, et mon goût me porte encore moins à devenir le précepteur de mon ami. Si j'étois avec vous, si je pouvois ou prévoir le péril ou vous y arracher, vous me trouveriez moins sévère, mais votre caractère m'effraie. C'est fait de vous, Zeïr, si vous vous livrés sans guide au torrent qui va vous entraîner.

Le Comte de Brunoi obligé par état de vivre à la cour précipitera votre ruïne par les sociétés qu'il vous donnera et que peut-être vous devés cultiver pour l'avancement de votre fortune.

Que pouvés-vous, Zeïr, contre la séduction de l'exemple, si votre cœur vous trahit et prend pour le bonheur ce qui n'en est que l'ombre.

Les femmes contribueront à vous perdre : c'est à présent plus que jamais, que vous allés retrouver la facilité Taïtienne avec cette différence que la bon-  
ne

ne foi et l'amour seront bannis de ses intrigues.

Peut-être aussi m'effraierai-je inutilement, peut-être ces plaisirs faits sans doute pour flatter vos sens, ne produiront sur vous d'autre effet que d'amuser votre jeunesse, en vous formant aux usages de notre nation. Si maître de vous, vous sçavés les goûter modérément, et séparer le danger, de ce qu'ils ont d'agréable, votre tems ne sera point inutilement employé, et vous acquerrés dans un an à Paris, ces graces, cette aisance et cette amabilité, qu'on étudie en vain ailleurs.

Soiés en garde contre vous-même dans le choix de vos sociétés; croiés peu ou point aux promesses des gens de cour, et ne vous livrés jamais à eux, soiés poli, complaisant, sans être rampant, ni souple; et souvenés-vous que si l'on peut trouver des protecteurs dans cette classe, jamais l'on n'y trouve des amis.

Poli

Poli jusqu'à l'excès avec les Etrangers, le courtisan françois ne se defait jamais avec eux d'un certain ton de supériorité que la bonne opinion de lui-même, et l'extrême splendeur de la cour à laquelle il vit, nécessite. C'est un petit dédommagement de la souplesse à laquelle il est obligé envers son maître.

Heureux Zeïr, vous êtes d'un país où point d'ambition et peu de besoins ne laissent à l'homme ni l'envie, ni la nécessité de s'informer, dans quel rang le ciel l'a fait naître; \*) une convention autorisée par un long usage a séparé chés nous les conditions; l'adresse, quelque fois le mérite, et souvent la fraude ont inégalisé les fortunes; ces distinctions différentes vous préparent un genre d'humiliation, qui pour être injuste, n'en seroit pas moins douloureux. Je ne vous crois pas assés philosophe pour vous voir de

\*) Il se trompe, il y a distinctions de rang à Taïti.



de sang froid toujours le dernier de tous et qui pis est dependant des autres.

Vous auriés beau me répéter que nourri dans d'autres principes, vous ne sentiriés pas cette fausse honte qui fait rougir chés nous celui, qui n'a rien, de recevoir la subsistance de celui qui a beaucoup. L'opinion publique fait loi dans un état policé: ce qui est généralement méprisé, est réellement méprisable et tous nos préjugés tiennent à des vertus.

Le plus laborieux fut d'abord le plus riche et le travail étant utile, la paresse fut regardée comme un vice et la pauvreté méprisée, comme en étant la preuve. L'origine des fortunes a bien changé, mais le préjugé subsiste.

Mille préjugés nouveaux se sont joints à celui-là et vous prescrivent un choix dans le genre d'état que vous devés embrasser. Resolu à vous fixer en Fran-

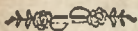
ce, le service est le plus facile, celui dont l'apprentissage vous coûtera le moins de peines, enfin c'est le chemin de l'honneur.

Les premières distinctions furent accordées au courage, à la valeur dans les combats, ou à la sagesse dans les conseils; les talens et les vertus peuvent encore mener à tout chés nous, et la prétendue philosophie qui fait mépriser des distinctions toujours précieuses, quand on les doit à son mérite, n'est point sagesse; c'est folie, ou bassesse d'ame.

Vous m'avez toujours paru porté à prendre le parti des armes, mais je crains que la dissipation à laquelle je vous vois livré, ne vous entraîne et vous fasse perdre un tems précieux.

Reflechissés, mon ami, sur ce que je viens de vous dire et repondés moi avec franchise. Quand je vous verrai occupé de quelque chose, je craindrai moins

moins pour vous des plaisirs, dont  
l'excès seul deviendrait condamnable.  
Je n'ai point encore de lettres de Zulica,  
puisse le souvenir de cette aimable fille  
vous sauver des pièges de celles de son  
sœur. Adieu, j'attendrai votre réponse  
avec une mortelle impatience.



---

*Lettre vingt-quatrième.*

ZEÏR à ST. VAL.

---

Il a un affés long intervalle entre chaque lettre de Zeïr à son Ami.

Le plaisir, cher St. Val, m'a créé une nouvelle ame, je n'existe que depuis que je suis ici. Paris est le temple du Dieu que je fers, et c'est vraiment ici que j'ai retrouvé les mœurs Taïtiennes à quelques modifications près. Pourquoi votre désolante amitié se fait-elle un jeu cruel d'empoisonner ces doux instans?

Ne sçauroit-on sans crime être heureux chés vous, et le bonheur ne vous y est-il offert sous des formes si séduisantes que pour le fouler aux pieds?

Comme je jouissois à Taïti d'un ciel pur, des dons d'un sol fertile, et des tendres empressemens d'une compagne char-



charmante, je veux jouir à Paris de tous les biens que les dieux m'y envoient.

L'amour m'offre ses plus douces faveurs; l'amitié me présente un appui, et la bienveillance de tous ceux qui m'entourent me promet des ressources assurées. Que craindrois-je pour l'avenir? Cependant pour me conformer à vos idées, et ne pas me trouver dans la dépendance de ces hommes, que vous m'avez dépeints tout autrement que je ne les trouve, j'acquiesce à la proposition que vous me faites, pour ne point être à charge à l'état que j'ai adopté pour ma patrie.

Le parti des armes est celui effectivement qui convient le plus à mon caractère, et puisque vous paroissés désirer que je m'y fixe, mandés moi, à quelles études il faut m'appliquer, vous me trouverez docile à vos avis; mais en revanche faites vous un peu de cette humeur austère, qui vous fait vous priver des plus doux plaisirs par un certain en-

thousiasme de vertu que j'admire malgré moi; mais que j'ai vû peu imiter dans votre païs même.

Que n'êtes-vous ici, mon Ami! Toute votre sagesse ne tiendrait pas contre les objets séducteurs qui nous environnent. Le Comte paroît rajeuni de dix ans. Pour moi ne me demandés ni ce que je fais, ni ce qui m'agite; car je cours comme insensé d'un objet à l'autre sans pouvoir me fixer: chaque divers spectacle me cause une émotion différente: chaque femme que je vois semble me demander une adoration: mes regards diversement attirés ne sçavent où se fixer: enfin le plus grand de mes embarras aujourd'hui est, de me trouver trop de bonheur à la fois.

Je vois ici cent jeunes gens aussi fortunés que moi, qui n'ont pas l'air aussi embarrassé de leur personne, et qui soutiennent leur félicité avec une aisance que j'envie: on dit, que quel-  
que

que tems de séjour dans la capitale, me donnera de même la facilité de me prêter à tous ces plaisirs sans en être accablé.

Bien loin, mon Ami, de penser comme vous au sujet des connoissances que m'a procuré le Comte de Bru noi, je suis persuadé que ces nouveaux amis que j'acquiers pourront un jour être très utiles à mon avancement. Il n'en est pas un qui ne m'ait offert ses bons offices auprès du Roi, et je crois que ce seroit le cas de me servir de leur médiation pour obtenir du service.

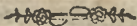
J'ai déjà fait quelques liaisons charmantes dans cette classe et soit que votre société, cher St. Val, m'ait accoutumé à vivre avec les plus aimables hommes de votre nation, ou que l'on ait de l'indulgence pour ma qualité d'étranger, il me semble que je suis avec eux aussi à mon aise que si j'y avois passé ma vie.

Les femmes contentes sans doute de l'expression vraie de mes regards et des éloges naïfs que l'enthousiasme m'arrache, paroissent encore me voir avec plus de bienveillance, et leurs yeux me paient toujours de ce que les miens leur adressent.

Mon empressement général pour toutes celles qui sont jolies, et en vérité elles me le semblent toutes, pique leur amour-propre et les rend jalouses de me fixer; c'est le contraire de chés nous, où les femmes sont plus tendres que vaines. Malgré cela je suis flatté de me trouver l'objet de tant de vœux... A propos n'avez-vous point encore de lettres pour moi? Le silence de Zulica m'inquiète. Depuis les dernières nouvelles que j'ai reçu d'elle et dont je vous fis part lorsque j'étois encore chés vous, je crains qu'elle n'ait succombé au chagrin: j'avoue, que malgré la dissipation où je vis, cette idée vient quelque fois troubler mes plaisirs. Adieu, cher Ami, je vous quitte



quitte pour joindre le Marquis de Sénac, nous avons pour ce soir une partie charmante; il m'a pris sous sa protection, et j'espère que bien-tôt je serai défait par son secours de cet air gauche que vous m'avez vous-même reproché.



---

*Lettre vingt-cinquieme.**ZEÏR à ST. VAL.*

---

**D**ites encore, mon bon Ami, que Paris est le païs de l'illusion, et reprochés-moi mon foible pour les femmes? Ou plutôt voïés l'heureux Zeïr malgré vos sinistres prédictions parvenu à un état honnête et sûr par les bontés d'une femme adorable.

L'amitié du Comte de Brunoi, le témoignage qu'il a rendu que j'étois fils d'un des préiniers chefs de notre île, n'a pas peu contribué à lever les difficultés qu'a rencontré la Duchesse de Mimieure dans l'exécution de son obligeant dessein. Mais enfin c'est à elle que je dois tout: crédit, dépense, elle n'a rien épargné, et je viens par ses soins d'obtenir une compagnie. Depuis cette étrange révolution de ma fortune, mes protecteurs  
semblent

sembler être devenus mes égaux, et il ne tient qu'à moi de protéger à mon tour ceux qui sont restés au dessous de moi.

Il me semble qu'il en va assez généralement ainsi dans votre France, et qu'il y a un mouvement continuel qui porte au haut de la roue ceux qui étoient au bas et fait également redescendre les autres.

Ce jeu du sort me paroît assez juste pour rétablir l'équilibre que vos conventions ont détruit.

Quoiqu'il en soit me voilà au haut de cette roue, sans qu'il m'en ai coûté un quart d'heure de souci; il y a plus, c'est que j'aurois païé de toute ma fortune présente les plaisirs qui m'y ont conduit. C'est-ce qui s'appelle être plus heureux que sage, me dirés - vous peut - être? N'importe, je commence à croire que le bonheur vaut mieux que la sagesse, ou qu'il en est la preuve.

La

La Duchesse de Mimieure, quoiqu'elle ne soit plus dans la première jeunesse, a conservé assés de fraîcheur pour donner de l'éclat aux plus beaux traits qui aient jamais existés : à beaucoup de graces naturelles, elle joint toutes celles que l'art de la coqueterie sçait ajouter au charme d'un joli visage, et ce talent difficile d'être belle de cent manieres différentes qu'on peut justement appeller la magie de la beauté.

Le premier jour que je la vis, toutes mes incertitudes furent fixées, toutes les femmes qui commençoient à m'intéresser, ne furent plus rien à mes yeux : cependant malgré mon attention à l'examiner, \*) j'eus le dépit de voir qu'elle ne s'étoit pas apperçue de l'impression qu'elle avoit fait sur moi, il ne me parut pas même qu'elle m'eut remarqué. Je revois le lendemain à elle cette indifférence qui ne laissoit pas que de mortifier ma vanité,

\*) A l'examiner ! Ah Zeïr, examine-t-on ce qu'on aime !



vanité, lorsque je reçus un billet de sa part qui m'ordonnoit de me rendre chés elle.

Un présentiment de mon bonheur me fit encore devancer l'heure qui m'étoit prescrite, je fus introduit mystérieusement jusqu'à son appartement, elle étoit encore dans son lit: un demi-jour, des parfums délicieux, un désordre enchanteur, tout excitoit et sembloit autoriser cette heureuse témérité, dont on fait une vertu dans mon païs, et un crime dans le vôtre. Docile aux mouvemens de mon cœur, j'osai dans cet instant être Taitien, et la Duchesse ne parut pas s'en offenser.

Cependant par un retour que je ne puis accorder avec la franchise qu'elle m'avoit montrée, elle me fit quelques reproches de ma hardiesse, je m'excusai sur nos mœurs, elle ne fût pas satisfaite, j'alléguai l'excès de mon amour, et bientôt à labri de cette nouvelle excuse je trouvai le moïen de me rendre plus coupable

pable et de faute en faute je parvins à les faire toutes pardonner.

Ce fut alors, que la Duchesse me parla de ma fortune, et des projets qu'elle avoit sur moi. Lui aiant dit mon goût pour le service, elle l'approuva. J'ai remarqué que les femmes aiment le courage, je ne sçais si c'est par un sentiment de leur foiblesse, ou par les qualités qu'il suppose.

Ma généreuse maîtresse voulant que dès lors je fusse en état de figurer dans le monde, me força d'accepter une somme d'argent considérable, quoique je l'assurasse que le Comte de Brunoi avoit jusqu'ici, et comme un pere tendre, fourni à mes besoins. Elle insista si absolument que je fus forcé de céder.

J'acceptai ses dons en silence; mais aiant apperçu sur sa toilette son portrait: ah Madame, lui dis-je en le portant à mes levres, de tous vos bienfaits voilà celui

celui qui me feroit le plus précieux, daignés me l'accorder pour prix de ma soumission à recevoir les autres.

Doucement, Zeïr, me dit la Duchesse en riant, un portrait donné n'est pas une si petite affaire : qui me répondroit de votre discretion ? — Mérités ce portrait, peut-être serois-je un jour assez bonne pour l'accorder à vos desirs.

Quoique ce refus me parut un caprice après ce qu'elle m'avoit accordé, je n'osai la presser d'avantage dans cet instant. Je l'ai obtenu depuis et vous pourrés quelque jour juger de la beauté de l'original par celle de cette imparfaite copie.

Je continue de voir assiduellement la Duchesse de Mimieure, mais toujours avec le même mystère, ce qui me fait supçonner quelque autre intelligence, quelle croit avoir intérêt de me cacher.

C'est

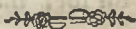
C'est aujourd'hui de ma part une simple liaison de reconnoissance qui me laisse toute ma liberté. Cependant comme la condition expresse qu'elle met à ses bontés est de renoncer à celle de toutes autres femmes, je suis forcé d'user de mystere dans mes intrigues, c'est un nouveau raffinement de plaisir dont je lui ai l'obligation. Je ne vois pas ses sociétés et les transports que sa beauté m'inspire l'empêchent d'imaginer qu'elle n'en est pas le seul objet.

Je partirai dans quelques jours pour mon régiment, mais mon absence ne sera pas longue, je reviendrai bien-tôt dans ce lieu de délices, qu'on m'assure que je ne connois pas encore. L'argent que la Duchesse me fournit m'a donné le moïen de lier mille connoissances délicieuses, et de jouir de cent plaisirs qu'on ne se peut procurer sans ce métal si nécessaire.

Adieu



Adieu, mon Ami, j'acheve à la hâte,  
car j'ai mille parties arrangées pour au-  
jourd'hui, j'ai promis en étourdi à trois  
femmes pour la même soirée — —  
mais bon ! on m'apporte un billet qui dé-  
rangera tout. Lisons.



---

*Lettre vingt-sixieme.**ZEÏR à ST. VAL.*

---

Pour la singularité du fait, il faut que je vous en fasse part. La Duchesse de Mimieure est jalouse, jalouse à la rage; ce sont des fureurs, des menaces qui feroient frémir un sot; mais qui ne m'épouvantent point.

La chose est plaisante; eh! je ne suis point jaloux moi, Madame la Duchesse, de ce grand et maigre Prince qui m'a fait me morfondre des heures entieres dans votre garde-robe; ni de cet extrait de Duc qui le remplace quelque fois; ni de cet Officier aux gardes, qui vous console de l'un et de l'autre; ni de cet Abbé musqué qui vous delasse de nous tous; vous devriés bien païer tant de complaisance d'un peu de sécurité.

Je vous avoue, mon cher St. Val, que voilà une espece de femme rare.

Son

Son goût pour les plaisirs m'avoit fait espérer de retrouver encore la tolérance Taïtienne, mais je vois bien, qu'elle n'en use que pour son compte.

Si ce n'étoit les bienfaits que je tiens d'elle, je renoncerois dans l'instant à ses bontés: jamais je ne detestai plus la gêne et jamais je n'eus plus d'occasion de faire usage de cette précieuse liberté, que ma maniere de penser me fait conserver au milieu des plus vives passions. Car dans la vérité du fait j'aime la Duchesse, et souvent au moient, où je lui suis infidele, mon cœur lui donne la préférence.

Cependant si vous connoissiez l'objet charmant qui m'attire ma disgrâce, vous voudriez l'avoir essuiée à pareil prix.

Un seul souper à fait tout ce bruit: il est vrai que j'avois promis cette soirée à la Duchesse, mais tient-on ce qu'on promet aux femmes, quand elles n'ont plus elles mêmes de promesse à vous fai-

L 2 p. 2. re?

re? \*) Séduit par cette maxime et par un de mes amis, qui n'aime pas la Duchesse, je me suis laissé conduire au sortir de l'opéra chés la du T... insensiblement j'ai oublié mes engagements, et mon ami a eu la malice de ne me les rappeler que lorsqu'il n'étoit plus tems de les remplir: à la vérité, je n'en ai pas été bien fâché, j'espérois avec quelques précautions cacher à la Duchesse l'emploi d'une soirée que je lui avois dérobée.

Apparemment que la lui aiant fait perdre, le dépit lui a fait éclairer mes actions: elle n'a été que trop bien instruite, car je viens de recevoir d'elle un billet fulminant.

J'y vais de ce pas, et à l'aide de quelques mensonges je pretends la tromper encore longtems. C'est un plaisir qu'elle m'a fait connoître, et que je vais me donner souvent grace à l'intérêt qu'elle prend à moi.

Tous

\*) Il me semble que le Taïtien est déjà bien François.



Tous mes amis disent que j'ai fait des progrès merveilleux dans cette *Scélératesse* si fort de mode à Paris et que les deux sexes se rendent si cordialement.

J'avois cru autre fois que l'amour étoit une passion: celui que j'eus pour Zulica fut longtems l'unique sentiment de mon ame, aujourd'hui je commence à m'apercevoir que ce n'est qu'un goût plus ou moins vif, plus nécessaire à nos plaisirs qu'à notre bonheur: \*) tout me confirme dans cette idée, mes nouveaux amis, vos mœurs, l'exemple de vos compatriotes, enfin ma propre expérience.

Si je songe encore quelque fois à Zulica avec émotion, c'est par un mouvement involontaire, et le souvenir de mes premières amours ne s'offre plus à mon imagination que comme l'idée d'un songe qui vous a vivement affecté.

L 3

J'écarte

\*) Quand l'amour s'éteint, le cœur se corrompt; c'est pour cela qu'il y a si peu de vraie passion dans les grandes villes.

J'écarte ces images, elles contristent mon ame au milieu de ses plaisirs — Zulica, sans doute a vaincu sa repugnance pour son nouvel amant, elle est heureuse l'aimable fille autant qu'elle mérite de l'être, du moins je le désire . . . je ne sçais trop ce que je vous écris, les reproches de la Duchesse m'ont donné de l'humeur, la comparaison de son caractère avec celui de cette fille, qui m'aima tant, reveille dans mon ame des souvenirs douloureux, et je me sens prêt à reprendre toute mon ancienne imbecilité.

Cependant quand je me confidere, quand je compare l'air aisé, que l'on me trouve aux manieres gauches et empruntées que j'avois apporté de Taïti, et dont je ne m'étois pas trop bien defait dans votre province, je ne puis m'empêcher d'admirer les changemens qui se sont faits dans toute ma personne.

Je ne sçais si je vous ai dit que je me servois des dons de la Duchesse pour acquérir

quérir des talens: j'ai pris des maîtres et le peu de tems dont je puis disposer, est employé à m'instruire.

J'avoue même que je suis quelque fois fâché, que la vie tumultueuse que je mène, me laisse aussi peu de loisir: les sciences utiles feroient une partie de mes plaisirs; en cela je suis l'exemple, j'effleure tout faute d'avoir le tems d'approfondir quelque chose.

On dit que cela suffit, je le croirois assés, si c'est sur-tout, comme il me paroît, plus pour les autres que pour soi qu'on apprend: il me semble pourtant, que ce n'est pas ainsi que vous étudiés; que pensés vous de cela? Je voudrois que vous fussiés ici, je vous consulteroïs sur mille choses que j'adopte, parce que *c'est le ton*, et qui cependant ne laissent pas de m'embarasser.

Mais je m'oublie avec vous, je ne songe pas qu'on a peut-être déjà pris

cent résolutions funestes contre moi. Quel plaisir d'aller d'un coup d'œil anéantir tous les projets d'une femme vindicative et orgueilleuse, et de méditer de nouvelles perfidies au moment où je solliciterai le pardon des premières.

Eh bien, St. Val, reconnoissés vous un compatriote, ai-je enfin saisi le caractère national? J'adore ces femmes que je trompe et désespère, \*) et maître à la fois d'elles et de moi, je porte à leur sexe en général l'hommage d'un cœur, qu'elles se disputent toutes. Oh ne craignés plus que je mette le feu à un couvent pour enlever une femme, ce sexe est ici si raisonnable que je le suis devenu à mon tour.

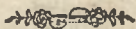
A propos de cela, que fait cette pauvre Julie? avec ses chastes distinctions  
de

\*) De telles femmes meritent bien de pareils hommages.



de l'amour animal, d'avec l'amour spirituel? La Duchesse de Mimieure a pour le moins autant d'horreur que moi pour ce dernier amour, et les femmes d'ici ne lui ressemblent pas mal sur cet article.

Il y a un affés long intervalle entre cette lettre et la reponse de St. Val.



---

*Lettre vingt-septieme.*ST. VAL à ZEÏR.

---

J'arrive d'un petit voïage et je reçois vos deux lettres qui me pénètrent à la fois de joie et de tristesse.

En me réjouissant de votre fortune, je ne puis m'empêcher de m'affliger de la voie qui vous y conduit. L'amitié vous en offroit une plus lente mais plus honnête et plus sûre : il n'est plus tems d'en parler; puisque je n'ai pas été assés heureux pour vous rendre service dans cette occasion, il ne me convient pas de blâmer ce que votre inexpérience ne rend que trop excusable.

Avec votre figure et les avantages que la nature vous a prodigués vous ne pouviés manquer de réussir à Paris. Du moins, Zeïr, daignés en croire à présent un homme dont l'amitié autorise les conseils :

feils : il faut plus de prudence pour vous maintenir dans le poste où vous êtes, qu'il n'en a fallu pour y parvenir.

Les fureurs de la Duchesse de Mimieure et ses menaces ne vous prouvent que trop, qu'elle vous regarde comme un esclave qui lui coute une partie de sa fortune.

Quoique ces sortes de femmes n'aient plus d'autres sacrifices à faire à un amant, elles n'en sont ni moins exigeantes dans les soins qu'elles prétendent, ni moins implacables quand on les offense.

La raison, l'équité, et votre propre sûreté, vous engagent à des égards envers elle : en recevant ses bienfaits vous vous êtes lié : si l'amour est libre ce n'est pas dans la circonstance où vous vous trouvez.

Un nouveau caprice vous délivrera de cette contrainte, mais croîés moi, attendés qu'elle rompe votre chaîne, vous risqueriés trop à la briser.

Si vous m'eussiez consulté sur cette liaison, je vous aurois dit, malgré l'opinion reçue au pays où vous êtes: que tout homme qui fait païer ses soins, ou toute femme qui vend ses faveurs, sont également méprisables, et si vous étiez mon compatriote, après une telle bassesse vous cesseriez d'être mon ami.

L'ignorance où vous êtes de nos usages et les exemples qui vous ont séduits, vous excusent à mes yeux, et m'autorisent à vous donner des avis qui m'aviliroient dans tout autre cas.

Menagés la Duchesse, Zeïr, évités de lui donner de l'ombrage; craignés sur-tout les indiscretions. Telle femme affiche un de ses amans par vanité et cache les autres par la même raison.

Ces dons heureux de la nature, auxquels nos femmes ainsi que les vôtres donnent la préférence, elles les trouvent suffisans pour fixer leur choix, mais non pour le justifier: souvent un amant sexagenaire joue en public un rôle dont un  
amant



amant plus jeune s'acquitte mieux en particulier.

Ce sont ces maneges qui ont produit et pour ainsi dire autorisé ces tromperies reciproques qui n'affectent plus personne, et dont on ne fait du bruit que par convenance: car rien n'est plus rare qu'une vraie passion et peut-être rien n'est moins réel que le plaisir qu'elle procure: c'est un état violent dans lequel l'ame souffre d'une maniere ou d'autre.

La meilleure preuve de ce que j'avance, c'est que l'amour heureux cesse bientôt d'être amour. Au reste, Zeïr, depuis longtems vous ne connoissés plus cet état et je vous en feliciterois, si l'objet charmant qui eut vos premiers soupirs ne meritoit par sa constance que vous eussiés fuï des mœurs encore plus dangereuses pour le véritable amour que pour l'honnêteté.

J'ai pour vous un paquet que je crois de Zulica, et que je joins ici. Si cela est,

est, elle est bien près de vous : puisse ce souvenir plus salutaire que mes conseils, vous arracher au délire qui vous séduit, et vous rendre à vous-même et à l'amitié . . . ah ! Zeïr, vous parlez des changemens qui se sont faits en vous ! ils sont affreux, et si je les eusse prévus, l'on ne vous eut jamais arraché de mes bras. Votre dernière lettre porte d'un bout à l'autre l'empreinte du libertinage, et de la légèreté ; elle est remplie de maximes fausses, de principes détestables ; . . . Zeïr, arrachés vous à cette vie oisive et licencieuse, tremblés qu'elle n'entraîne la débauche et que vous n'acheviés de vous perdre.

Vous me dites que vous vous disposés à joindre le Régiment, avés vous du moins réfléchi sur les nouveaux devoirs que vous venés de contracter.

Il ne faut que du courage au soldat, mais il faut au chef au défaut de l'expérience une théorie bien réfléchie des diverses situations, dans lesquelles  
les

les il peut se trouver, il lui faut l'exacte connoissance de quelques sciences absolument liées à l'art de la guerre, et ces études indispensables pour quelques corps sont au moins utiles pour tous les autres.

Longtems on a regardé la profession des armes comme incompatible avec l'étude et l'ignorance de quelques militaires semble accréditer cette ridicule opinion. Les sciences sont de tous les états, c'est au génie qu'il appartient d'en tirer parti.

Quel avantage ne donne pas dans le déploiement d'une armée l'exacte connoissance d'un païs. Que de fois la supériorité du nombre a été perdue ou réparée par différence des dispositions, que d'attaques manquées par l'inexactitude d'un plan, ou par la mauvaise manœuvre de l'artillerie. Il faut donc qu'un officier étudie l'art de la guerre jusque dans ses moindres détails, qu'il cherche ses modeles dans l'histoire, qu'il medite  
sur

sur la conduite des grands Généraux qui l'ont précédés, qu'il remarque leurs fautes pour les éviter, et qu'il n'aille pas par un excès de valeur devenu témérité se faire enfermer comme Charles XII. à Pultava.

Qu'il songe enfin qu'une seule journée glorieuse peut passer avantageusement vingt ans d'études et de travaux; mais qu'il ne perde point de vue, que dans cette carrière dangereuse un seul revers peut aussi effacer des années de gloire.

Voilà de quoi, mon cher Zeïr, fixer plus noblement votre ame vehemente. L'amour de la gloire ne meurt point, quand on l'a une fois connu, mais je crains bien que vous n'ayés ni le loisir, ni la volonté de vous instruire : des jours consacrés à la frivolité ne sont pas propres à former un militaire. Je vous ai connu autre fois une façon de penser saine et un cœur honnête, c'est à lui que j'en appelle; rentrés au fond de ce cœur  
et



et dites moi avec la franchise que je vous connois si vous êtes content de vous même?

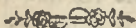
Je ne suis ni la société, ni les plaisirs, vous avés pû en juger pendant le tems que nous avons passé ensemble, mais je veux du choix dans l'une et de la modération dans les autres.

Si une expérience toujours malheureuse m'a forcé de faire peu de cas des hommes, je ne les hais point et ma prévention n'est pas générale. Vous sçavés, Zeïr, avec quelle franchise je me suis livré envers vous au doux sentiment de l'amitié. Je l'avouerai, c'est le seul auquel je crois dèformais souvent victime de l'amour, et degouté des faciles plaisirs, auxquels il ne préside pas une vie paisible sans être désoccupé, une compagne honnête, un ami sûr, sont aujourd'hui les seuls biens où j'aspire.

Puissai-je bien-tôt vous voir revenu des erreurs qui vous abusent et

retrouver l'ami qu'avoit choisi mon cœur!

Quoi que vous en puissiez dire, Zeïr, l'amitié est comme l'amour, elle ne veut point de partage, et comme l'on n'a point deux amantes, l'on n'a point deux amis.



---

*Lettre vingt - huitieme.**ZULICA à ZEÏR.*

---

C'est donc à toi que j'écris encore, lumière de ma vie, ta Zulica peut de nouveau tracer ton nom cheri, et après la plus dure captivité il lui est permis de te réitérer les assurances d'un immortel amour.

Que fais-tu maintenant, chere idole de mon cœur? que le tout-puissant *Eri-t-era* \*) veille sur tes jours et détourne de toi tous les périls qui ont menacé ceux de ton amante. Zeïr, je vis encore, ah! c'est te dire que ton image n'est pas sortie un instant de ma pensée et que le désir de me conserver à ce que j'aime ma soutenu dans cette mer de désespoir.

M 2

J'ai

\*) Le premier Dieu des Taïtiens.

J'ai vû la mort, Zeïr, et j'ai frémi non par amour de la vie; mais par la crainte de perdre la douce faculté de t'aimer. J'ai parcouru des mers inconnues, l'on m'a montré des climats nouveaux, partout je n'ai vû que mon amant. Ma bouche ne s'est ouverte que pour prononcer ton nom, mes yeux ne se sont fixés que sur cette partie de la terre que tu habites, au milieu des plus grands dangers, je n'ai senti que celui de ne plus te revoir. . . Mais enfin, Zeïr, le plus grand de mes malheurs peut en être le terme: un court trajet nous sépare désormais, et si je sçavois où porter mes pas pour me réunir à toi, au péril de mes jours je tromperois la vigilance de ceux qui m'entourent. Viens, viens m'arracher à ce que j'abhorre; j'ai tout perdu: amis, parens, patrie — rend moi mon amant, j'aurai tout recouvré.

Hélas!



Hélas ! n'as-tu point succombé toi-même au chagrin qu'a dû te causer mes dernières lettres ; Zeïr, vis-tu encore ? Ce doute cruel suspend dans mon cœur la joie de me sçavoir si près de toi. La patrie de mon tiran, sa langue, tout m'est en horreur, envain m'exhorte-t-il à quitter la religion de mes ancêtres ; envain des hommes gagnés par lui, tentent-ils d'effraïer ma timide jeunesse, jamais l'on ne me persuadera, qu'il y ait un Dieu qui ordonne le parjure, et la religion du cruel Johnston ne peut être la mienne.

Ce Dieu qu'il dit celui de l'univers, s'il est mon Dieu, doit me faire entendre sa voix plus distinctement, s'il vouloit que je suivisse ses loix, pourquoi me fit-il naître dans un país où il n'est pas connu ? Pourquoi attachat-il mon ame à la tienne par un charme indestructible, s'il vouloit un jour rompre des liens si doux.

J'en croirai l'instinct de mon cœur et je fuirai avec soin ces désolants raisonneurs, qui ne portent que trouble et confusion dans mon ame, je t'adorerai en dépit d'eux, et je me croirai coupable que quand je pourrai cesser de t'aimer. Viens donc, unique charme de ma vie, viens m'arracher à tant de maux, viens te réunir à la moitié de toi-même, viens goûter dans le sein de ta fidele Zulica, ce torrent de félicité que produit l'union de deux ames pures, et dont le Dieu que nous servons, fait la récompense de ses fideles enfans.

---

P. S. Adresse ta réponse à Mis Fanni Welers. Cette jeune fille que Johnston a mis auprès de moi pour lui répondre de ma conduite, a été touchée de mon sort, et les larmes que je lui ai vû rependre au recit de mes malheurs, m'assurent de sa fidélité: elle parle françois et a passé plusieurs années en France;

ce; elle ne cesse de me vanter la beauté  
de ce climat; tu l'habites, cher Zeïr, c'est  
bien assés. Le soleil luit envain pour  
moi dans les lieux privés de ta pré-  
sence!



---

*Lettre vingt-neuvieme.*

ZEÏR à ST. VAL.

Jamais, mon Ami, je ne me trouvais dans une situation pareille; la piété, la douleur et les remords sont entrés dans mon cœur; mais l'amour n'y habite plus après cet aveu. Lisez cette lettre que je vous renvoie et conseillez moi, si vous pouvez.

Zulica compte sur un sentiment qu'il n'est plus en mon pouvoir de lui rendre. Depuis deux ans que je suis en France, mon cœur, et pour ainsi dire, tout mon être ont changé. Cette Zulica que je croiois aimer au dessus de tout, ne m'est plus rien aujourd'hui, loin de désirer sa présence je la crains à l'égal des plus grands malheurs, ah c'est qu'il est affreux de rougir aux yeux de ceux qu'on estime.

Je



Je suis coupable, et d'autant plus malheureux que je le suis malgré moi, ce n'est plus la Duchesse, ce ne sont plus des attachemens tels que ceux qui amuserent mon oisiveté, c'est une passion irresistible qui m'entraîne vers la plus adorable des femmes. Imaginés, cher St. Val, tout ce que la jeunesse a de brillant, tout ce que les graces ont de séducteur, tout ce que la sensibilité a de touchant et vous le trouverés réuni dans Madame de Germeuil. Joignés y cette fatale reserve que vous nommés vertu, et qu'elle seule a eu jusqu'ici le talent de me rendre respectable: une raison solide, un esprit brillant, la tendresse de Zulica avec la fierté de Julie, enfin la sagesse d'un ange unie à la sensibilité d'une mortelle, et vous n'aurez qu'une foible idée des charmes de celle que j'adore.

Cependant à l'instant où je l'idolâtre, le souvenir de Zulica, de Zulica malheureuse, implorant vainement mon secours,

et gémissant dans les fers d'un barbare, vient douloureusement déchirer mon ame: je pourrois mourir pour elle; mais je ne puis renoncer à Madame de Germeuil.

Je puis tout attendre de la complaisance de Zulica: son ame douce, heureuse de m'aimer, ne connoit ni les inquietudes du soupçon ni les fureurs de la jalousie. Mais Madame de Germeuil élevée dans d'autres principes ne m'a jamais entendu prononcer le nom de sa rivale qu'avec horreur; les promesses les plus réitérées et les plus tendres, ne peuvent calmer cette ame inquiète, et ardente, je lui ai caché les dernières nouvelles que je viens de recevoir de Zulica, son repos, et mon bonheur dependent de son ignorance à ce sujet.

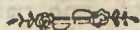
Mais comment tromper sa rivale? comment empêcher que cette fille crédule ne vienne chercher un perfide qui  
la

la fuit; ou comment lui avouer mon crime? Cher St. Val, aidés de vos conseils un malheureux qui ne se connoit plus lui-même.

Je suis retombé dans cet état de désespoir où vous me vîtes après la retraite de Julie, ah ne craignés plus rien pour moi, le charme est dissipé — Paris ne m'offre plus ces plaisirs qui m'enchanterent; une passion, dont je rougis puisqu'elle me rend ingrat, absorbe toutes les facultés de mon ame; envain chercherois-je à me livrer encore à ce tumulte qui plut à mes sens, je n'entends, je ne vois plus que Madame de Germeuil, pourquoi faut-il que cette femme enchanteresse ne soit pas née Taïtienne, j'eusse pû l'adorer sans abandonner Zulica, et mon ame partagée entre elles n'en eut pas été moins tendre pour chacune.

Mœurs cruelles, vertu farouche,  
qui me force ou à désoler une fem-  
me

me que j'idolâtre, ou à abandonner celle qui ne vit que pour moi. Cher St. Val aïés pitié de l'état où je suis, prononcés, soïés mon juge, mais n'exigés pas de moi ce qui seroit au dessus de mes forces.



*Lettre*



---

*Lettre trentieme.*ST. VAL à ZEÏR.

---

Je vous plains, Zeïr; mais je vous l'avoue; j'aime mieux vous sçavoir en proie à une passion violente que de vous voir livré à tous les vices qui d'ordinaire remplacent l'amour dans un cœur aussi ardent que le vôtre.

Votre confiance me flate et votre situation m'interesse; vous allés voir, Zeïr, que je ne suis ni aussi austere que vous me l'avez reproché, ni aussi ennemi de l'amour que vous l'avez soupçonné: devenu enfin maître de moi après bien d'erreurs, et connoissant par une triste expérience, un sexe, dont on dit toujours ou trop de mal, ou trop de bien, j'ai resolu de me tenir en garde contre ses trompeuses amorces. Decidé à n'être la dupe d'aucune femme, j'ai eu assez d'équité

quité pour ne point vouloir m'exposer à rendre quelque femme sensible victime de la mauvaise opinion que j'ai de son sexe.

Voilà la cause de cette reserve que vous avés remarqué en moi pour les femmes les plus dignes de mon estime.

Mon âge et mon goût pour un sexe charmant, tant qu'il ne nous asservit pas, me rendent moins scrupuleux envers celles, dont les faveurs se paient par les plaisirs. Quitte avec elles quand j'ai répondu à ce qu'elles attendoient de moi, je les abandonne sans remords et sans regret, sitôt qu'elles ne m'inspirent plus le sentiment qu'elles exigeoient.

Telles sont aujourd'hui presque toutes les liaisons que l'on fait dans le monde, et les femmes qui crient le plus à la perfidie, sont souvent celles à qui on ne promet rien, et qui n'ont pas le droit de s'en plaindre.

Peut-

Peut-être se trouve-t-il des hommes affés barbares pour se faire un jeu de séduire l'innocence, et dont les artifices dérobent à la sagesse, ce qui ne devrait être que le prix de l'amour: ceux-là sont des monstres, d'autant plus dangereux que consommés dans l'art de feindre, le langage de l'esprit est aussi éloquent dans leur bouche que celui du cœur dans celle d'un homme vraiment touché.

Ni vous, ni moi, Zeïr, n'avons de tels crimes à nous reprocher: si une jeunesse bouillante vous a fait vous livrer immodérément aux plaisirs qui vous étoient offerts, en cela vous ne fûtes coupable qu'envers vous-même.

Ce besoin d'aimer que rien n'a pu tromper dans une ame ardente s'est fait sentir à vous au milieu du tourbillon du monde, et votre cœur vuide s'est attaché au premier objet qui vous a paru propre à le remplir.

L'image de cette Zulica que vous croïés ne plus aimer, n'a pas peu contribué

tribué à vous faire prendre le change, des plaisirs longtems goûtés sans elle ont peu-à-peu effacés de votre ame cet enthousiasme qui fait le charme d'un premier amour. Vous avés cherché à l'oublier, pour vous defaire d'une passion que de jeunes étourdis avoient ridiculisée à vos yeux, ou peut-être pour éviter le sentiment douloureux que l'absence attachoit à l'idée de Zulica.

Un bonheur présent vous a fait renoncer à celui qu'il falloit poursuivre au travers d'un cahos d'inquietudes, et résolu à l'oublier, vous vous êtes aisément persuadé que vous y êtes parvenu.

Les charmes de votre nouvelle maîtresse, peut-être ses artifices, pardonnés moi ce terme, ont éloigné de votre cœur une image qui ne s'y présentoit que sous des traits affligeans: la facile bonté de Zulica, son constant amour vous l'ont fait regarder comme un bien qui ne pouvoit vous échapper, au contraire la fierté bien menagée de Madame de Germeuil,



meuil, vous fait à chaque instant sentir le prix d'une conquête flatteuse: la tendre Taïtienne par un abandon total de toute son ame, ne vous laisse plus rien à désirer, tandis que l'artificieuse Françoisse a le talent de se donner de cent façons différentes.

C'est ainsi, mon cher Zeïr, que dans cette Europe policée l'art a éclipsé la nature et que la femme la plus digne de nos adorations, n'est pas celle qui excite le plus les transports d'une passion aveugle qui vit par les caprices, et s'accroît par les obstacles.

Peut-être me trompois-je, peut-être Madame de Germeuil est-elle une de ces femmes rares qui a conservé au milieu des préssiges de son siècle, cette candeur de sentiment que l'éducation étouffe dans toutes nos femmes. En ce cas son empire est certain, et malgré ce que vous devés à Zulica et l'intérêt que m'inspire cette tendre fille, je ne prononcerai pas contre Madame de Ger-

*Lett. Taïtien.*

N

meuil,

meuil, et je laisserai votre cœur se décider entre deux femmes qui y ont également des droits. Car en portant à l'une un cœur brulant d'amour pour sa rivale, vous les offenseriez l'une et l'autre, et vous seriez tous les trois malheureux. Vous devés de la reconnoissance, de la pitié, des soins à Zulica; mais l'amour ne se commande point, et s'il étoit vrai que vous ne l'aimassiez plus, ce seroit la trahir que de le lui laisser croire.

Mais aussi l'honnêteté, votre bonheur, celui de Madame de Gremeuil et le sien, exigent que vous examiniez soigneusement votre cœur, afin de ne pas confondre le préstige des sens avec une affection de l'ame: si l'amour, cette passion indestructible, unit dans vos premiers ans votre ame à celle de Zulica, si vous l'avez réellement aimée, Zeïr, vous n'êtes qu'abusé et vous l'aimés encore, l'on n'aime pas deux fois dans sa vie. Si, au contraire, ce ne fut qu'une liaison produite par la liberté Taïtienne,

et

et augmentée par la convenance de vos âges, et par la reconnoissance que dut vous inspirer son amour, je plains Zulica, mais vous êtes cent fois plus malheureux; fasse le ciel pour son bonheur et pour le votre, que Madame de Germeuil ne soit pas telle que vous me la peignés!

Consultés vous, Zeïr, consultés là elle même, la dissimulation n'est pas permise dans une occasion pareille. Cet aveu vous éclairera sur le caractère de votre maîtresse et sur la nature de ses sentimens pour vous.

Je ne puis vous, rien dire au sujet de Zulica que je n'aie votre reponse. Sur-tout, Zeïr, soies vrai avec vous-même, et quelque résolution que vous preniés, n'attendés de ma part ni reproches aigres, ni conseils durs, je connois l'empire des passions et je sçais trop que souvent, en voulant se roidir contre elles, l'on se précipite dans des crimes; mais souvenés-vous que quelques violentes qu'elles  
N 2                      soient,

soient, elles ne peuvent faire manquer une ame honnête aux devoirs de l'humanité: si Zulica n'a plus de droits sur votre amour, elle doit en avoir à jamais sur votre reconnoissance et sur votre amitié: ce sentiment indépendant de sens ne s'éteint point dans une ame bien née, et une passion qui pourroit vous faire oublier ce que vous lui devés, à ces titres ne seroit pas une foiblesse, mais un crime.

Vous pouvés montrer ma lettre à Madame de Germeuil, vous ne m'avez fait, que des confidences qui n'offensent point une femme, si elle vous est chere: vous ne devés point lui cacher l'aveu que vous m'avez fait: son approbation eut même dû précéder cet aveu, car quoi qu'aient pû vous en dire vos nouveaux amis, il n'est pas une femme qui ne doive au moins prétendre pour prix de ses bontés, à la discretion d'un galant homme.

*Lettre*



---

*Lettre trente - unieme.*ZEÏR à ST. VAL.

---

Qu'ai-je fait, ô mon Ami, qu'avés-vous exigé ! Je viens de percer le sein de la plus adorable des femmes, j'ai fait couler ses pleurs, j'ai mérité sa colère ; cet aveu auquel vous m'avés forcé elle l'a reçu comme une preuve de ma trahison ; j'ai tout perdu, si je perds le cœur de Madame de Germeuil ; je hais Zulica, je déteste la fatale condescendance qui m'a fait céder à vos avis, je m'abhorre moi-même, et dans le trouble où je suis j'ai à peine la faculté d'arranger mes idées pour vous faire part de mes malheurs.

Depuis que j'avois reçu les dernières lettres de Zulica, ma tristesse et mon embarras aiant éclatés aux yeux de Madame de Germeuil, elle avoit tenté plusieurs fois de me faire rompre un silence qu'elle n'avoit garde d'attribuer à sa vé-

ritable cause, et soit discrétion, ou vraiment sécurité, l'idée de Zulica ne s'étoit pas même présentée à elle.

Sachant la liaison que j'avois eu avec la Duchesse de Mimicure, et le sacrifice que je lui en avois fait, elle imagina que je pouvois regréter ses bienfaits et tenta de cent façons ingénieuses les moïens de m'en dedommager.

Pénétré de cette attentive bonté j'avois éludé toutes ses sollicitations à ce sujet; soit que l'amour fit diversion à mes inquiétudes ou que l'attente, où j'étois de vos avis, m'eut rendu un peu de tranquillité, je recommençois à goûter auprès d'elle ces plaisirs que sa sagesse fait épurer, et auxquels sa sensibilité prête un charme. J'étois chés elle, quand on me remit votre lettre. Vainement je voulus me défendre de la lire, elle m'y força: ma mal-adroite résistance avoit piqué sa curiosité, mon trouble acheva de me trahir. L'on ne trompe point des yeux que l'amour éclaire.

Vaine-

Vainement je la suppliai de ne point me forcer à lui révéler des secrets qui m'intéressoient seul, elle s'obstina à me dire que rien de ce qui me touchoit ne pouvoit lui être indifférent et sans attendre mon aveu, elle faisoit malgré moi de votre lettre.

Soulagé par là d'un détail qui m'eût beaucoup coûté, j'attendis assés patiemment qu'elle en eut fini la lecture. Sa fausse tranquillité me trompa. Votre Ami, me dit-elle d'un ton de voix, qui me parut naturel, est un galant-homme, je vous pardonne votre indiscretion en faveur du confident que vous avés choisi. Je veux mériter l'estime de cet homme si severe et m'en rapporter à ce qu'il a prononcé: celle qui vous intéressera le plus doit être préférée; c'est à vous, heureux Zeïr, à faire un choix. Ah Madame, lui dis-je précipitemment, ce choix est fait, je vous adorerai toute ma vie, plus qu'il m'est permis de ne pas abandonner Zulica.

Elle ne repondit rien, mais l'extrême pâleur de son teint m'alarma, elle changea de discours et garda avec moi un air contraint, qu'il ne me fut pas possible de dissiper; enfin elle me pria de la quitter d'un ton, à me persuader qu'elle vouloit être obéie: accoutumé à céder à ses volontés, je fus obligé de sortir, sans avoir pu l'engager à s'expliquer davantage.

Je revins chés moi agité de mille craintes differentes, hélas! je ne prevoïois pas qu'elles se changeroient en fureur. A mon reveil, l'on m'e remit un billet de Madame de Germeuil; il contenoit ces mots: „J'ai réfléchi, Monsieur, sur votre caractere et le mien; ils different trop pour que nous puissions nous rendre mutuellement heureux: peu accoutumée aux odieux partages qu'on admet dans votre païs, j'aime mieux vous perdre que de ne pas remplir votre ame toute entiere . . . . Vous ne vous êtes que trop clairement expliqué et le projet  
de





de ne point abandonner Zulica, étoit celui de renoncer à moi. Je hais cette étrangere autant que je vous aimois, et vous — — je vais tacher de vous oublier.“

Jugés de mon désespoir, cher St. Val, après avoir lu ce billet je volai chés Madame de Germeuil, mais figurés vous quelle fut ma rage, quand j'appris qu'elle avoit quitté le soir même son hôtel, et qu'on ignoroit où elle s'étoit retirée.

J'oubliai tout ce que je lui devois, ce que je me devois à moi-même, je courrois en forcené dans ces appartemens où je l'avois vue tant de fois, je l'appellois à grand cris, je lui reprochois sa dureté, je menaçois les gens de la maison de les immoler à ma fureur, s'ils ne m'apprenoient la route qu'elle avoit prise: les protestations qu'ils me firent de leur ignorance à cet égard, la fraïeur qui étoit peinte sur leurs visages, et plus que tout cela, un portrait de Madame de Germeuil, sur lequel je jettai la vue dans

cet instant, me firent rentrer en moi-même, j'eus honte de mes fureurs, et cette image touchante de ce que j'aimois, en portant l'attendrissement dans mon ame, en bannit le désespoir.

Je demandai pardon à ces bonnes gens de mes emportemens et je les suppliai de permettre que j'emportasse du moins le portrait de leur maîtresse: ils n'osèrent me refuser, je le fis transporter chès moi, et depuis ce tems là je passe les jours et les nuits à contempler ce précieux trésor.

Toutes mes perquisitions ont été inutiles pour découvrir la retraite de Madame de Germeuil, mais je jure que jusqu'à ce moment ni vous, ni Zulica ne pourrés me forcer à m'occuper de soins qui aient un autre objet pour but. Ah! qu'elle souffre pour expier les tourmens qu'elle cause à la plus adorable des femmes, et que je perisse moi-même pour ceux que mon fatal amour leur a coûté.

*Lettre*

---

*Lettre trente-deuxieme.*ZEÏR à ST. VAL.

---

Je reçois dans l'instant un billet d'une main inconnue, je ne doute point que ce ne soit de Madame de Germeuil, je vole au rendés-vous. St. Val félicités l'heureux Zeïr; je touche au terme de mes peines mon choix est fait, l'amour l'a prononcé — — pauvre Zulica que je te plains et que je suis coupable.

---

*Lettre*

---

*Lettre trente-troisième.*ZEÏR à ST. VAL.

---

J'ai tout perdu, St. Val! Ecoutez le détail de la plus odieuse vengeance; Madame de Germeuil est devenue la victime de mon funeste amour; une furie infernale a juré ma perte et la sienne . . . la Duchesse de Mimieure . . . qui l'auroit cru capable de tant de cruauté! . . . c'étoit d'elle ce fatal billet qui m'a si cruellement abusé. Hélas! j'avois volé au rendez-vous qu'on m'indiquoit, le cœur plein de Madame de Germeuil, imaginés quel fut mon étonnement quand à sa place je trouvais la Duchesse de Mimieure!

Il y a six mois qu'un mensonge effronté et quelques impertinences m'eussent tiré d'affaire, mais aujourd'hui mon cœur trop plein d'un seul objet  
m'eut



m'eut visiblement trahi. Je pris donc le parti de la vérité et ignorant à quel point une femme offensée peut ici pousser la dissimulation, je me rassurai sur l'air de tranquillité que je vois sur le visage de la Duchesse.

Vous me voyés, lui dis-je, Madame confus, de mes torts et pénétré de vos bontés passées, dont rien au monde ne me fera perdre le souvenir. La crainte de vos reproches et une mauvaise honte m'ont éloigné de vous, permettez qu'une tendre reconnoissance me ramene à vos pieds et que j'ose vous demander, par quel heureux hazard vous avés encore daigné vous souvenir de moi?

Pour vous donner, Monsieur, me répondit-elle avec un souris amer, une nouvelle preuve de *ces bontés* que vous avés méprisées, qui ne vous sera peut-être pas si agréable que celle, que vous en avés déjà eu. Alors tirant de sa poche son portrait, le même  
que

que j'avois si vivement demandé la première fois, que je fus introduit chès elle. Reconnoissés vous ce gage de ma foiblesse et de votre infidélité, me dit-elle avec un regard terrible?

Je demeurai interdit, je ne pouvois douter qu'elle n'eut connoissance de ma liaison avec Madame de Germeuil, puisque c'étoit à elle que j'avois fait le sacrifice de ce malheureux portrait. Voïant que j'hésitois sur ma reponse, elle ne me donna pas le tems de la faire: et m'accablant de tous les noms que je ne méritois que trop, elle ajouta ces funestes mots qui ne sortiront jamais de ma mémoire: Il seroit indigne de moi de vous priver d'un état que vous tenés de mes bontés, gardés votre fortune pour vous rappeler à chaque instant votre ingratitude envers celle, à qui vous la devés; je me suis préparé une vengeance plus douce, et une lettre de cachet, qui me repond de votre maîtresse, vous fera doulou-

douloureusement païer les momens joyeux que vous avés passés à mes depens.

La foudre m'avoit écrasé à ces dernieres paroles, je me jettai aux pieds de la Duchesse, et pour la première fois de ma vie je fondis en larmes, et je lui donnai le spectacle humiliant de tout ce que le désespoir put me suggerer pour l'attendrir; tout fut inutile: elle me contemploit avec une tranquillité feroce qui me prouva qu'elle n'avoit eu pour moi que ce goût de plaisir que vos femmes honorent du nom d'amour. En ce moment la rage que m'inspira son insultante froideur fut telle qu'oubliant ce que je devois à son rang et plus encore à son sexe, je lui donnai tous les noms odieux que la colere put me fournir, et après avoir mis en piece et foulé au pieds à ses yeux mille bagatelles que je tenois encore d'elle, je sortis la laissant je crois étonnée d'une violence à laquelle elle ne s'étoit pas attendue.

J'enten-

J'entendis sa voix qui me rappel-  
loit; mais sourd à mon tour je sortis  
avec précipitation de cette fatale maison.  
Mon premier soin fut d'aller à Versailles,  
donner ma démission de tous les em-  
plois que je devois à ses odieuses  
bontés.

Je n'ai rien gardé qu'une modique  
pension que le Comte de Brunoi m'a  
fait obtenir à titre d'étranger. Deba-  
rassé de cette humiliante opulence il  
me semble que je respire plus facile-  
ment, et que je puis me livrer plus  
à mon aise à la haine que m'inspire cette  
femme vindicative. Enfin au milieu  
du trouble de mon cœur je ne puis  
me défendre d'un mouvement de joie  
en me retrouvant indépendant et libre.

Cependant, cher Ami, la douleur  
succède bien-tôt à cet éclair de plaisir,  
quand je me représente Madame de Ger-  
meuil languissant dans une indigne pri-  
son, ou m'appellant inutilement à son  
secours. Au nom de notre amitié, cher

St.

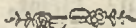


St. Val, ne m'abandonnés pas dans une affaire dont dependent mon honneur et mon repos.

Plus instruit que moi des usages du païs donnés moi les moïens de reclamer contre une si atroce injustice. A quoi servent donc les loix, s'il se commet de semblables horreurs dans un état policé, et si l'innocence n'y trouve point d'appui contre le vice insolent?

O bon St. Val, aïés pitié d'un ami au désespoir, aïés pitié d'une femme charmante, que j'ai précipitée dans l'abîme du malheur! Hélas, tant de maux accumulés sur ma tête m'ont fait oublier l'infortunée Zulica. J'ai laissé ses lettres sans reponse: à quelles mortelles inquiétudes ne doit-elle pas être livrée? Tendre fille devois-je être le prix de tant d'amour? Il me semble que depuis que je ne vois plus Madame de Germeuil, l'image de Zulica se présente plus souvent et plus douloureusement à moi; que ne m'est-il possible de les aimer l'une et

l'autre, de leur partager mes soins, de  
passer mon heureuse vie à embellir la  
leur, préjugé barbare, mœurs que je de-  
teste . . . insensé pourquoi ai-je quitté  
ma patrie — pourquoi suis-je venu me  
charger des pénibles devoirs, et me noir-  
cir de crimes inconnus à Taïti. — Vous  
me restés, St. Val. La douce amitié  
soutient encore mon ame et me sauve  
du désespoir.



---

*Lettre trente-quatrième.*

ST. VAL à ZEÏR.

C'est à mon retour d'un voïage qui devoit vous intéresser que je reçois vos dernières lettres. Vous ne connoissés pas encore tous vos malheurs, mon ami. L'aimable, l'infortunée Zulica, a peut-être succombé sous le poids de ses maux ; mais il faut vous raconter en détail les circonstances de ce nouvel événement.

Inquiet du sort de Zulica et de votre incertitude qui la laissoit en proie à la brutalité de son persécuteur, je résolu de partir pour Londres et de l'arracher des mains de celui qui se prévaloit de sa foiblesse, et de l'abandon total où elle étoit réduite pour l'opprimer.

Je vous avois caché mon dessein pour vous ménager le plaisir de la surprise,

prise, et étudier votre cœur, je l'avoue dans ce préinier instant.

Arrivé à Londres je m'informai de la demeure du Capitaine Johnstou : après plusieurs perquisitions inutiles je désespérois déjà du succès de ma recherche, lorsque je la decouvris par un hazard qu'il seroit trop long de vous raconter.

La connoissance que j'ai de la langue angloise, me fut d'un grand secours dans cette occasion, ne voulant point m'annoncer à Johnstou pour François. Après plusieurs prétextes de ma visite je lui dis assés séchement : que je venois chés lui pour une affaire plus importante ; qu'il ne devoit pas avoir oublié qu'il avoit enlevé une fille à ses parens par des voies indignes d'un galant homme, que cette infortunée avoit trouvé le moïen de porter ses plaintes, que des gens qui prenoient à elle le plus vif intérêt étoient en état de la delivrer de sa tyrannie,



nie, s'il continuoit à vouloir la retenir par force: que je le priois de la faire venir en sa présence, que j'allois lui nommer ceux qui reclamoient, et que si la captive consentoit à être remise entre leurs mains, il eut à me la rendre incessamment, s'il ne vouloit que je ne portasse mes plaintes au Roi, et que je n'en obtinsse un ordre pour la faire enlever de chés lui.

Ce fier Anglois, quoiqu'il se sentit coupable, me répondit avec fermeté: que si celle que je reclamois étoit encore en sa puissance, je ne l'en tirerois pas aussi facilement que j'avois pû l'imaginer. Si vous prenés intérêt à elle, Monsieur, ajouta-t-il, et que ceci soit une feinte pour me cacher le lieu de sa retraite, je vous conjure, au nom de la probité, de me tirer de la mortelle inquiétude où son evasion m'a plongé, et de me sauver le regrêt de croire que j'ai causé la perte d'une fille adorable, je

vous engage ma foi de la laisser libre désormais, et de renoncer à tout droit sur elle.

Quant à ma conduite, je n'en dois compte à personne; quelque soit la sorte d'intérêt que vous prenés à cette aimable fille je m'unirai volontiers à vous pour tacher de découvrir son azile; mais si le ciel favorise ces recherches, je me reserve le droit de rendre son sort à jamais indépendant. Un Anglois, ajouta-t-il d'un air fier, n'avoue pas ses fautes, il les repare.

Johnston me raconta après cela, qu'ayant trouvé Zulica moins triste depuis quelques jours, il avoit imaginé qu'en lui donnant un peu de liberté, il acheveroit de vaincre sa repugnance, et lui feroit enfin oublier sa patrie. Que d'ailleurs ne se défiant pas de ses desseins dans un país où elle ne connoissoit personne, et dont elle ignoroit la langue,

gue, il avoit conduite dans une jolie maison qu'il avoit au bord de la Tamise: qu'aïant été obligé de revenir à Londres pour quelques affaires importantes, il l'avoit laissée sous la conduite d'un vieux domestique et d'une jeune fille, nommée Fanni, qu'il lui avoit donnés pour la servir; mais que le matin du troisieme jour, après qu'il l'eut quittée, ce même domestique étoit venu tout effraïé se jeter à ses pieds, en lui disant, que la nuit précédente Fanni et la jeune Demoiselle étoient disparues, sans qu'on put découvrir leurs traces, et que depuis ce tems toutes leurs perquisitions avoient été inutiles.

Je demandai au Capitaine s'il n'étoit pas retourné à la maison de campagne où il avoit laissé Zulica: il m'avoua qu'il n'avoit pas eu le courage de revoir des lieux qui lui avoient été si funestes; mais lui aïant fait observer que nous pourrions peut-être y

trouver quelques renseignements sur la fuite, il consentit à m'y conduire.

Après avoir successivement visité tous les appartemens, nous désespérions du succès de nos recherches, lorsque j'aperçus sur une table un livre qui paroissoit y avoir été oublié à dessein : je le pris, il y avoit une lettre à l'adresse du Capitaine, il l'ouvrit et la lut haut, après m'avoir demandé si j'entendois le françois, voici ce qu'elle contenoit.

„Le melange singulier d'amour et de cruauté dont vous avés usé envers moi, me fait donner un regrêt en rompant mes fers à la douleur que je peux vous causer, que cette pitié pour mon ennemi vous apprenne comme on doit aimer. Ne suivés point mes pas, si vous ne voulés me voir expirer à vos yeux plutôt que de rentrer en votre puissance. La nécessité  
qui



qui me force à me servir de vos dons n'est pas la moindre des humiliations à lesquelles le sort m'ait réduite: s'il cesse de me persécuter, tout vous sera exactement rendu, mais si j'ai tout perdu je n'existerai plus quand vous lirez ces lignes."

Ces derniers mots arracherent quelques larmes des yeux de Johnston, qui s'efforça de me les cacher. Conjecturant par ce billet que Zulica auroit tourné ses pas vers la France, je repris quelque espoir, et je crus devoir rassurer Johnston sur sa crainte qu'elle n'eût péri. L'idée de la mort de quelqu'un qui nous est cher, est quelque chose de si horrible, qu'il n'en est pas qui ne lui soit préférable, et je ne foudraierois pas ce tourment à mon plus mortel ennemi.

Nous avons encore fait plusieurs perquisitions dans Londres, et aux environs, qui ont toutes été inutiles.

Dans les informations que j'ai pris sur le compte de Fanni, j'ai appris que c'étoit une honnête fille qui avoit été quelques années en France au service d'une Dame qui l'avoit prise en Angleterre, qu'une maladie de langueur qui avoit conduit sa mere au tombeau, l'avoit forcé de renoncer à tous les avantages que sa maîtresse lui offroit à Paris, pour revenir dans sa patrie s'acquitter de ces devoirs sacrés pour une ame honnête, et que ce fut après la mort de sa mere que Johnston la mit auprès de Zulica, comptant avec raison sur sa vertu. Aparemment qu'il n'avoit pas réfléchi que l'humanité est la première de toutes.

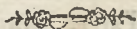
J'ai imaginé que Fanni aura conduit Zulica à Paris auprès de son ancienne maîtresse, et j'y aurois volé pour faciliter vos recherches, si l'on ne me mandoit qu'une maladie violente qui menace les jours de ma mere exige ma pré-

présence. Ce devoir seul pouvoit me faire manquer à celui que l'amitié m'impose dans les tristes circonstances, où vous vous trouvés; aussi-tôt que j'aurai satisfait à la nature, vous verrez dans vos bras l'ami le plus fidèle. Infortuné Zeïr, puisse l'amitié vous dommagier des peines de l'amour.

J'écris dans l'instant au Lieutenant de police de Paris, pour savoir où a été releguée Madame de Germeuil. Tranquillisés vous, mon Ami, il sera facile de réclamer contre un pareil abus, la victime est d'un rang à rendre inexcusable une pareille violence. Travaillés de votre côté à découvrir les traces de Zulica, cette fille généreuse mérite bien cet intérêt de votre part, je suppose à Madame de Germeuil une ame trop noble pour vous sçavoir gré d'une aussi coupable négligence, songés enfin que tant qu'elles sont malheureuses elles ont des droits égaux à votre pitié,

et

et que ce n'est pas le moment de prononcer entre elles. Adieu mon Ami, comptés sur ma vie si elle est nécessaire pour contribuer au bonheur des deux innocentes créatures qui vous intéressent.



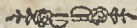


---

*Lettre trente-cinquieme.*ZEÏR à ST. VAL.

---

Le nouveau malheur que vous m'apprenés a eu sur moi un effet contraire à celui qu'il devoit produire. Celui qui s'abandonne à une inutile douleur est digne de ses maux, vous me l'avés dit cent fois; ce n'est pas des soupirs qu'attendent de moi deux infortunées, dont j'ai les malheurs à me reprocher, je ne veux, ni ne dois dans ce moment fonder mon cœur, et du moins cette fois vos conseils seront suivis. Ah quelques maux que le ciel me prepare, il m'aura toujours beaucoup donné s'il me laisse un Ami tel que vous.

*Lettre*

---

*Lettre trente-sixième.**ZEÏR à ST. VAL.*

---

Vous me voïés encore hors de moi d'un événement qui vient de m'arriver. J'avois été chés Monsieur D. . . . chargé de me faire toucher la pension que j'ai conservée sur le trésor roïal, pour y prendre un quartier échu de cette pension: en comptant mon argent je ne suis apperçu que la somme étoit justement du double plus forte, je lui ai fait observer qu'il se trompoit et croioit apparemment me païer six mois.

Non, non, m'a-t-il dit d'un air embarrassé, je ne vous païe que ce que je vous dois: quelqu'un qui dit avoir été obligé par vous a fait augmenter votre pension.

La finesse étoit grossiere, je n'en fus point la dupe, je sçais trop que les pensions de la Cour ne se doublent pas ainsi; non Monsieur, dis-je au Commis chargé de me paier, je ne recevrai cette somme qu'au préalable je ne connoisse celui qui m'oblige d'une maniere si noble. Son obstination à me refuser cet aveu, m'ont enfin fait imaginer que la Duchesse fâchée que je ne fusse plus dans sa dépendance, avoit voulu, malgré moi, me charger de ses odieux bienfaits, cette idée m'a causé une telle indignation que separant avec une espece d'horreur l'argent qui m'appartenoit de celui qu'on vouloit me forcer de prendre, je suis parti avec autant de précipitation que j'en aurois eu à fuir cette méchante femme.

J'ai rencontré sur l'escalier un de mes anciens Camarades de plaisir, qui aiant confusement appris le changement arrivé dans ma fortune, a voulu me railler sur ce qu'il nomme une fausse délicatesse.

Selon

Selon lui j'ai bien fait de rompre avec la Duchesse, si son commerce me gênoit; mais je suis un sot d'avoir de mon propre mouvement renoncé à une fortune qu'elle ne pouvoit m'ôter, il falloit m'en parer à ses yeux, la braver par mon effronterie, l'insulter par mon luxe . . . ; mais ne lui eusse-je pas toujours montré son ouvrage, ne fusse-je pas resté sa créature en dépit de moi. Garder les dons d'une femme que je méprise, que j'ai en horreur, dont les services les plus signalés aujourd'hui ne me païeroient pas un quart d'heure des maux qu'elle me fait souffrir? Non, si ce sont là ces maximes dont le brillant m'avoit séduit, je les abhorre. Je l'ai trop éprouvée cette dependance cruelle que vous m'aviés prédite, j'ai trop senti le poids de ces chaînes, pour en prendre jamais de semblables.

L'on peut, je le crois encore, braver une femme qui nous trompe, lui rendre



rendre perfidie pour perfidie, jouir de sa confusion et la quitter désespérée de n'avoir pu vous rendre la victime de ses maneges; mais celle qui acheta vos soins, qui païa votre foi, vous aviés raison, St. Val, comment la tromper sans rougir?

Je l'ai éprouvé cet état pénible cent fois aux genoux de Madame de Germeuil, la reconnoissance a plaidé la cause de ma bienfaitrice, jamais dans de pareils instans l'image de Zulica, de cette Zulica que j'ai tant adorée, ne me causa des remords. Les mœurs de notre païs autorisent cette inconséquence, nous ne rougissons que de la fausseté, nos femmes en y disputant d'agremens pour nous plaire, n'ont recours qu'à leurs charmes pour nous fixer.

Nous n'y connoissons point ces devoirs de convention, qui font chés

*Lett. Taïtien.*

P

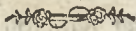
VOUS

vous dans de certaines circonstances un crime d'un acte, consacré dans d'autres. Vos mœurs ont produit chés moi d'autres idées; mais toujours guidé par la nature, sa voix me fait respecter vos plus absurdes préjugés, quand ils ont l'apparence de la justice.

Je n'ai jamais crû offenser une femme en rendant hommage à une autre, et depuis ma liaison avec Madame de Mimieure j'ai rougi cent fois de disposer d'un bien que je lui avois engagé.

Ma conduite et mes discours ont souvent dementi ces maximes de ma raison, de cruels remords ont été le prix de cette inconséquence; enfin vos conseils et mes malheurs m'ont rendu à moi-même, puisse quelque autre événement apaiser le tumulte que l'amour excite dans mes sens et que la singularité de vos mœurs y fomentent. En attendant je ne me donnerai point de nouvelles chaînes, je renonce à tout bien-être qui engageroit

roit ma liberté, je ne veux rien devoir à personne et je sens plus que jamais le prix de cette indépendance que vous m'avez montrée comme le plus grand des biens, et dont j'avois trop mal connu le prix.



---

*Lettre trente - septieme.*

ST. VAL à ZEÏR.

---

Pourquoi , mon Ami , par un excès de délicatesse que je ne sçaurois approuver dans cette occasion , vous priver d'un secours que le ciel sembloit vous offrir en dédommagement des sacrifices que vous avés fait au véritable honneur ? Pourquoi vous persuader qu'il vient d'une source empoisonnée , et confondre peut-être les offres de l'amitié avec les dons humilians de la vanité ? Quelques-uns de vos amis ne peuvent-ils pas avoir obtenu pour vous cette augmentation de pension ? Ne faites pas à l'humanité l'injure de croire qu'il n'est pas encore quelque ame honnête sensible au plaisir d'obliger. Enfin si mes conseils , si mes prieres peuvent quelque chose sur vous , vous vous désiste-



désistés aujourd'hui d'un principe dont vous avés mal compris le sens.

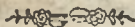
Toutes mes perquisitions au sujet de Madame de Germeuil ont été vaines : à moins qu'elle n'ait été enlevée sous un autre nom, et que nous ne puissions parvenir à nous en assurer, je ne vois nul moyen de decouvrir sa retraite. N'avés-vous nulle nouvelle de Zulica, que peut-elle être devenue ? Je fremis que les présentimens de Johnston ne se vérifient. J'ai écrit à cet honnête Anglois, je dis honnête, et en vérité je le crois tel malgré les violences auxquelles l'amour a pu le porter. Hélas ! quand nous sommes nés avec des passions fougueuses, le retour qu'un cœur droit nous fait faire vers le bien, n'est-il pas plus estimable que la continue honnêteté de celui, auquel il n'en coûta jamais pour se vaincre ? et qui n'a dans son ame ni la fermeté de la vertu, ni l'audace du vice ?

La résistance de Zulica rendit Johnston barbare, une passion plus heureuse eût peut-être adouci ces farouches vertus qu'on voit briller en lui au travers de mille vices. Ah Zeïr ! que nous sommes peu de chose par nous-même, combien ces circonstances qui décident si souvent de l'estime, ou du mépris public, décident aussi de nos caractères.

Heureux celui qui, n'ayant eu que des foiblesses à se reprocher, parvient sans remords, et sans regret à cet âge heureux, où l'ame encore dans toute sa vigueur, et l'esprit dégagé de la fougue des passions, sçait choisir et apprécier les vrais biens.

Le croirés-vous, mon Ami ? Dans la fleur de ma jeunesse je désire cet âge, et ne demande rien au ciel pour dédommagement de tous les plaisirs qui s'envolent sur les ailes de la jeunesse, qu'un  
ami

ami sûr. Puissé-t-il me conserver celui que je possède, et puisse le tems qui détruit tout, et augmente l'amitié, reserrer de jour en jour les doux nœuds qui nous unissent.



---

*Lettre trente-huitième.**ZEÏR à ST. VAL.*

---

Ah parlés de l'amitié, cher St. Val, votre ame pure est faite pour la décrire comme pour la sentir, tandis que moi malheureux consumé par le feu de mes passions, aveuglé par une bouillante jeunesse, je me sens au dessous de ce sentiment céleste. Mon ame n'a pu deviner la votre, je ne suis pas digne de vous connoître. Eh quel autre qu'un ami eut mis tant de délicatesse dans son procédé? Trop généreux St. Val, vous vouliez en me cachant vos bienfaits vous en dérober le prix! Avés-vous pu croire que je profiterois de vos bontés, sachant que le généreux partage que vous vouliez faire seroit pris sur ce qui vous est indispensablement nécessaire.

Mal-



Malgré la discretion que vous observés sur la conduite de Madame de St. Val, à votre égard, je n'ignore pas que cette mere dénaturée, pardonnés-moi ce terme, pour fournir à son luxe, et aux fantaisies de toute espece qu'elle a conservées dans un âge où il n'est plus permis d'en avoir, vous donne une pension à peine suffisante pour vous soutenir dans votre corps suivant votre rang, et vous voudriés que votre indiscret ami qui ne doit représenter ni par état, ni par naissance, eut la bassesse de vous priver de votre bien-être pour augmenter le sien!

Si je n'avois rien, ce seroit à vous que j'aurois recours, n'en doutés pas; je ne mettrois point une grandeur d'ame factice à refuser des bienfaits qui ne m'aviliroient point puisqu'ils honoreroient mon Ami. Mais dans la circonstance présente souffrés que je persiste dans une façon de penser, à laquelle je ne puis déroger sans me degrader à mes yeux. Je m'engage, si votre situation

change, et que la mienne ne s'améliore pas, d'avoir recours à vous avec franchise. En voilà assez, mon bon Ami, pour répondre au reproche de fausse délicatesse que vous ne m'aurez pas fait, j'en suis sûr, en toute autre circonstance.

Je compare votre conduite à celle du Comte de Brunoi, il m'a obligé et je lui dois beaucoup . . . ah beaucoup, sans doute, puisque je lui dois votre connaissance. Cependant quelle différence de vos procédés aux siens! celle que le cœur sait mettre entre l'amitié et la bienfaisance, le protecteur fait tout pour lui et l'ami ne songe qu'à celui qu'il aime.

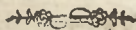
Le Comte a su de moi le changement de mon sort, je lui ai avoué mes torts avec la Duchesse de bonne foi, et mes griefs contre elle avec la même franchise; mais quand je suis venu au mouvement d'indignation qui m'avoit porté à renoncer à tous les avantages que je tenois d'elle: au lieu d'applaudir comme je le croiois à cette action, il a fait un  
sou-

sourire de pitié, en me demandant ce que je prétendois donc devenir?

Je n'en sçais rien, ai-je répondu assés froidement, Monsieur le Comte, mais je sçais bien que je ne veux plus dépendre de personne. J'allois sortir en disant ces mots, il a cependant eu la bonté de me rappeler. Vous aurois-je fait sentir, m'a-t-il dit d'une manière fort douce, le peu que j'ai été assés heureux de faire pour vous? Malgré l'ostentation de cette trop polie réponse la reconnoissance l'a emporté dans mon cœur. A Dieu ne plaise lui, ai-je dit, Monsieur, que j'oublie ce que je vous dois; je suis bien loin de confondre vos bienfaits avec ceux que je ne pouvois plus garder sans rougir; vous n'avez mis aucunes conditions, ai-je ajouté, aux dons dont votre générosité m'a comblé, et la Duchesse de Mimieure en avoit mis aux siens qu'il ne m'étoit plus possible de remplir. Le Comte a souri et m'a fait de nouvelles offres de service, de ce ton de bienveillance  
que

que je prenois pour de l'amitié avant que vous m'en eussiez fait sentir la différence. Toutes mes recherches jusqu'à ce moment ont été vaines, cependant le seul domestique que j'ai gardé et sur la fidélité duquel je puis compter, m'a dit, qu'un homme sans livrée étoit venu hier me demander fort mystérieusement. Je ne sortirai point et ne fermerai cette lettre qu'après l'avoir vu. . . .

Il est huit heures et personne n'est venu! il faut fermer ma lettre, j'en écrirai une seconde, si j'ai des nouvelles intéressantes à vous apprendre.





---

*Lettre trente-neuvieme.*ZEÏR à ST. VAL.

---

**M**on Ami, Madame de Germeuil est à Paris, quelques rues seulement nous séparent . . . dans deux heures je pourrai la voir, lui parler, l'entendre . . . . Ah si vous avés jamais aimé, faites vous une idée de ma situation ! Pourquoi faut-il que le souvenir de Zulica vienne empoisonner mon bonheur ! Si Madame de Germeuil vouloit . . . . que n'est-elle née Taïtienne !

Non, St. Val, je le sens, ce ne sont pas vos passions, c'est les préjugés qui les combattent, qui vous rendent malheureux. Imprudens Européens, la nature vous avoit formé heureux et bons, c'est vous qui avés défiguré les saintes et primitives institutions ! . . . Il sonne dix-heure, oh comme le cœur me bat, je  
ne

ne dois la voir qu'à midi . . . . moment délicieux que de maux tu vas me faire oublier. . . . Cependant ma joie n'est pas pure, un voile de tristesse enveloppe mon ame et empêche le plaisir d'y pénétrer. D'où vient que l'idée de Zulica me poursuit, et me trouble, tandjs que je fus tant de fois infidèle à ses charmes? Ah c'est que je ne fus jamais si coupable. Mon cœur alors ne participoit point à l'erreur de mes sens, je l'adorois dans les nouveaux objets de mes hommages, infidèle sans être inconstant je l'eusse préféré à toutes les beautés qui m'amusoient dans son absence: pourquoi n'ai-je pas fait un attachement plus sérieux. Madame de Germeuil étoit digne de ces égards . . . . allons à ses pieds me rendre plus coupable et tacher de m'oublier moi-même.

---

*Lettre quarantieme.**[ ST. VAL à ZEÏR. ]*

---

Il n'avoit pas encore reçu la précédente.

Quelque soit celui qui a trahi mon secret, je ne sçaurois m'empêcher d'être au désespoir de l'effet que cette indiscretion a produit.

Quoique j'admire, mon Ami, une délicatesse qui vous met bien au dessus de moi dans cette occasion, vous ne me ferés point admettre vos specieux raisonnemens, puisque vous avés bien voulu vous en rapporter à moi dans tout ce qui regardoit nos préjugés, vous voudrés bien ne pas déroger à cette condescendance dans une circonstance où il ne faut que consulter la saine raison, pour sentir qu'entre deux personnes qui font profession de s'aimer uniquement, tout ce que l'un a de plus que l'autre, est une dette qu'il contracte  
envers

envers lui et s'engage à lui païer à la première occasion.

Cette époque est venue pour vous ; si vous êtes vraiment mon Ami, si vous prenez ce titre dans sa véritable acception, vous ne pouvez me refuser sans me marquer une défiance outrageante.

La première raison que vous allégués est une délicatesse digne de votre cœur : eh bien, mon Ami, puisque vous m'eussiez refusé le plaisir de vous être utile au prix d'un très léger sacrifice, accordés moi du moins cette satisfaction aujourd'hui que ma situation me le permet.

Ma mere dont la maladie s'est déterminée en une espece de paralysie, vient de me remettre la conduite de ses biens, et quoique je n'aie jamais murmuré de ses arrangemens, je n'ai pu me défendre d'un mouvement de joie en songeant que vous n'auriez plus de prétexte pour fonder vos refus. Au surplus le ciel m'est témoin que jamais mon cœur ne s'est permis  
le



le plus léger sentiment d'impatience au sujet de la longue dépendance dans laquelle ma mere m'a tenu.

Je ne me suis jamais crû en droit de prescrire des loix aux auteurs de mes jours : leur bien est à eux avant de m'appartenir et j'ai toujours été persuadé que ce qu'il leur plairoit de me laisser, seroit un don, et non une dette.

A la mort de mon pere je jurai au fond de mon cœur de laisser son bien à la disposition de Madame de St. Val aussi longtems, qu'elle ne me laisseroit pas manquer de l'absolu nécessaire.

J'ai toute ma vie trouvé odieux ces procès que des enfans avides peuvent intenter aux auteurs de leurs jours, pour leur arracher un bien dont ils n'auroient pas joui si la mort précipitée d'un pere ou d'une mere n'eut prevenu des dispositions plus sages.

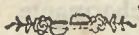
Je n'ai point à me plaindre de Madame de St. Val, qui quoique froide et dissipée, n'a point manqué envers moi

aux devoirs essentiels de mere; mais quand il seroit vrai que j'eusse pu desirer quelque fois une tendresse plus vive de sa part, rien ne pouvoit me faire oublier les soins que lui a coûté mon enfance et je suis persuadé que la plus mauvaise des meres, merite pourtant à quelques égards l'amour et le respect d'un enfant bien né, au défaut de la reconnoissance.

Ce devoir sacré n'est pas une convention des hommes, c'est une institution de la nature, que toute notre mechanceté n'a pu encore étouffer, et qui ne peut s'éteindre que dans des cœurs déjà corrompus. Désiés-vous, cher Zeïr, de ceux qui vous disent que c'est un préjugé. Ah! si c'en est un, c'est encore le cri de la nature qui cherche à se faire entendre au travers de mille notions confuses.

Je vous l'avouerai avec la franchise dûe à l'amitié qui nous lie, jamais je ne fus affectueusement pressé sur le sein d'une tendre mere, jamais de douces larmes n'humecterent son visage en revoïant  
après

après une longue absence un fils soumis et tendre, jamais je ne jouis du délicieux plaisir de lui entendre prononcer avec émotion le doux nom de fils, et malgré cela je ne pense point sans fremir à l'éternelle séparation que sa situation présente semble m'annoncer. Heureux Zeïr, vous qui futes fils, rappelés-vous comme on peut aimer les auteurs de ses jours, et plaignés moi si je suis destiné à perdre un nom dont je ne connus jamais les douceurs.



---

*Lettre quarante-unieme.**ZEÏR à ST. VAL.*

---

Je l'ai revue, St. Val, cette femme adorable, pour la possession de laquelle j'aurois donné mille vies si je les avois eues, j'ai obtenu mon pardon, mais, hélas! à quel prix? Combien une passion aveugle ne peut-elle pas dégrader notre ame? Infortunée Zulica, je t'ai donc trahie, abandonnée et pour qui . . . . hélas! pour une femme charmante qui n'a d'autre défaut que de m'aimer trop, moi seul je suis coupable, moi seul je devrois expier dans les plus cruels supplices les suites funestes de mes égaremens.

A peine fus-je arrivé à l'endroit où Madame de Germenil m'attendoit que je me précipitai à ses genoux sans avoir la force de proférer une parole; plus maîtresse d'elle même, elle m'obligea de me rele-



relever. Affiés-vous Zeïr, me dit-elle, j'ai des choses importantes à communiquer, et de votre réponse va dépendre le bonheur ou le malheur de ma vie, surtout ne m'interrompés point.

Il vous souvient, sans doute, de notre dernière entrevue et de l'aveu tacite de votre passion pour Zulica. Plus troublée de cette nouvelle, qu'irritée contre vous, je vous priai de me laisser seule, peut-être que mes réflexions ne m'eussent pas décidée à vous fuir si précipitamment sans l'événement que je vais vous raconter.

A peine sortis vous de chès-moi, qu'une jeune Angloise qui m'a servie autrefois, fit demander à me parler pour une affaire importante. J'avois aimé cette fille et j'étois bien loin de prévoir ce qu'elle alloit m'apprendre. Fanni après m'avoir raconté l'histoire de Zulica, telle à-peu-près que je la tenois de vous, son arrivée à Londres, sa fuite et les périls où elle s'étoit exposée pour vous rejoindre,

finit par me demander mon secours pour cette jeune infortunée.

Encore émue de la scène qui venoit de se passer entre nous, le dépit l'emporta sur la générosité, et dans un mouvement dont je ne fus pas maîtresse, je souhaitai de faire partager à Zulica les tourmens qui me déchiroient; alors tirant de ma poche le portrait de la Duchesse de Mimieure, dites à votre nouvelle maîtresse, dis-je à Fanni, que celui, qu'elle vient chercher au travers de tant de risques, mérite peu une pareille confiance. Remettés lui ce portrait pour preuve de ce que j'avance, dites lui, que c'est celui d'une femme qui l'aima tendrement; qu'il a de même quittée pour en abuser une autre qui ne l'aima pas moins que Zulica. Si elle veut oublier un amant si volage, mon amitié et mes secours sont à ce prix.

Fanni sortit après m'avoir laissé son adresse, mais depuis ce tems je n'en ai eu nulles nouvelles,

Le lendemain je vous écrivis un billet qui vous annonçoit la résolution où j'étois de vous oublier, l'amour plus fort que la raison, les soins que vous avés pris pour découvrir mes traces, votre douleur, la demande que vous avés fait à mes gens de mon portrait, votre séjour à Paris après le départ de Zulica; tout m'a décidée à la démarche que je fais; je viens de vous avouer des torts que l'amour excuse peut-être, je me suis consultée je ne puis vivre sans vous; mais j'aime mieux mourir que de partager le moindre de vos sentimens.

Sondés votre cœur, si toute la tendresse du mien peut vous consoler de la perte de Zulica, si vous n'avés point feint l'amour que vous m'avés montré, oubliés cette Etrangere, mon cœur et ma main sont à ce prix.

Madame de Germeuil voïant que j'hésitois me demanda si on l'avoit trompée, et si je connoissois la retraite de Zu-

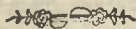
lica? Non Madame, lui dis-je, mais je n'ai que trop lieu de la deviner. L'infortunée est devenue la victime de mon imprudence, et de votre indiscretion. La dessus j'appris à Madame de Germeuil les apprehensions où j'avois été à son sujet, et les violences de la Duchesse; nous conjecturames que le portrait seroit tombé entre ses mains par quelque malheureux hazard, soit honte, soit réellement pitié, Madame de Germeuil me parut donner des regrêts au sort de cette infortunée; tandis que votre coupable ami, livré au désordre de ses sens, oublia tout ce qu'il devoit à la plus malheureuse des femmes.

Je promis tout dans un transport aveugle, et aujourd'hui il ne me reste que le désespoir d'avoir acheté mon bonheur par un crime.

Je ne suis plus à moi, je ne puis plus être à Zulica sans devenir parjure, et pour comble d'horreur il faut que je cache ma douleur et mes remords. Au  
sein



sein de la félicité, mon cœur nage dans l'amertume: Madame de Germeuil a repris son ancienne confiance en moi, elle promet d'assurer un sort à Zulica; hélas que lui donnera-t-elle, qui la dédommage de ce cœur qui lui étoit dû? Tendre et généreuse fille, elle eut sacrifié ses plaisirs au bonheur de m'en procurer! jamais un reproche ne troubla la félicité de son heureux amant, de celui qui pour un instant de volupté a pu faire le serment affreux de ne plus la revoir. . . . Femme plus impérieuse que tendre combien cher vous m'avez vendu un instant de plaisir! St. Val, mon cher St. Val, aïés encore pitié de moi, dites que dois-je faire. Hélas! je n'eus jamais plus besoin de vos conseils, et jamais je n'en fus moins digne.



---

*Lettre quarante-deuxieme.*

ST. VAL à ZEÏR.

---

Qu'avés-vous fait, imprudent Zeïr, et quels conseils puis-je vous donner désormais? Les mœurs de notre país, les préjugés de Madame de Germeuil, ce que vous lui avés promis, tout vous lie à elle; mais la nature plus forte que toutes les conventions, la reconnoissance plus sacrée que les loix, vous enchaînent à Zulica, vous devés sans doute votre main à Madame de Germeuil, mais dispose-t-on de son cœur.

Vous vous êtes abusé Zeïr, rien n'efface dans une ame bien née le charme d'un premier et véritable amour: plus de bonne foi vous eut épargné ces regrets. Le caractère de Madame de Germeuil me déplait sans m'étonner, il n'est que trop conforme aux mœurs de ce país.

Si

Si dans le principe de votre liaison vous lui eussiez avoué vos indissolubles engagemens avec Zulica, si vous n'eussiez pas flatté sa vanité du triomphe de l'emporter sur une rivale aimée, ou Madame de Germeuil se seroit défendue de vos séductions, ou elle ne seroit pas à plaindre. Aujourd'hui le mal est sans remède, il n'est qu'un excès de franchise qui puisse le réparer en quelque sorte.

Gardés-vous de contracter un engagement qui seroit votre supplice et le sien, sans l'avoir instruite de la vraie situation de votre cœur : cet aveu qui eut dû prévenir ce que vous nommés votre bonheur, doit aujourd'hui servir à l'assurer.

Si nonobstant cet aveu Madame de Germeuil vous épouse, aïés pour elle les égards qu'un honnête homme doit à une femme qu'il estime, soïés époux fidele et complaisant ; mais demeurés l'Ami de Zulica, vous le devés, et Madame de Germeuil doit faire assés de cas de  
votre

votre probité pour s'en rapporter de votre conduite à vous-même.

La précaution ridicule qui lui a fait exiger de vous un serment absurde, marque trop de foiblesse de votre part, et trop de défiance de la sienne, et vous ne pouvez trop-tôt vous en faire relever dans la crainte de vous rendre parjure.

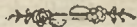
En général ces femmes si promptes à s'enflammer, si jalouses, si exigeantes, sont faciles à consoler et quelque coupable que vous le soies, une femme ne se trompe guere que quand elle le veut sur la nature de nos sentimens pour elle.

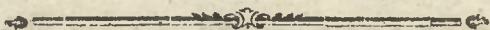
Madame de Germeuil n'en merite pas moins votre reconnoissance. C'est le moindre retour qu'elle doive pretendre de ses bontés pour vous; mais vous vous devés à vous-même de la sincerité, et tout homme qui peut se résoudre à tromper la plus méprisable de toutes les femmes, est encore plus vil qu'elle.



P. S. L'enlèvement de Zulica m'étonne bien moins que celui de Madame de Germeuil, c'est toujours l'infortune qu'on opprime, j'ose croire que vous ne vous en raporterés pas entièrement à elle du soin de decouvrir la retraite de Zulica, croîés moi, Zeïr, l'extrême jalousie avec la générosité, est un phénomène qui ne se rencontre pas souvent.

Sans la mauvaise santé de ma mere, je serois déjà auprès de vous. Ne seroit-il pas possible que vous vinssiés me joindre? Je crains les yeux de Madame de Germeuil, pour les aveus que vous avés à lui faire.



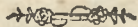
*Lettre quarante-troisième.*

ST. VAL à ZEÏR.



Je viens de perdre presque subitement la plus aimée des meres, il me reste un Ami, m'abandonnera-t-il sans consolation à la douleur où me plonge ce funeste événement?

Des affaires de toutes especes me retiennent encore ici pour longtems, je compte assés sur votre amitié pour esperer que vous m'accorderés la satisfaction de vous y embrasser incessamment.



---

*Lettre quarante-quatrième.*ZEÏR à ST. VAL.

---

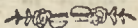
Je pars au moment où je reçois votre lettre, il ne sera pas dit qu'une passion malheureuse me fera manquer à tous mes devoirs, la voix sacrée de l'amitié se fait encore entendre à mon cœur au milieu du tumulte de mes sens et sauve mon âme avilie du mépris d'elle-même. Sexe enchanteur je vais te fuir, passion funeste que ne puis-je de même t'anéantir en moi?

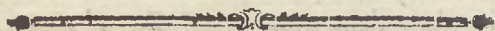
J'ai reçu votre lettre, j'ai vu Madame de Germeuil et je pars sans avoir eu la force de rompre un silence fatal. Ah St. Val, comment porter la mort dans ce cœur qui m'idolâtre? comment faire couler des pleurs amers, de ces yeux qui ne m'en firent verser que de volupté. Qu'elle est belle, que ce caractère vehement lui donne des charmes,

mes. . . . Cependant le voile est tombé, j'adore Zulica, n'en doutés point, elle est l'amie, la maîtresse de mon cœur, mais Madame de Germeuil regne impérieusement sur mes sens. Les vertus, la candeur de Zulica, cet amour tendre que trois ans d'absence n'ont pu détruire, la conformité de nos âges, celle de nos caractères, tout me lie à elle, et me fait detester l'instant d'erreur qui me fit méconnoître mon cœur et oublier mes devoirs. Mais, Madame de Germeuil en est-elle moins digne de ma pitié? en ai-je moins abusé de sa crédulité? si sa conduite envers Zulica me paroît peu généreuse, est-ce à moi de la juger si sévèrement? Elle a fui, elle a résisté, n'aurois-je donc profité de sa foiblesse que pour l'abandonner au regret de m'avoir trop estimé? Vous ne me le conseillés pas, sage et vertueux St. Val; mais vous me prescrivés une sincérité cent fois plus cruelle. De quel front lui avouer aujourd'hui qu'une autre occupe la première



re place dans mon cœur? En adoptant les mœurs de votre Europe, j'en ai contracté les vices, je rougirois d'une sincérité dont je me fut fait gloire autre fois, tout s'est confondu dans ma tête, et forcé d'adopter ici le préjugé pour la vertu, j'ai perdu la faculté de distinguer l'un de l'autre.



*Lettre quarante - cinquieme.*

ZÉIR à ST. VAL.

Je vous écris de ce même lieu où vous eutes autre fois pitié d'un Ami au désespoir, indulgent St. Val! c'est ici la retraite d'une sœur chérie et malheureuse dont je causai la perte.

Je ne réfléchis point sans amertume sur ce premier événement d'une vie destinée à être à jamais empoisonnée par la plus douce de toutes les passions.

Cependant j'admire l'effet que le tems et l'absence peuvent produire sur nous. Cette Julie tant adorée, je la reverrois aujourd'hui sans émotion, qu'est-ce donc que nos cœurs, et ce sentiment factice qu'un rien allume et qu'un rien peut éteindre? pourquoi l'objet

jet qui me transportoit autre fois ne m'est-il plus qu'un objet indifférent? inconcevables caprices du cœur de l'homme, misérables jouets de nos sens nous trouvons souvent le malheur dans ce qui fit notre suprême félicité, sans qu'il y ait rien de changé que nous-même.

Je suis triste, St. Val, mon cœur est oppressé: ce cœur qui n'est pas fait pour la fausseté, ni la trahison, se voit avec effroi dans la cruelle nécessité de se rendre coupable de l'un ou l'autre de ces crimes.

Qu'est-ce donc que des conventions qui détruisent toutes les notions primitives de la nature? La vertu n'est-elle pas une par-tout? et feroit-il possible que ce qui est bon et honnête à Taïti, fut vicieux chés-vous? toujours douter, toujours se repentir, se reprocher des plaisirs qu'on eut acheté au prix de sa vie, est-ce donc là, la félicité?

Vous m'è dirés, cher Ami, que mes malheurs sont nés de mes fautes; mais ce sont vos institutions qui ont nécessité ces fautes; quand les loix sont contre la nature, la nature plus forte que la loi les élude, et nous rend coupables. Sans les préjugés de Madame de Germeuil j'eusse été vrai avec elle, sans votre bifare honneur je pourrois encore être fidele à mes prémièrs engagements. D'où vient donc que vos compatriotes se rendent coupables tous les jours des mêmes fautes, d'où vient qu'ils n'en sont pas punis? Je suis dans cet instant hors d'état de porter un jugement sur rien, mon ame triste et mécontente cherche à s'éviter elle-même, je vous écris pour me fuir, il n'est pas un mouvement de mon cœur qui ne me soit douloureux. Douce et paisible amitié, sentiment immortel, accordé à l'homme par une divinité bienfaisante pour le consoler dans ses miseres, viens remplir

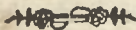


plir ce cœur malheureux et que tes divins transports calment le tumulte de mes sens.

C'est l'effet que je me promet de votre présence, cher Ami, et mon'ame qui ne sçait rien sentir qu'avec excès, vole au devant de la votre, et me fait goûter d'avance le bonheur de me retrouver après une longue absence dans les bras du plus cher de tous les amis.

De tous mes sentimens voilà le plus vrai, le plus inalterable; malheur à l'ame de bouc qui peut aimer quelque chose au-dessus de son ami. C'est ainsi que j'aime Zulica, et c'est la seule femme qui m'ait jamais inspiré ce sentiment. Femmes crédules et abusées, ne demandés point à l'homme qui vous plait, s'il est votre amant, ah désirés bien plutôt qu'il soit votre ami.

Adieu cher St. Val, pardonnés au désordre de cette lettre; mais il semble qu'en vous écrivant je trompe le tems, et accélère celui de notre réunion.



---

*Lettre quarante-sixieme.*ZEÏR à ST. VAL.

---

Un Dieu jaloux semble avoir placé pour moi le malheur auprès de la suprême félicité: Zulica est ici, mon Ami, j'habite le même lieu, je respire le même air, je l'ai revue, et un serment funeste me lie et m'empêche de voler à ses genoux! Ecoutez le détail du plus singulier événement.

Plus calme après vous avoir écrit ma dernière lettre, je voulus profiter d'un instant qui me restoit avant mon départ pour faire le tour de cette sombre habitation, je voulois revoir ces murs exaucés que je mesurai tant de fois d'un œil de désespoir. Après avoir réfléchi quelque instant sur le changement qui s'étoit opéré en moi, je me livrois à ce

charme imperceptible qu'une ame tendre éprouve toujours au souvenir d'un événement qui l'a vivement affectée.

Après avoir fait le tour de l'abbaye, je me rapprochois lentement du village par une avenue qui est en face : la beauté de la saison, la fraîcheur de l'air, le soleil sur son déclin, dont les rayons mourans se laissoient voir au travers d'un rideau d'arbres, un léger Zéphir qui en agitant le feuillage, varioit ce mouvant tableau, tout portoit à mon ame une impression de volupté pure.

Je pensois à vous, mon Ami, au plaisir que j'aurois bien-tôt, de parcourir avec vous ces campagnes riantes, où la bonté du maître a fait de ceux qui les habitent autant d'enfans heureux, qui cultivent l'héritage d'un bon pere ; je réfléchissois au bonheur réel dont la plupart de vos Concitoïens se privent par une hauteur ridicule, ou une économie mal entendue.

Insen-



Insensiblement je m'étois oublié moi-même, et le souvenir de mes fautes s'effaçoit à mesure que je songeois à vos vertus. J'étois à deux pas de l'Abbaïe que je ne m'en étois pas aperçu quand tout à coup un cri perçant me tira de ma rêverie, aïant levé les yeux je vis deux femmes à une fenêtre d'où elles s'éloignèrent après m'avoir fait signe d'attendre.

Un mouvement de curiosité plus que tout autre intérêt m'engagea de m'arrêter, c'est le dernier sentiment qui meurt en nous, et peut-être que le plus sûr moyen de distraire quelqu'un d'une idée funeste seroit d'éveiller sa curiosité sur un autre objet. Je n'eus pas réfléchi deux minutes la-dessus que je vis à la même fenêtre une femme que je crus alors reconnoître pour Zulica. Elle tenoit un papier à la main, après l'avoir porté sur sa bouche, et appliqué sur son cœur, elle le laissa tomber, je le ramassai précipitamment, et j'y lus ces mots.

„Tous mes malheurs sont finis — je t'ai revu lumière de ma vie, j'eusse donné la mienne pour cet instant de bonheur! trouve-toi ce soir vers onze heures à la grille du Chœur, tu pourras y voir un moment ta fidele Zulica, et lui entendre renouveler à la face du Dieu qu'on revere ici le serment de n'adorer jamais que toi.“

Je levai mes yeux vers cette tendre amante, et mon cœur suivit mes yeux, malgré l'éloignement je crus rencontrer les siens, ils portèrent en moi ce fremissement délicieux, que l'accord seul des âmes peut faire éprouver. Sans doute qu'elle est observée, car bien-tôt après elle me fit signe de m'éloigner. J'obéis lentement et à regret, j'avois oublié dans ce moment et mon serment et Madame de Germeuil, ah! j'aurois oublié l'univers entier si mon ami n'en faisoit partie.

Je tournai plusieurs fois la tête et j'observai que Zulica me suivoit des yeux,

yeux, je la vis les couvrir plusieurs fois de son mouchoir, ses soupirs que je croiois entendre retentissoient dans mon sein, vingt fois je fus tenté de retourner sur mes pas. Momens heureux, momens connus des ames sensibles, quel plaisir vaut celui de retrouver une amante fidele après une longue absence.

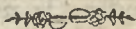
St. Val, si j'avois donc pu la presser sur mon sein, sentir son cœur palpiter sur le mien, et ses yeux noïés de douces larmes se fixer sur mes yeux enflammés....

Comme elle sçait aimer, comme elle communique la sensibilité qui la pénètre à tout ce qui l'entoure. Tant que je la vis j'étois dans les cieux, retourné chés moi je me trouvai au fond du précipice. Que ferai-je, à quoi m'engage ce serment funeste? Malheureux que je suis j'ai promis et je le demande! Il est juste que je porte la peine de mon imprudence; mais l'innocente Zulica que pensera-t-elle de mon caprice? Ah rien, son tendre

dre cœur excusera son trop coupable  
aimant et moi je partirai sans la voir,  
l'adorant, maudissant Madame de Ger-  
meuil, ou plutôt m'abhorrant moi-mê-  
me. St. Val, mon unique Ami, ah  
que n'êtes vous ici, vous me sauveriez  
du danger qui me menace. L'amour, ce  
feu celeste, ce principe de toutes les  
vertus me rendra-t-il toujours vil? Si je  
vois Zulica, je fausse ma promesse, si je  
ne la vois pas, je suis un ingrat, un bar-  
bare, je la laisse livrée au désespoir que  
j'éprouve si je pouvois lui écrire . . . il  
me vient une idée: je vais demander à  
voir Julie: votre sœur, cher St. Val,  
doit avoir des vertus, j'en ferai une amie,  
une protectrice à Zulica, si je lui fus cher,  
pourra-t-elle refuser de me rendre un  
si essentiel service? Hélas! sa rivale est  
presqu'aussi malheureuse qu'elle le fut  
autre fois. Je ne partirai que demain,  
mais je ne verrai point Zulica quoi  
qu'il m'en coûte. Ma parole est sacrée,  
ah si je vous eusse crû, je serois au-  
jour-



jourd'hui relévé de cette indiscrete promesse. Puisse Julie me donner les moïens d'écrire à Zulica et puisse le ciel accorder à cette aimable fille tout le bonheur qu'il me refuse.



---

*Lettre quarante-septieme.**ZEÏR à ST. VAL.*

---

J'ai vu Madame de St. Val, j'ai vu la vertu indulgente et l'amour généreux toujours grande, toujours sublime dans sa maniere de penser, la tendre Julie qui s'immola à la crainte de ternir son ame pure, n'est point sans pitié pour les foibles d'autrui.

Je lui ai tout avoué, elle sçait mes égaremens et les plaint, liée déjà avec Zulica de la plus tendre amitié, la certitude que c'est là cette rivale préférée que tous ses charmes ne purent bannir de mon cœur n'a point refroidi sa tendresse pour son amie.

Avant de sçavoir le serment qui me lie, elle m'avoit offert le bonheur de voir Zulica, quoiqu'elle soit étroitement refermée; la vraie vertu n'est point farouche,

che, et le bonheur de deux êtres innocens, est un spectacle délicieux pour les âmes honnêtes, et un hommage pour la divinité; mais je ne suis plus digne de cette sublime félicité, mon âme chargée de chaînes, n'est plus libre dans ses affections, il est juste que je gemisse sous le poids des fers que je me suis donnés. Madame de St. Val a loué ma délicatesse, cette vraie, cette vertueuse amie a soutenu ma résolution chancelante, elle s'est chargée d'apprendre à Zulica mes derniers engagements, une lettre que je lui ai laissée pour cette tendre fille lui explique les motifs du refus que j'ai fait de la voir. Ah St. Val, ai-je assez expié un instant d'erreur? soit inconstance, soit défaut de caractère, soit l'effet de la contrainte, je ne regarde point sans frémir la nécessité d'être l'époux de Madame de Germeuil, son image se présente à moi sous les mêmes traits, sa beauté parle toujours à mes sens; mais son âme n'attire point la mienne, elle m'inspireroit peut-être  
encore

encore plus de transports que Zulica, mais jamais, jamais, elle ne me fera sentir cette union intime, cet oubli de moi-même, ce calme profond et délicieux qui anéantit l'univers à mes regards en la présence de Zulica; de ces deux passions qui me tyrannisent, l'une fut le délire d'un instant, l'autre une affection de mon ame qui ne s'éteindra qu'avec ma vie.

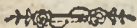
O Zulica, fille si tendrement, et j'ose dire encore, si constamment aimée, comment ai-je pu croire que mon cœur eut oublié de vivre en oubliant de t'aimer?

Admirés, St. Val, la différence de mes sentimens pour ces deux femmes enchantereuses. Lié avec Zulica par le même ferment, je le sens j'eusse vû Madame de Germeuil; mais Zulica, non, non, elle veut être aimée plus dignement, il lui faut un hommage plus pur, et la vue de son amant souillé d'un parjure pour  
la



la voir, lui eut fait verser des larmes de regret sur l'effet dangereux de ses charmes.

Demain une partie de mes maux seront finis, je vous verrai, St. Val, votre indulgente amitié ne refusera pas des consolations à mon ame affligée; et pour être coupable je ne vous serai pas moins cher.



---

*Lettre quarante-huitieme.*

MADAME DE ST. VAL,  
Religieuse au Couvent de - -  
à ZEÏR.

---

Deux ans de réflexions et l'événement singulier qui me donne l'occasion de vous écrire me rassurent sur ma démarche, je ne veux ni me tromper, ni vous en imposer par une apparence d'insensibilité, dont je suis loin, je vous aime, Zeïr, mais le calme de mes sens me fait retrouver sans effroi ce sentiment au fond de mon cœur.

Maître de nos actions nous ne le sommes point des mouvemens de notre ame. J'ai fait ce que j'ai dû, je me suis arrachée à un péril certain, le ciel ne peut m'en demander d'avantage.

L'ai-

L'aimable fille à laquelle il vous unit par la plus tendre affection, me donneroit l'exemple de la fermeté, quand la raison et la nécessité plus forte qu'elle ne m'en feroient pas la loi. Ah Zeïr ! je ne veux pas aggraver vos douleurs ; mais quelle femme a pu vous faire oublier cette fille céleste ? Ni moi, ni Madame de Germeuil, ni peut-être aucune femme n'avons jamais sçu aimer, c'est à elle qu'il appartient de donner l'exemple de l'amour. Elle sçait vos funestes engagements et cette ame aimante, toujours prête à s'immoler au bonheur de ce qui lui est cher, a fait sans hésiter le dernier et le plus rigoureux de tous les sacrifices qui lui restoit à vous faire. Indulgente, et juste envers celle qui lui enleve tout, elle consent que vous acquitiés votre parole, et lui rendiés l'honneur que vous lui avés ravi. Victime de nos mœurs, elle s'immole à la probité de son amant : c'est à vous, cher et malheureux Zeïr, à suivre son

exemple, si une femme impérieuse et peu delicate veut profiter de l'avantage qu'une indiscrete promesse lui a donné sur vous.

Je vous plains d'autant plus que je ne saurois estimer Madame de Germeuil. Il y a trop de bassesse à vouloir retenir un cœur par force, et quoi que vous en puissiez dire, cette femme est plus passionnée que tendre. Elle causa doublement les malheurs de Zulica: c'est sa funeste jalousie qui mit entre les mains de cette infortunée ce fatal portrait qui la rendue victime d'une femme encore plus vindicative, elle vous a trompé en feignant d'ignorer la retraite de Zulica et j'ai de fortes raisons de soupçonner qu'elle a prêté les mains à son enlèvement. Nonobstant cela, vous êtes irrévocablement lié, si elle a la bassesse de reclamer votre serment. Toute promesse faite librement, il n'importe à qui, doit être sacrée pour un homme d'honneur. Je gémirai  
avec

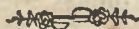


avec vous de cette funeste nécessité et je ne vous en exhorterai pas moins à être ferme. Zeïr, la vertu ne seroit qu'un vain nom, s'il ne nous en coutoit rien pour lui rester fidele? Je me rappelle que vous m'avés objecté vos engagemens avec Zulica, vous en sentés vous-même la différence; élevé dans d'autres principes vous ne lui promîtes rien, le don libre d'elle même fût païé par votre amour. L'artificieuse Madame de Germeuil n'a voulu se donner qu'à un époux, et vous contractates cet engagement en profitant de sa foiblesse à ce titre. Mais s'il est de la générosité au fond de son cœur, si elle vous est véritablement attachée, elle ne tardera pas à vous dégager d'un serment devenu pénible.

Je le souhaite, Zeïr, pour vous, pour la tendre Zulica, pour Madame de Germeuil elle-même; hélas! si un amour aveugle lui cache ses devoirs,

dans cette occasion je ne vois que  
malheurs pour tous trois.

Adieu, Zulica vous écrit; puisés  
du courage dans sa fermeté.



---

*Lettre quarante-neuvieme.*ZULICA à ZEÏR.

---

L'ange de la mort a frappé mon ame, lorsque j'ai reçu ta dernière lettre. Zeïr, mon cher Zeïr, hélas ! le plus cruel de mes maux n'est pas de te perdre, c'est de te sçavoir malheureux. Si tu pouvois m'oublier, si tu pouvois trouver le repos dans le sein de cette fiere beauté, je la bénirois, n'en doute point, ah je baiseroit la main qui m'assassineroit, si c'étoit pour contribuer à ton bonheur.

Tu le sçais, Zeïr, du moment que ton image entra dans mon cœur, je m'oubliai moi-même, ta félicité fut seule l'objet de tous mes vœux ; loin de toi l'idée que tu étois heureux consola ma misère, tes plaisirs adoucirent mes peines, et mes mains le-

vées vers le ciel demandèrent aux Dieux, non la constance de mon amant, mais son bonheur.

Ils ont rejeté mes prières, le glaive du malheur s'est appesanti sur ta tête, et pour comble d'horreur, j'ai une partie de tes maux à me reprocher.

Ce vif sentiment qui unit notre enfance, n'a pu s'éteindre en toi, ma vue et mes malheurs l'ont réveillé dans ton ame, ah si j'eusse pu prévoir la force de tes nouveaux engagemens, je serois morte mille fois plutôt que de m'offrir à tes yeux.

Zeïr, tu n'es pas criminel comme tu le dis, tes sens t'ont trahi, ton inexpérience t'a perdu, ta maîtresse est plus coupable, pardonne à ma sincérité, mais qu'est-ce donc que cet amour que je ne conçois pas, qui nous rend les tirans de ceux que nous aimons? Elle te defend de me voir, va! nos ames élancées l'une vers l'autre par la force du sentiment qui  
nous



nous unit, se confondent en dépit d'elle, et au moment où je t'écris du sein de mes miseres, mon cœur goûte plus de bonheur que le sien n'est capable d'en concevoir.

Ne crois pas, Zeïr, que je cherche à te faire manquer à une parole sacrée; que je périsse avant d'avoir avili mon amant! Chere ame de ma vie, tes vertus me sont plus précieuses que ton amour, et mon cœur désespéré rejetteroit avec effroi un bonheur acheté aux dépens de ton honneur.

Ne crois pas que j'aie adopté des préjugés que je ne conçois pas, et des mœurs que je méprise, je n'ignore pas même que selon les loix de l'Europe tu n'es engagé à rien et qu'il faut ici des témoins de ses promesses pour qu'elles soient valables. Loin de nous, Zeïr, ces affreux subterfuges qui deshonnorent la vertu et n'en conservent que le simulacre; tu promis, il suffit; ton cœur est

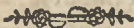
ton témoin, et ta probité le garant de ta foi.

Il faut être l'époux de Madame de Germeuil, il ne faut plus me revoir, si elle persiste à l'exiger; mais si tu as promis d'avantage: si tu as juré de ne plus m'aimer, ton serment est nul, on n'a pu promettre ce qu'il n'est pas en son pouvoir de tenir, et si tu n'as pas promis cela, va! je peux me consoler de tout le reste.

Cependant, Zeïr, une lueur d'espoir brille encore dans mon ame. . . . J'écrirai à Madame de Germeuil, je lui ferai le tableau de notre union, des années qui ont précédé ton goût pour elle; de la félicité d'où nous sommes déchus, enfin de mes malheurs, et des droits qu'ils me donneroient si je pouvois en admettre d'autres que ceux que ton amour me conserve. Peut-être sera-t-elle touchée de ma confiance, hélas le malheur de deux infortunés pourroit-il lui faire un sort agréable?

Cette

Cette demarche, Zeïr, te peinerait  
sans doute et mon cœur aime à épargner  
au tien tout ce qui peut lui coûter : je  
voudrais pouvoir anéantir en toi cet  
amour qui fit le charme de ma vie ; don-  
ner mon ame à Madame de Germeuil,  
te rendre heureux et puis mourir.



*Lettre*

---

*Lettre cinquantieme.**ZEÏR à ZULICA.*

---

C'est en vain, amante trop généreuse, c'est en vain que ton indulgente bonté veut excuser mes fautes, ton coupable amant doit expier dans le désespoir de t'avoir perdue le crime impardonnable d'avoir voulu t'oublier.

Connois tous mes torts et déteste celui qui t'a trahie; un erreur d'un instant ne m'a point séduit, j'ai dit, j'ai cru que je ne t'aimois plus, j'ai proferé cet horrible blasphême, ma main l'a tracé et mon cœur ne l'a pas désavoué, ah l'amour outragé se venge avec fureur, ce sentiment immortel que tous mes égaremens n'ont pu éteindre s'est réveillé à la vue de tes innocens appas, la rage est entrée dans mon cœur, et le prémier fruit de mes crimes est le désir d'en commettre de nouveaux.

Sans



Sans la crainte de ton mépris je serois à tes genoux. Que me parles tu de vertu, et de probité, n'ai-je pas tout trahi en t'abandonnant, ne seras-tu donc juste qu'envers les autres? moi je serois l'époux de Madame de Germeuil, moi je renoncerois à jamais à Zulica? Cruelle, oses-tu bien me prescrire une pareille loi? Ah si cet horrible sacrifice te coutoit autant que moi, serois-tu si généreuse. . . . Pardon, ma Zulica, pardon, mon cœur désespéré défavoue ces doutes au moment où ma main les trace. Eh bien, parle, que faut-il faire, qu'en m'immolant j'aie le bonheur de t'obéir, ah j'aime mieux la mort que ton mépris?

---

*Lettre cinquante - unieme.*

MADAME DE GERMEUIL à  
ZEÏR.

---

Etes-vous de concert pour m'outrager et la lettre que je viens de recevoir de Zulica; a-t-elle été dictée par vous? Homme léger ou faux, étoit-ce le prix que vous réserviés à tant d'amour? Eh bien connoissés ce cœur dont vous n'êtes pas digne, et si votre ame inconstante, et foible, est susceptible d'un sentiment de tendresse pour celle qui me brave, tremblés pour elle ou tenés vos engagements. Mon honneur compromis, et une passion que rien n'a pu vaincre me rendent incapable d'une générosité que l'amour ne connoit point. Ingrat, souvenés-vous du jour où je voulus vous rendre à vous-même: ma mort eût suivi ce douloureux sacrifice; aujourd'hui vous n'en êtes pas digne.

Rap-

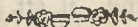
Rappelés-vous vos sermens, rappelés-vous à quels titres vous triomphates de moi, osés les violer, et puis couvert d'un parjure, allés offrir votre foi à celle que vous trahîtes déjà.

Mais n'espérés pas jouir d'un coupable bonheur, l'inconstance est un vice et mene au crime, il est juste que vous expiés les pleurs que vous avés fait verser. Mon parti est pris, vous serés mon époux ou je mourrai vengée.

Ne croiés plus m'abuser par des lenteurs ou me fléchir par des soumissions. Je suis invariable dans mes résolutions, je ne cherche point à me parer de vertus que je n'ai pas : comme j'aime avec fureur, je sçais haïr de même.

Mon ame cependant repugne au crime ; mais puisqu'un funeste hazard vous a fait retrouver celle que j'avois éloignée de vous, le sort en déconcertant mes mesures, ne me laisse plus la  
liberté

liberté du choix dans ma vengeance. Je vous renvoie la lettre de Zulica et vous charge de la réponse, tant de miel n'entre point dans mon ame et je ne pourrois la faire sans aigreur.





---

*Lettre cinquante-deuxieme.*ZULICA à MME. DE GERMEUIL.

---

Le bonheur d'un homme qui nous est également cher, Madame, m'engage à une démarche qui vous paroîtra singuliere, si nous ne nous accordons pas dans la maniere de penser, comme dans celle de sentir.

Si j'étois née dans votre païs, Zeïr eut été mon époux, dans le mien il en eut les droits: ils ne furent point violés par moi, malgré les usages de Taïti, le don de mon cœur fut irrévocable. Cependant aujourd'hui je suis forcée, à réclamer de votre générosité un droit, que dans vos principes vous devriés regarder comme sacré: un amour antérieur au vôtre. Je sçais que lié à vous par un serment vous êtes libre d'exiger l'accomplissement de cette promesse, mais ne

*Lett. Taïtien.*

T

craignés-

craignés-vous pas, qu'en l'y contraignant, le souvenir de ses premières amours ne vienne troubler votre bonheur?

Si votre ame est sensible, croïés-vous qu'on abandonne sans regret ce qu'on aime tendrement? Le véritable amour n'imprime-t-il pas au fond de l'ame un caractère indélébile que rien ne peut effacer? Je ne doute point, Madame, du pouvoir de vos charmes, mais enfin, Zeïr m'aima, j'eus ses premiers soupirs: son ame accoutumée à la mienne, peut se souvenir encore de cet accord de sentimens, qui fit le charme d'un âge, dont les affections fixent souvent le sort de notre vie; un seul regret de cette espee peut empoisonner vos jours et les siens.

Je ne vous parle point de moi. Si j'étois sûre que mon amant fut heureux, je ne vous importunerois pas de mes plaintes. Si vous l'aimés, ne devés-vous pas penser de même et peut-on concevoir de  
plus

plus affreux supplice que de voir souffrir ce que l'on aime.

Daignés donc, Madame, lui rendre la liberté de disposer de lui, je jure, avec cette sincérité dont rien au monde ne pourra me faire departir, de ne gêner son choix, ni par mes plaintes, ni par mes prières; si mon caractère vous étoit connu, vous ne douteriez pas de cette promesse.

Si Zeïr m'abandonne librement, je ferai des vœux pour son bonheur, et je vous sçaurai gré de l'avoir rendu heureux.

Ma tendresse pour lui ne fera point altérée par cette préférence, mes reproches ne troubleront jamais sa félicité ni la vôtre. Voilà mon cœur, Madame, il est incapable de déguisement.

Ne croiés pas que cette fermeté soit l'effet de la froideur; j'aime Zeïr plus que moi-même; parens, patrie, fortune il me tient lieu de tout, je n'ai que lui dans le monde, j'ai bravé les plus grands

périls pour le rejoindre, j'affronterois la mort pour le seul plaisir dont vous me privés: celui de le voir un instant; non-obstant cela, mon cœur ne voudroit pas du bonheur suprême s'il devoit en coûter un regrê au sien.

Au nom de l'amour qui gémit dans mon sein, daignés adopter mes sentimens, celui que Zeïr eut pour vous, vos charmes, votre générosité, tout vous assure alors de sa reconnoissance. Je ne demande pas une préférence qui vous offenserait, ce n'est point un époux que je reclame, hélas! s'il pouvoit cesser d'être mon amant sans être malheureux, j'y consentirois encore; je conserverois mon amour comme le seul bien qui me restât, heureuse dans mon malheur d'être la seule misérable.



---

*Lettre cinquante-troisième.*

ZEÏR à MADAME DE GER-  
MEUIL.

---

J'ai reçu votre lettre, et je pars pour accomplir ma promesse; voilà ma réponse, Madame! j'ai pitié de votre situation, et vos emportemens m'étonnent sans m'effraïer; en voici la preuve: j'ai promis d'être votre époux, je le serai; mais rendu à moi-même par la connoissance de votre caractère, je resterai à jamais l'amant de Zulica, j'adorerai constamment cette ame céleste qui se sacrifia à mon bonheur; je ne vous le cache pas, ma probité, et votre sort étoient dans ses mains, je pars malgré cela sans la voir, je ne la reverrai jamais, puisque vous abusés d'un serment arraché à mon délire, mais vous, . . . vous ne jouirez pas longtems de ce triste triomphe. Au

reste ne craignés pas que je vous rende emportement pour emportement, je vous plains sans vous aimer, ni vous estimer désormais. L'amour, quoi que vous en puissés dire, est toujours généreux dans une ame noble, il ne conduit au crime que des cœurs déjà corrompus.

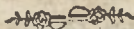
Quand j'ai reçu votre lettre je me souvenois encore de ce que vous-avés fait pour moi, vous me l'avés fait oublier en me le rappelant: si toute fois un don acheté si cher peut-être nommé un bienfait, la femme qui put se mettre à un prix quelconque, nous dispense je crois de la reconnoissance.

Le second serment que vous exigeates de moi, \*) commença de m'ouvrir les yeux sur votre caractère, votre dernière lettre a fait le reste. Vous voulûtes, dites-vous, renoncer à moi et puis mourir, ah que n'ai-je péri moi-même avant que de revoir vos dangereux appas?

Croïés

\*) Celui de ne plus voir Zulica.

Croïés que si ma mort pouvoit rendre le repos à une innocente créature qui s'immole aujourd'hui pour moi, je ferois plus que de la désirer. Adieu, Madame, bientôt je serai votre époux, puisse ce titre vous dédommager de ceux que vous-avés perdu dans mon cœur par votre faute.



---

*Lettre cinquante-quatrième.**ZEÏR à ZULICA.*

---

Adieu plaisir, bonheur, suprême félicité; adieu charme de mes premières amours, adieu douce tranquillité d'une ame contente d'elle-même, adieu ma Zulica, adieu tout! Un voile de tristesse a couvert mon ame, je ne jette autour de moi que des regards sombres, et égarés, tout est mort à mes yeux, comme l'esperance au fond de mon cœur.

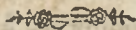
Si du moins j'avois pu te voir, ma Zulica, me précipiter à tes pieds, y expirer de regrêt, le dernier moment de ma vie en eût été le plus heureux. J'ai vû, fille celeste, la lettre touchante que tu as daigné écrire à ta fiere ennemie, j'ai mouillé des larmes de sang ces caracteres chéris où tu peins si naïvement ta tendresse pour un ingrât,



grât, j'ai admiré l'excellente bonté de ce cœur adorable qui te fait si bien ménager l'orgueil de ta rivale, en intéressant sa générosité, et j'ai gémi sur tes malheurs et sur mes fautes.

C'en est fait, il faut en porter la peine; victime d'un préjugé, ou esclave d'une passion aveugle, une femme impérieuse reclame un serment prôferé dans un moment d'ivresse. La lettre la moins ménagée doit lui avoir appris, à quel point tu m'es chère, et combien m'est odieuse l'union qu'elle me propose, c'est le dernier effort d'un cœur au désespoir, cependant je commence à connoître trop clairement son caractère pour oser en rien espérer. . . . Celle qui par un vil stratagème sçut te ravir la liberté, n'est pas susceptible de délicatesse . . . . tu seras libre du moins désormais, chère et trop malheureuse amie; ta lettre de cachet est levée; quitte une odieuse retraite; il me reste encore un ami, il t'offre un azile et des consolations, viens unir

toût ce que j'aime. St. Val est digne de ta confiance, c'est le plus cher Ami de Zeïr, pourroit-il t'être indifferant? Cette idée adoucit la douleur qui me dévore, au sein du désespoir il me fera doux de penser que mes amis s'occupent de moi, mon ame sera continuellement au milieu d'eux, jusqu'à ce qu'il plaise à l'Esprit bienfaisant dont nous tenons l'être de replonger mon corps dans le repos.



---

*Lettre cinquante-cinquieme.**ZEÏR à ST. VAL.*

---

Le sort qui me poursuit, multiplie les précipices sous mes pas: lisés, St. Val, la lettre que je viens de recevoir et conçés, s'il est au monde de situation pareille à la mienne. Je vole à Paris, je cours sauver, s'il est possible, les jours de cette infortunée, au péril des miens: en attendant, cher Ami, veillés sur le dépôt que je vous confie. Dieu tout-puissant daigne conserver la vie à tout ce qui m'est cher, ah! il n'est pas de malheur que je ne préfere à l'horreur de cette séparation!

*Lettre*

---

*Lettre cinquante - sixieme.*

MADAME DE GERMEUIL à ZEÏR.

---

Epargnés vous un spectacle qui malgré votre dureté ne pourroit qu'être affligeant pour vous: le ciel me punit sans doute, il brise des nœuds qu'il ne forma point: une chute qu'on a déclaré mortelle m'annonce ma fin prochaine, sauvez moi dans ce dernier moment la douleur, de vous voir si différent de ce que je vous vis autre fois!

Votre dernière lettre a plongé le poignard dans mon sein, j'ai mérité ce traitement, je le sens dans cet instant où l'on ne se dissimule rien, hélas! voilà l'effet d'une passion immodérée dans un caractère véhément; vous ne m'aimâtes jamais et je n'aimai jamais que vous; mon cœur qui cherchoit à s'abuser prit facilement le chan-



change, vous me montrâtes des désirs, je vous crus de l'amour, ah! Zeïr, que des femmes se meprennent!

Ce fut alors que je surpris la lettre de votre Ami: l'ascendant de Zulica sur vous me fit éprouver toutes les horreurs de la jalousie, cependant la raison l'avoit emporté, j'étois résolue à vous fuir quand un malheureux hazard vint m'offrir ma rivale, je la craignis et je me crus perdue, l'amour allarmé m'inspira le coupable dessein de l'éloigner, j'eus recours à la Duchesse de Mimieure — son portrait dans les mains de cette jeune Etrangere, lui persuada que c'étoit à elle que vous l'aviés sacrifiée, je servis, je partageai ses fureurs; Zulica fut étroitement reserrée; je vous laissai ignorer le lieu et les motifs de sa retraite, hélas! cette ruse fatale m'a été plus funeste que n'eut pu me l'être sa présence, puisqu'elle m'a fait perdre votre estime!

Peu

Peu sûre de votre cœur, je crus le fixer par les plaisirs; mais je voulus à mes yeux une excuse de ma foiblesse, vous promîtes tout, je me crus justifiée et heureuse.

Vous partîtes peu après, le doute et la méfiance rentrèrent dans mon cœur; je fis épier vos démarches, je scûs que vous aviez decouvert l'azile de Zulica, jje vous soupçonnai d'avoir violé votre serment, et ce soupçon qui porta le désespoir dans mon ame, dicta la dernière lettre qui m'a mérité votre haine.

Ah Zeïr, sans doute votre ame n'a jamais senti les horreurs de la jalousie, si mes fureurs ont pu vous étonner? dans cet instant où je les deteste, je ne répondrois pas de moi si je voiois une rivale odieuse! Mais vous, vous me devés votre pitié, sans vous j'aurois vecu heureuse et serois morte innocente, le poison funeste que vous fites couler dans mes  
sens,

sens, égara ma raison et corrompit mon cœur ; puissai-je servir d'exemple à des femmes trop credules et les sauver du malheur de païer de toute leur tendresse, le caprice d'un moment. Zeïr, si vous m'eussiez aimée, je ferois bien moins coupable, votre légèreté nécessita mes fautes, votre amour eut developpé en moi des vertus.

Victime malheureuse d'une erreur trop douce, je ne la connus que lorsqu'il n'étoit plus tems de la reparer. Ce qui eut dû vous fixer, accellera votre changement, et il ne me resta que le regret de m'être cruellement abusée.

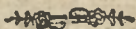
Je suis punie d'une faute, pour ainsi dire, involontaire, un penchant irresistible m'entraîna à ma perte, vos séductions firent le reste, et cependant je meurs couverte de votre mépris, tandis que ma rivale heureuse, et adorée, ne doit peut-être ses vertus, et son bonheur, qu'à votre amour, et aux circonstances.

stances. J'ose cependant espérer qu'un Dieu bon et juste, ne me réserve point d'autres châtimens d'une passion qu'il alluma dans mon sein, et je quitte sans regret une vie qui ne pouvoit plus que m'être odieuse . . . . que dis-je sans regret, ah, Zeïr, n'en croies pas ma fausse tranquillité! je meurs désespérée de vous avoir perdu: l'image de ma rivale, de ma rivale heureuse, me poursuit jusque dans le tombeau! Zeïr, ingrat Zeïr, comment a-t-elle donc mérité tant d'amour! Ne vous aimois-je pas comme elle? N'ai-je pas tout fait pour vous? Passion aveugle, sentiment bisare, amour moteur de toutes nos actions, qu'ai-je donc fait pour que tu n'aies produit en moi que des erreurs ou des crimes?

Jouissés, heureux Zeïr, de la tranquillité que ma mort vous assure, bénissés l'instant qui vous délivre d'un hymen odieux, mais daignés donner un regret à celle qui vous adora. Ne cherchez plus à allumer dans un cœur innocent,  
cette



cette passion dangereuse que l'éducation et le préjugé rendent toujours ou criminelle ou malheureuse pour notre sexe, et si vous n'êtes sans pitié, donnés une larme à mon sort. Adieu Zeïr, tout est fini pour moi, je ne regrête que vous au monde, je vous laisse tout ce que je possédai, recevés ce don sans horreur, et en songeant à mes égaremens, souvenés-vous quelque fois du sentiment qui les causa.



---

*Lettre cinquante - septieme.**ZEÏR à ST. VAL.*

---

Auriez-vous cru, St. Val, l'aurois-je cru moi-même, qu'en recouvrant ma liberté j'eusse été presque aussi désespéré que je le fus au moment de la perdre?

Si vous n'avez jamais vu mourir quelqu'un qui vous fut cher, et envers lequel vous eussiez des torts à vous reprocher, vous n'avez pas d'idée de ce que j'ai souffert pendant les quinze jours qu'a duré la maladie de Madame de Germeuil?

J'arrivai chés-elle deux jours après vous avoir envoié sa dernière lettre, elle étoit mieux et l'on esperoit de sa vie : ma vue lui fit une impression si violente que je me repentis de m'être présenté sans précaution, cependant l'é-  
motion

motion fit place à la joie et le lendemain les médecins déclarèrent qu'elle étoit presque sans danger, et aussi bien qu'il étoit possible pour sa situation. Le plaisir que j'en témoignai n'étoit pas équivoque, elle y parut si sensible que j'en fus attendris, je pris sa main et la portai sur mes lèvres, avec une ardeur qui la fit tressaillir; elle me fixa quelques instans en silence, comme profondément occupée; puis elle me demanda d'un ton de voix assés ferme: si je me sentoie le courage de lui répondre sincèrement, à la question qu'elle alloit me faire? Je l'en assurai; eh bien Zeïr, me dit-elle: en me regardant avec inquiétude, votre réponse va m'ôter un doute cruel qui empoisonne mes derniers momens: préférés-vous ma mort au malheur de m'épouser? A Dieu ne plaise, lui repondis-je avec véhémence, qu'une pareille idée se présente jamais à moi, je donnerois ma vie pour sauver la votre, n'en doutés point; elle me serra la main

en me disant : je meurs contente, puisque je ne vous suis pas un objet d'horreur, j'aurai, ajouta-t-elle, une dernière grace à vous demander, mais il n'est pas tems de vous l'apprendre.

Elle changea de discours après cela, et de tout le reste du jour il ne me fut pas possible de la ramener sur ce sujet. Le lendemain elle fut assés bien, à une légère oppression près, qui me fit craindre qu'il ne se formât un dépôt dans la poitrine, j'en parlai au médecin qui fut de mon avis. Cette crainte m'ayant occupée toute la journée j'oubliai notre conversation de la veille, ce ne fut que deux ou trois jours après que la voyant dans un moment assés calme, je la suppliai de nouveau de m'apprendre ce qu'elle désirait de moi : non, me dit-elle d'un ton à me persuader que je ne la fléchirois pas, il n'est pas encore tems de vous en instruire, vous le sçaurai bien-tôt, continua-t-elle avec un soupir : et les marques de votre pitié sont parvenues à m'en faire



faire craindre le moment, autant que je le désire!

Je ne compris rien au sens de ces paroles: nous continuâmes à causer assés tranquillement jusque vers le soir qu'il lui prit une foiblesse qui nous effraïa tous. Revenue à elle et remarquant l'inquiétude qui étoit peinte sur mon visage: encore une secousse de cette espece, me dit-elle, et je crois qu'il sera tems de vous reveler mon secret. Là-dessus appellant le médecin elle le pria de ne lui rien cacher de son état et parut même s'impacienter toutes les fois qu'il lui diminuoit le danger.

Attribuant ce désir trop visible de mourir à ses malheurs je voulus la distraire de ses sombres idées, elle s'en aperçut, et fit un souris en me disant: que j'étois dans l'erreur, sur le motif de son souhait; elle continua d'interroger le médecin, et toutes les fois que pressé par elle, il lui faisoit envisager un danger certain, une joie visible se peignoit

sur sa figure. Je m'examinois moi-même pour savoir si par quelque inadvertance je n'aurois pas donné lieu à ce vif degôût de la vie.

Je lui fis quelques reproches à ce sujet, elle me remercia tendrement et changea de discours sans doute de crainte de m'affliger. La nuit de ce jour là fut affés mauvaise; le lendemain une fièvre violente décida la maladie, tous les médecins s'accorderent à la trouver désormais mortelle: la nuit du même jour elle voulut absolument que je me retirasse et le médecin dans lequel elle avoit le plus de confiance la passa auprès d'elle.

J'ai sçu de lui, qu'aïant fait éloigner tout le monde elle voulut savoir sa véritable situation, il éluda d'abord ses questions, mais Madame de Germeuil lui aïant fermement déclaré qu'elle ne vouloit pas être trompée, et que c'étoit le dernier et le plus important service qu'il put lui rendre, le médecin crut qu'il s'agissoit de regler quelques affaires de famille

nille ou de conscience et lui déclara qu'à moïen d'un miracle elle n'avoit pas plus de trois jours à vivre.

Après l'avoir remercié de sa sincérité, Madame de Germeuil lui fit présent d'un très beau brillant et le pria de ne parler de la scène qui venoit de se passer, qu'après sa mort.

Le matin je la trouvai plus abbattue et toute cette journée fut cruelle, le second jour des trois dont le médecin lui avoit repondu elle fut mieux que jamais, mais moins gaïe qu'à l'ordinaire, et j'entendis distinctement qu'elle lui disoit ces mots: *m'auriez-vous trompée*, il n'y repondit pas et je ne voulus point les relever dans la crainte de la peiner.

Sur le soir la fièvre aïant redoublé avec violence lui rendit un instant de vigueur en achevant d'épuiser le reste de ses forces; faisant alors un dernier effort pour les ranimer elle me fit signe de m'approcher, je crois, me dit-elle: que je ne risque plus rien à vous faire la de-

mande qui m'occupe depuis quelques jours: voulés-vous bien, Zeïr, que j'importe au tombeau le nom de votre épouse? J'inclinai ma tête sur ses mains et les sentant mouillées de mes pleurs elle me demanda si ce sacrifice me coutoit trop? Vous pouvés le faire sans péril, ajouta-t-elle avec un soupir qui me perça l'ame, daignés ne pas m'ôter la consolation d'oser me livrer à mon amour dans ce dernier moment et ne me faites pas mourir criminelle!

Vivés, lui repondis-je, avec un torrent de larmes qu'il ne me fut plus possible de retenir femme trop infortunée, et que le ciel puisse bénir une union formée sous de si tristes auspices.

Elle me serra la main, et ordonna qu'on fit entrer un Religieux qui l'a confessoit et qu'elle avoit fait appeller. Après lui avoir fait à haute voix un aveu naïf de ses fautes, et de notre liaison, elle le pria de nous donner la bénédiction nuptiale. Il ne crut pas devoir la refuser



fer à ses touchantes prières, quoique la dispense et les principales cérémonies eussent été omises.

Je pris sa mourante main et je prononçai distinctement, mais non sans quelque émotion ce Oui terrible qui lie à jamais le sort de deux époux, elle le repeta à son tour et je vis briller dans ses yeux une joie que je n'y avois pas encore vue.

La cérémonie achevée elle reprit ma main qu'elle porta à sa bouche, en me disant : soies mille fois béni pour cet acte de générosité, ah ! Zeïr, mon ame n'est pas faite pour le vice, et je meurs trop heureuse puisque vous m'avez rendu l'innocence. Je ne répondis à ces paroles que par mes sanglots, mon ame étoit pénétrée, cher St. Val, quel spectacle ! qui pourroit voir de sang froid la beauté mourante et la jeunesse sur un lit de mort ?

Les signes non equivoques de ma vive douleur ont paru la ranimer un in-

stant; mais insensiblement sa voix s'est altérée; sa respiration plus fréquente, la foiblesse de son pouls nous ont préparé à sa perte; bien-tôt après elle a perdu la connoissance, et un léger effort de sa main pour serrer la mienne a été le dernier de ses mouvemens.

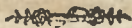
Ne me demandés pas ce que je suis devenu ensuite, l'on m'a entraîné de force hors de ce lieu funeste, et ce n'est que huit jours après ce fatal événement que j'ai pu prendre sur moi de vous en faire le détail.

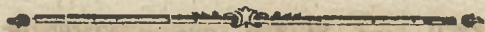
L'infortunée Madame de Germeuil m'a institué son légataire universel et ces tristes arrangemens me retiendront ici encore quelques mois, je crois d'ailleurs devoir des larmes à sa mémoire avant de revoir celle, qui seule auroit le pouvoir de les essuier. Je connois trop son cœur pour craindre qu'il s'offense de cette délicatesse: l'Epoux de Madame de Germeuil doit pleurer sa mort, avant d'oser se souvenir qu'il fut l'amant de Zulica.

C'est

C'est vous, St. Val, que je charge de veiller sur cette chere amie, adoucissés lui mon absence, et croiés l'un et l'autre, que quelque chose qui m'affecte, l'amitié sera toujours la plus chere de mes affections.

Il y a un intervalle affés long entre cette lettre ci et la précédente, plusieurs lettres de St. Val ont été égarées, mais comme elles ne contenoient que des reflexions sur les effets des passions, l'on suppose que le lecteur n'a rien perdu s'il veut prendre la peine de les faire lui-même.



*Lettre cinquante-huitieme.*

ZEÏR à ST. VAL.

J'ai satisfait, cher Ami, aux tristes et derniers devoirs qui m'avoient été imposés, rien ne me retient plus ici et je crois pouvoir quitter désormais un lieu qui ne me rappelle que des malheurs, heureux si j'ai pu acquérir la sagesse à ce prix. J'espère racheter mes erreurs passées à force de vertu et retrouver encore le bonheur qui en est le fruit.

Adieu plaisirs grossiers qui séduisites ma raison et égarates ma jeunesse; je n'ai trouvé dans votre possession que dégoût, ou amertume; adieu Paris, ville de boue et de fumée, où la vertu est écrasée par le vice, où la pauvreté est un défaut et la richesse un mérite; adieu femmes vaines dont j'encensai trop longtems l'orgueil,



gueil, adieu Sirenes enchanteresses qui cachés sous l'attrait des graces des ames viles et venales, adieu beautés impérieuses auxquelles il ne faut que des esclaves; un cœur honnête et simple m'assure le bonheur que vous me fites entrevoir; adieu trompeurs amis, dont la feinte urbanité en imposa à ma franchise, un ami sincere me promet toutes ces vertus dont vous me montrates l'ombre; adieu insolens protecteurs qui ignorerés à jamais l'art délicat d'obliger; adieu vains discoureurs dont les brillantes faillies courent tous les jours l'honneur à quelqu'un; adieu amusemens frivoles d'un cœur qui cherche à s'éviter; adieu enfin monde trompeur, adieu pour jamais. J'ai connu le néant de tes plaisirs et mon ame échappée au vice au milieu de ses égaremens a conservé le goût des vrais biens.

C'est auprès de vous, St. Val, c'est dans la société d'une femme adorable  
que

que j'espère retrouver ce calme heureux de mes premières années et cette joie pure que de longs malheurs avoient banni de mon ame. Bien-tôt des exemples seuls de vertu frapperont mes regards, bien-tôt l'accord de l'amour et de l'innocence réaliseront pour moi cet état d'enchantement, dont il n'appartient qu'aux cœurs honnêtes de se faire une idée.

Cet espoir accélère mon bonheur et je fais les préparatifs de mon départ dans une joie qui tient du délire . . . . Je reçois un paquet de Londres, il ne peut-être que de Johnstou. . . L'on m'envoie un billet de banque de 4000 livres Sterling, avec prière de le remettre à Zulica. Comment a-t-il pu apprendre mon nom et ma résidence? Il y a de la délicatesse dans son procédé, mais Zulica n'a désormais besoin de rien; je vais le renvoyer en l'assurant de son bonheur et de sa reconnaissance,

sance, son cœur est fait pour conserver le souvenir des bienfaits en perdant celui des offenses. Adieu cher St. Val je suis cette lettre, et mon cœur n'a point d'expressions pour vous peindre l'impatience que j'ai de me retrouver dans vos bras.



---

*Lettre cinquante - neuvieme et  
derniere.*

ST. VIAL à SA SOEUR,  
Religieuse au Couvent de - - -

---

J'ai vû pour la première fois de ma vie l'union de deux amans vraiment heureux, vraiment épris l'un de l'autre. Votre amie, ma Sœur, est devenue l'Epouse de Zeir, un lien indissoluble enchaîne cet amant volage, que la fougue de ses sens, et toutes les beautés de l'Europe n'ont pu rendre inconstant; \*) eh quelle femme eu pu lui faire oublier celle qui eut son premier hommage? qui peut avoir été aimé de Zulica et s'accoutûmer à un autre amour? il faut avoir connu cette fille enchanteresse pour se faire une idée de la maniere dont une femme tendre sçait aimer.

Zulica

\*) Quand on se permet si souvent d'être infidele il n'y a guere de merite à être constant.



Zulica dans tout ce qu'elle fait ne voit que Zeïr, ne songe qu'à lui, ne s'occupe que de ce qui peut lui plaire. Elle n'a point de bonheur en propre, c'est de celui de son amant qu'elle est heureuse : il absorbe toute sa sensibilité, et je n'en ai jamais vu une pareille.

J'avois voulu ménager à Zeïr le plaisir de la surprise, en lui laissant ignorer que Zulica étoit ici, et je n'avois pas eu peu de peine à l'empêcher de voler à sa rencontre, lorsque nous entendîmes le bruit de sa chaise, ce ne fut qu'en l'assurant que le plaisir de son amant seroit plus vif que je l'engagai à retarder le sien. Malheureusement Zeïr plus prompt que moi, traversa les cours avec une impétuosité qui fit que nous croîsâmes ; il revint sur ses pas, et nous perdîmes quelques instans que la tendre Zulica comptoit sans doute par autant de battemens de son cœur ; je l'entraînai enfin vers l'appartement où je l'avois laissée, il se laissoit conduire dans une entière sécu-

rité, je m'applaudissois de la joie que j'allois lui causer, lorsqu'ouvrant brusquement la porte; j'apperçus Zulica sans connoissance - à la place où je l'avois laissée.

Cette douce et sensible créature, s'étoit fait un effort si violent pour me tenir sa promesse, que ses sens y avoient succombés; Zeïr étoit à ses pieds dans un état plus aisé à concevoir qu'à décrire, et moi au désespoir de mon innocent stratagème je maudissois l'instant qui me le fit imaginer; cependant Zulica revint bien-tôt à elle, et la joie fit oublier à Zeïr cet instant de fraïeur. Pour elle, toujours occupée de son amant, elle s'affligea de la mortelle alarme qu'elle avoit dû lui causer, s'accusa de trop de foiblesse, justifia mon intention et dans tout cet événement n'oublia qu'elle même.

La première soirée fut un vrai délire, l'accord de deux cœurs sincèrement unis est bien rares, nous étions trois, et  
il

il eut été difficile de deviner lequel étoit le plus cher l'un à l'autre !

Long-tems avant l'heure ordinaire de se coucher, Zulica pressa Zeïr d'aller prendre du repos, cette ame aimante qui s'immole toujours au bien-être de ce qu'elle aime, se priva volontairement de deux heures de bonheur, dans la crainte de dérober à Zeïr un instant de sommeil, et savés-vous à quoi elle passa le reste de cette nuit, je l'ai sçu de sa fidele Fanni : à contempler le portrait de cet heureux amant. Voilà l'amour sans doute, ah jamais on n'en connut mieux toutes les délicatesses.

Le lendemain Zeïr, comme s'il eut encore craint de se la voir arracher, lui proposa d'unir son sort au sien, Zulica sourit, elle lui demanda s'il croioit que désormais rien put détacher son ame de la sienne ? Non maîtresse de ma vie, s'écria Zeïr avec transport : mais s'il étoit quelques liens encore plus intimes, je les inventerois pour m'unir à toi. Zuli-

ca repondit: que la volonté de son amant étoit sa suprême loi, et l'impatient Zeïr fixa la cérémonie au lendemain.

Elle se fit sans pompe ainsi qu'ils l'avoient exigé, le pur amour y présida, et l'amitié fut garant de ses sermens.

Zulica parée de tous ses charmes, l'innocence sur le front, et la candeur sur les levres, jura de n'aimer jamais que son cher Zeïr, qui promit à son tour de ne plus profaner un cœur consacré au pur amour, tandis que l'heureux ami de ce couple fortuné, se promettoit à lui-même, de borner toutes ses affections à la douce amitié tant qu'il ne trouveroit pas une femme comme Zulica.

Vous reverrés bien-tôt, ma Sœur, cette aimable Amie, son Mari vous demande la permission de l'accompagner, ainsi qu'un frere qui vous fut cher autre fois. Chaste vestale du Seigneur, ne vous refusés pas un innocent plaisir, tant que le feu sacré brule, vous n'avés rien à vous reprocher. Adieu ma chere Julie,  
Zeïr



Zeïr prend ma plume, il faut bien le laisser vous parler de son bonheur.

*Zeïr continue.*

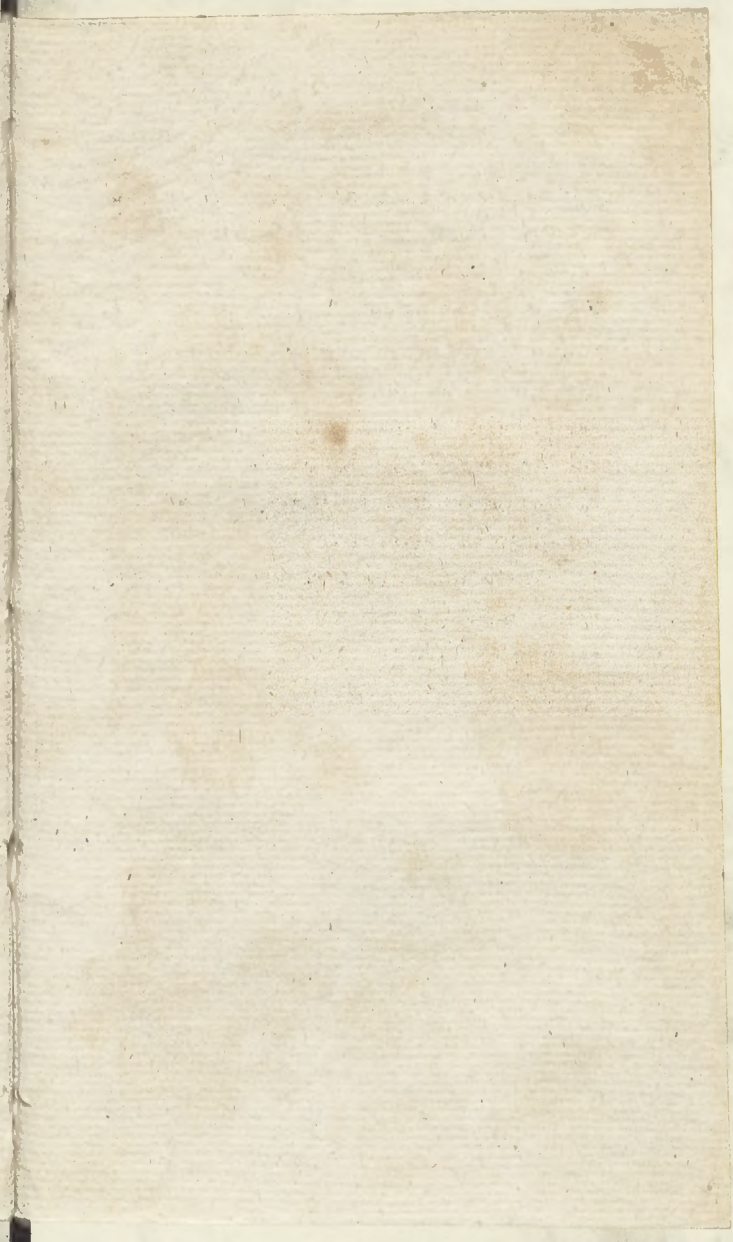
Dans trois jours, Madame, vous verrés un couple aimé du Ciel, si le bonheur est une preuve de son amour. Tous mes maux sont finis, et l'imprudent Zeïr après tant de fautes et de malheurs, est au comble de la félicité par la constance d'une femme qu'il adore. Vous la connoissés, Madame, elle fut votre amie et vous savés comme elle mérite d'être aimée, mais ce que personne ne sçaura jamais, c'est à quel point elle m'est chere, elle prétend le savoir mieux que moi, la voilà qui lit par dessus mon épaule ce que je vous écris, si elle étoit Françoisé je la taxerois d'un peu de jalousie, car après elle, vous êtes la femme que j'aime le plus au monde.

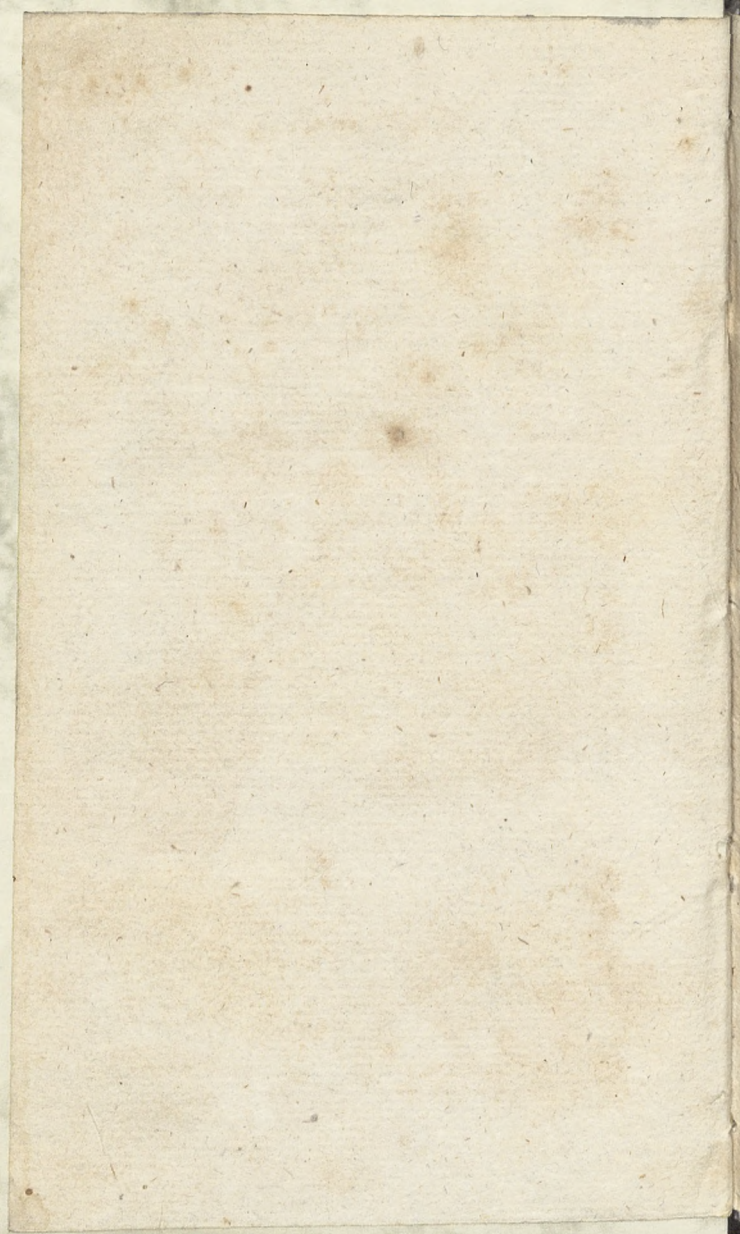
*Zulica continue.*

Non, charmante amie, non je ne suis point offensée des sentimens que mon amant vous conserve; pardonnés-moi ce mot, chaste Julie, il flatte plus mon cœur que tous ceux qu'on a inventé dans votre Europe pour reserrer les nœuds de l'amour. Zeïr est tout ce que j'aime; mon Frere, mon Ami, mon Epoux puisqu'on l'a voulu; mais une vaine cérémonie ne changera rien à mes sentimens. Zeïr est aussi libre qu'il le fut jamais, mon cœur qui l'affranchit de vos loix, n'en a pas besoin pour lui être fidele. Adieu ma bonne, ma sincere Amie, vous verrés bien-tôt les plus tendres Amis que vous aïés et les gens les plus heureux qui existent.

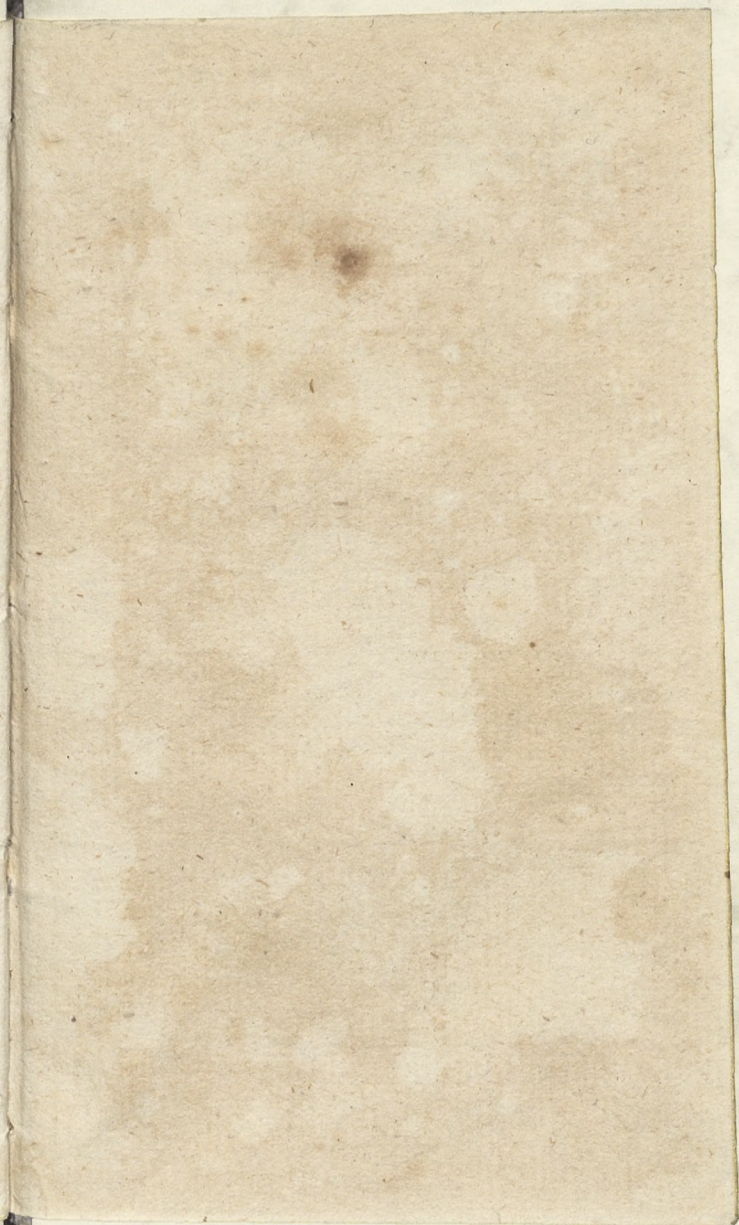
F I N.

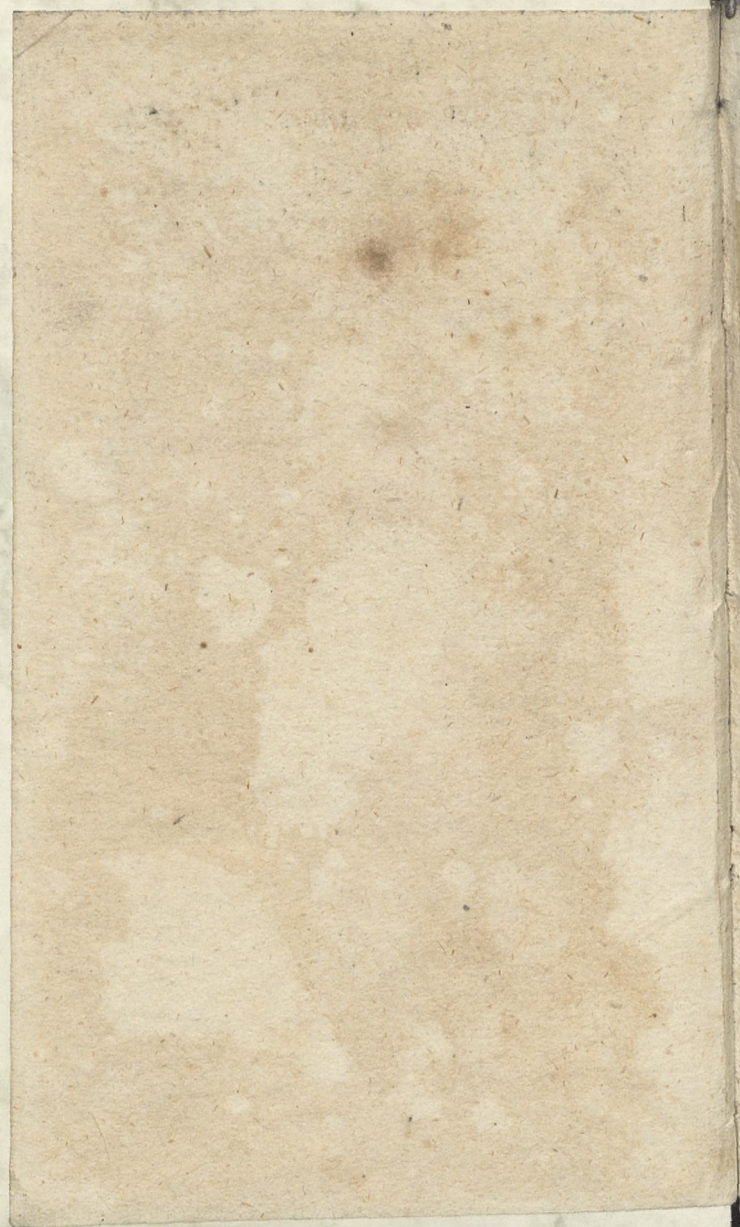


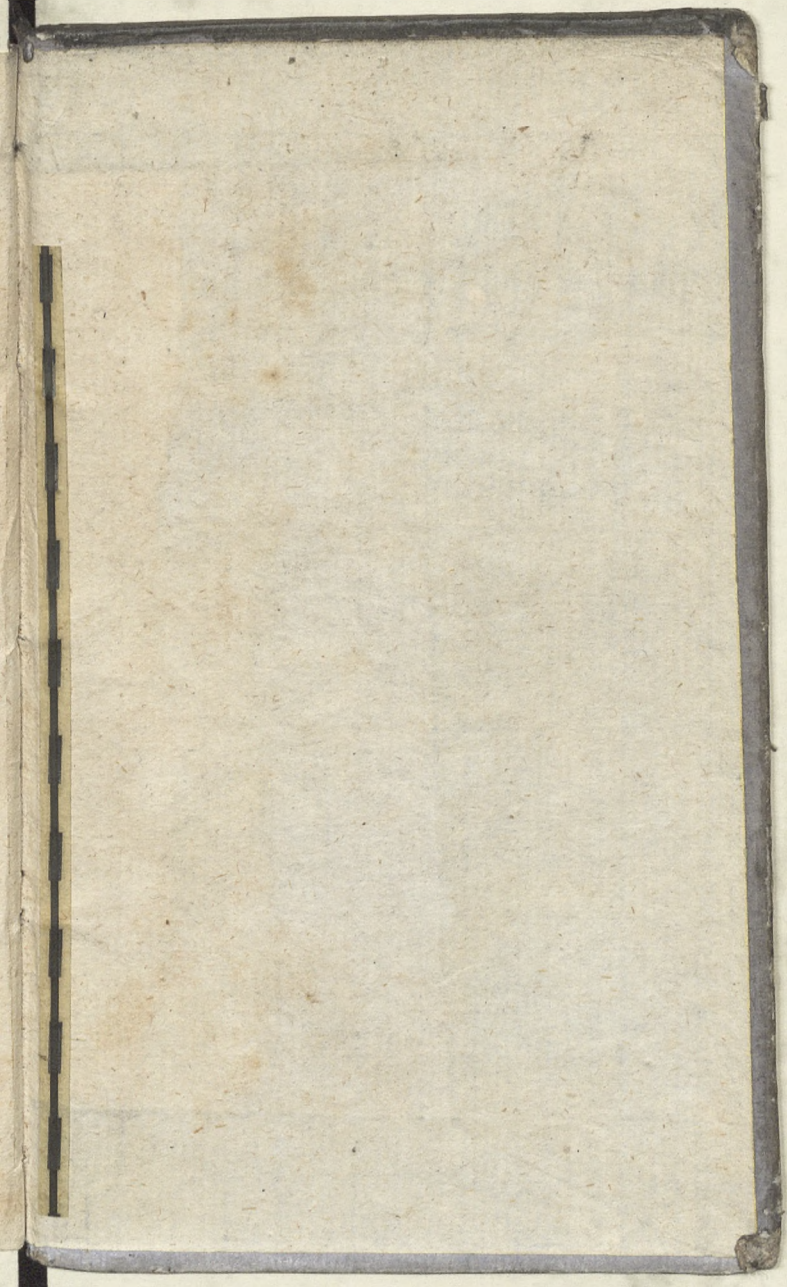














2